

FACULDADE DE LETRAS  
INSTITUTO DE ARQUEOLOGIA

# CONIMBRIGA

*VOLUME XIV*



UNIVERSIDADE DE COIMBRA

1975

## A PROPOS DES CÉRAMIQUES DE CONIMBRIGA

### PRÉFACE

Les codirecteurs des *Fouilles de Conimbriga* ont estimé opportun de provoquer à la fin mars 1975 une table ronde sur les céramiques de Conimbriga. Le volume V, *La céramique commune, locale et régionale*, venait de sortir, le volume IV, *Les sigillées*, était fort avancé. C'est dire que, dans notre esprit, il s'agissait moins d'acquérir un supplément de doctrine que de présenter les échantillons principaux du matériel rencontré en douze campagnes de fouilles franco-portugaises (1964-1971), d'attirer l'attention des spécialistes tant sur certains documents que sur quelques conclusions originales, en les intégrant dans l'ensemble de la céramique romaine du Portugal, d'enregistrer leurs réactions et, le cas échéant, de les discuter.

Grâce à l'obligeance de plusieurs fouilleurs ou directeurs de musées, il a été possible de présenter au Musée Monographique de Conimbriga une exposition, modeste mais significative, de pièces provenant de divers chantiers et collections. En effet, nous avons eu recours à ces documents pour établir des comparaisons et ainsi mieux définir certains groupes céramiques de Conimbriga. Pour de nombreuses références dans les exposés et dans les discussions ainsi que pour une partie de l'illustration, nous sommes redevables à l'égard de Monsieur le Président de la Société Martins Sarmento, des directeurs de l'Institut d'Anthropologie «Dr. Mendes Correia» et du Musée d'Ethnographie et d'Histoire du Douro Litoral à Porto, des conservateurs du Musée Municipal de Penafiel, du Musée Municipal de Sines et du Musée Municipal «Santos Rocha» à Figueira da Foz. Nos remerciements vont également à Messieurs le chanoine Luciano dos

Santos, Rigaud de Sousa, Pedro de Sousa, G. A. Ferreira de Almeida, C. Tavares da Silva et A. Yernhet qui nous ont permis tout particulièrement d'enrichir l'illustration du compte-rendu de cette table ronde.

Dans le but de profiter au maximum d'un échange fécond de renseignements et de points de vue entre des chercheurs réunis autour des céramiques de Conimbriga, nous avons demandé à chaque chercheur de notre équipe d'insister davantage sur une problématique nouvelle que de résumer les connaissances qui appartiennent à la *koiné* du monde savant. Nous pouvons nous féliciter du parfait déroulement de ces trois journées d'exposés et de discussions qui ont donné naissance aux douze chapitres qui suivent. Nous avons cru bon de laisser de côté amphores et lampes. Les trouvailles de Conimbriga, très fragmentaires pour les premières, plus abondantes pour les secondes, n'enrichissent guère ce que l'on sait déjà de ce matériel; elles seront publiées dans le volume VI, en 1976. Il faut également se féliciter de l'intérêt soutenu que cette table ronde a rencontré chez tous les participants dont les interventions nombreuses, parfois passionnées, souvent critiques mais toujours constructives, ont aidé à mettre en lumière des points de méthode spécifiques défendus par les chercheurs de Conimbriga autant que l'apport de nos fouilles à une meilleure connaissance de la richesse et de la variété des céramiques dans le monde romain et de l'extension des rapports commerciaux de la cité lusitanienne.

En effet, en ce point de fixation de la civilisation romaine, si proche de l'Océan Atlantique, ont afflué les grandes catégories de céramiques bien connues par ailleurs: sigillées italiennes, sud-galliques, hispaniques, «claires». Elles sont aussi autant de jalons chronologiques qui rythment l'histoire de la cité et elles illustrent les axes de l'économie qui privilégient les origines méditerranéennes: arétine d'Italie et non pas de Lyon, sud-gallique de La Graufesenque, *Late Roman C.* L'accent a été également mis sur des types de céramiques moins classiques et trop souvent négligés. Leur identification conduit à faire une place de choix aux critères technologiques qui soulèvent encore trop de réserves; comment ne pas les invoquer tant pour définir les céramiques à engobe rouge non grésé que pour subdiviser les céramiques

communes ou rattacher la sigillée tardive régionale à la sigillée hispanique, alors que ses formes la rapprochent des sigillées «claires»? Nous n'avons pu, dans cette optique, que regretter l'absence d'un homme de laboratoire pour que soient clairement définies les conditions du dialogue entre archéologue et scientifique. C'est au premier à formuler la problématique et à inviter le second à lui fournir des précisions sur la spécificité des céramiques, la provenance des argiles, les filiations technologiques. Un bon exemple de collaboration en a été donné pour les céramiques communes de Conimbriga.

Quoi qu'il en soit, il faut publier ces céramiques dites mineures telles les céramiques peintes, les céramiques à glaçure plombifère ou les céramiques à engobe blanc avec autant de soin que les céramiques les plus «classiques». Une telle publication aidera à connaître éventuellement leur origine, leur chronologie, l'aire de leur diffusion — comme Françoise Mayet vient de le faire pour les céramiques à parois fines dans la Péninsule Ibérique qui trouvent aujourd'hui toute leur dignité.

Certes, dans cette table ronde bien des questions sont demeurées sans réponse et souvent l'auditoire est resté sur sa faim. C'est dire que seules de nouvelles fouilles, tant des niveaux des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles (trop rares dans nos fouilles) qu'au pied de la muraille tétrarchique ou dans les couches de destruction du V<sup>e</sup> siècle, peuvent apporter des corrections aux datations proposées pour certains types de céramiques. Mais ceci est une autre histoire. Nous n'avons prétendu qu'à présenter sans tarder au monde savant les points majeurs de nos trouvailles céramiques. En toute humilité, nous sommes conscients de tout ce qui reste à faire, à Conimbriga même. Avant de reprendre pelle et pioche, nous souhaiterions recevoir des lumières d'autres sites d'Occident dont le matériel reste malheureusement inédit.

Jorge ALARCÃO et Robert ETIENNE

1<sup>er</sup> janvier 1976

(Página deixada propositadamente em branco)

## ALLOCUTION DE MADAME ADÍLIA M. ALARCÃO

Messieurs, Mesdames, chers collègues,

Ce n'est pas sans émotion que, en vous adressant la parole, je vois se réaliser une aspiration partagée depuis des années par tous ceux qui ont participé à l'étude des céramiques de Conimbriga: réunir autour d'une même table les auteurs de quelques-uns des principaux ouvrages qui ont orienté nos classifications, en essayant d'arriver, à partir de cas concrets, à un accord indispensable pour l'avancement de la recherche en céramologie.

Nous savons tous par notre propre expérience combien d'heures sont perdues, combien d'erreurs sont accumulées uniquement parce que nous ignorons à quoi correspondent certaines descriptions ou certaines désignations rencontrées dans les rapports et les monographies. Etant donné les limites inévitables du langage dont nous disposons actuellement et les exigences chaque fois plus grandes de distinguer les types de fabrication dans leur complexité technologique, il paraît indispensable et urgent de provoquer des rencontres fréquentes entre les spécialistes et les fouilleurs. Malheureusement, le nombre des participants à de telles réunions ne peut être important sans risquer de compromettre leur efficacité; c'est la raison pour laquelle nous ne trouvons pas ici d'autres personnalités dont l'expérience nous aurait été certainement précieuse.

Je me réjouis de pouvoir vous annoncer, avant même le début de nos travaux, que les résultats de cette réunion seront publiés — dans le délai d'une année — grâce à la compréhension et à l'appui financier du Centre National de la Recherche Scientifique, de la Fondation Calouste Gulbenkian et de la Direction

Générale des Affaires Culturelles (Lisbonne) auxquels nous devons également la possibilité de réaliser cette table ronde.

Au nom des autorités qui nous subventionnent et des collaborateurs de Conimbriga, je désire exprimer à tous les invités présents nos remerciements les plus vifs pour la spontanéité avec laquelle ils ont répondu à notre invitation et nos souhaits pour que leur séjour soit agréable et profitable.

Au cours de ces journées de travail, nous rencontrerons quelques déficiences dans l'organisation et dans l'installation, mais je suis certaine que votre science et votre générosité sauront non seulement les surmonter mais aussi les oublier.

Je terminerai en vous transmettant les salutations et les meilleurs voeux de la part de Madame J. Rigoir et de Messieurs E. Cuadrado, A. Jodin et M. Picon qui, pour des raisons personnelles, ne peuvent être parmi nous.

## ALLOCUTION DU PROFESSEUR ROBERT ETIENNE

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,  
Mes chers collègues,

C'est au nom de Monsieur Bernard Pottier, Directeur scientifique du Centre National de la Recherche Scientifique, retenu à Paris par les devoirs de sa charge, que j'ai l'agréable plaisir de vous saluer et de vous souhaiter la bienvenue dans cette salle si spacieuse, mise avec tant de gentillesse à notre disposition par la Directrice du Musée Monographique de Conimbriga, Madame Adília Moutinho Alarcão, que je remercie avec chaleur. Placée sous le double patronage de ce Musée, en plein agrandissement, si riche du matériel des fouilles anciennes et que douze campagnes de fouilles franco-portugaises ont encore enrichi, et de la Mission Archéologique Française au Portugal, qui a toujours travaillé et travaille encore en pleine confiance et en total accord avec les directeurs de fouille successifs que j'assure de mon affectueuse gratitude, tant João Manuel Bairrão Oleiro que Jorge Alarcão, cette Table ronde sur les céramiques vient à son heure. En effet, un nouveau volume, le cinquième de nos *Fouilles de Conimbriga*, est juste sorti de chez l'imprimeur bordelais: il s'agit de la *Céramique commune, locale e régionale* due à la science et au talent de J. Alarcão. Nous avons remis le 22 mars le manuscrit du Volume IV, sur *Les sigillées*, qui paraîtra en octobre prochain et nous mettons en chantier le volume VI qui traitera des *Céramiques diverses et verres*. C'est donc un matériel élaboré qui va vous être présenté, des problèmes brûlants qui vous seront soumis et des esquisses de solution

proposées. Je suis certain que nos travaux — vos travaux, devrai-je dire — n'étant céramologue ni de naissance ni de vocation, mais un artisan de l'histoire qui a tellement besoin de vos certitudes — apporteront à l'histoire économique du monde romain une contribution notable et nous prenons l'engagement d'en publier les résultats essentiels.

## I —CÉRAMIQUES A ENGOBE ROUGE NON GRÉSÉ

*EXPOSÉ D'ADILIA MOUT IN HO ALARCÃO*

Les céramiques tournées, recouvertes en partie ou en totalité d'un engobe plus ou moins rouge, mat ou brillant, très souvent poli au tour, sont fréquentes au Portugal à l'âge du Fer mais surtout durant tout l'Empire romain.

Il peut paraître étrange à première vue de réunir sous une même désignation générale des types de fabrication relevant de cultures distinctes. La vérité est qu'il est temps d'en finir avec la pratique d'une terminologie ambiguë ou donnant une interprétation erronée des techniques selon lesquelles ces céramiques ont été obtenues (1). Si nous considérons le seul aspect de l'engobe, (\*)

(\*) E. CUADRADO, Origen y desarrollo de la cerámica de barniz rojo en el mundo tartésico, dans *Tartessos y sus problemas* (V<sup>o</sup> symposium internacional de Prehistoria Peninsular), Barcelone, 1969, p. 260-265; l'auteur donne une synthèse des études publiées jusqu'à cette date sur ce type de céramiques de l'âge du Fer.

Malheureusement, aucune étude systématique de laboratoire n'a été encore faite, mais les observations publiées permettent de voir que dans la plupart des cas il s'agit d'un simple engobe poreux constitué par une suspension d'argile commune additionnée d'un fort pourcentage d'oxydes de fer responsables, indépendamment des conditions de cuisson, de la couleur rouge de ces céramiques. Le polissage reçu par de nombreux vases, avant cuisson, a eu pour conséquence de diminuer la porosité de cet engobe et de le rendre brillant. Dans cette catégorie entrent tous les vases que je connais, provenant de Santa-Olaia, Alcácer do Sal et Conimbriga; il en va de même pour ceux de Higerón (J. FORTEA et J. BERNIER, *Recintos y fortificado nés ibéricos en la Rética*, Salamanque, 1970, p. 95). Cependant, comme l'écrit E.

nous constatons qu'il présente une évolution complexe à l'intérieur de chaque groupe culturel, déterminé essentiellement par les traditions et par le niveau technologique des centres producteurs, ce qui provoque des résultats identiques dans des productions d'origine distincte. Ainsi s'explique que nous trouvons la même variété d'engobe très fin, couleur lie de vin (Methuen 10 E 7) ou brunâtre (Methuen 7 D 6), poli au tour avec un polissoir dur sur des formes tartesso-orientales (classification de Cuadrado) découvertes sur le site de Santa Olaia (PI. I, 1) ainsi que dans le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, sur des plats romains imitant les formes Oberaden 21 (PI. I, 2 et 3) et Hofheim 44 (PI. I, 4) provenant de Conimbriga.

Toutefois, les formes, les techniques de tournage et de finition des pièces, les types de fabrication (caractérisés par la couleur, la dureté et la texture de la pâte, par la nature et le traitement du dégraissant) sont des critères qui, associés aux données stratigraphiques, permettent de former des groupes distincts sur le plan culturel et, à l'intérieur de chacun d'eux, d'établir une évolution chronologique et de définir des types de fabrication régionaux. C'est ainsi que le vase provenant de la nécropole d'Alcácer do Sal (PI. II, 10) nous semble provenir d'un centre différent de celui qui a produit le n° 1.

En l'absence d'éléments indubitables, il y a des pièces, tel un fragment trouvé dans l'oppidum de Tavarede (PI. I, 5), qui sont difficiles à classer. La qualité de la pâte, infiniment micacée et cuite à basse température, alliée à une forme qui ressemble

Cuadrado (p. 265), tous les engobes des céramiques de tradition punique n'entrent pas dans cette catégorie; certains vases, comme ceux de Castellares de Ceal, ont un brillant qui ne peut être dû au polissage. Dans ce cas, il s'agit probablement d'un engobe semi-vitrifié, ce qui suppose l'existence d'argiles spécifiques comme celles qui sont utilisées pour les vases grecs et les sigillées. Seule une analyse approfondie en laboratoire pourrait résoudre le problème.

De son côté, en parlant de la céramique à engobe interne rouge, Ch. Goudineau affirme que cette technique n'a rien à voir avec celle des céramiques d'origine phénicienne et de leurs dérivées (Note sur la céramique à engobe interne rouge-pompéien («pompeianisch-roten Platten») dans *MEFR*, LXXXII, 1970, p. 183). Son opinion paraît toutefois ne reposer que sur les descriptions discordantes et parfois déroutantes de certains auteurs.

aux coupes de céramique grise polie de l'âge du Fer<sup>(2)</sup>, nous entraîne à le considérer comme un produit local. Dans la même catégorie entrent des fragments trouvés à Braga et à Gitânia de Briteiros qui imitent des formes de sigillée italique (PL I, 6, 7, 8) et de parois fines (PL I, 9) augustéennes.

Parmi les céramiques de fabrication romaine se détachent des plats de forme Oberaden 21 b (PL II, 12) et 22 (PL II, 11) qui présentent une pâte grossière, brunâtre et un engobe rouge, épais, homogène et discrètement brillant <sup>(3)</sup>, caractérisant ce que Loeschcke nomma «pompeianish-roten Platen». Ce sont des produits importés qui ont donné lieu à de nombreuses imitations, diverses et parfois bien dégénérées (PL II, 13, 14) et qui se sont poursuivies jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, comme le démontrent les fréquentes trouvailles dans les nécropoles du nord du Portugal <sup>(4)</sup>. Ces plats tardifs sont accompagnés de formes apparemment originales et de diffusion fort limitée (PL II, 15-17) dans la région.

C'est cependant dans le cours du 1<sup>er</sup> siècle que les céramiques recouvertes d'un engobe rouge non vitrifié sont le plus abondantes au Portugal et présentent le plus grand nombre de formes (PL III, 18-26), sans compter les plats cités précédemment.

Une observation minutieuse, un peu à travers tout le pays, permet de conclure que, durant cette période, il y eut pour le moins trois centres principaux de production, situés dans les régions de Braga-Guimarães, Conimbriga et quelque part en Alentejo. Ce dernier type de fabrication se caractérise par une pâte rouge brunâtre foncé, mal dépurée et un engobe épais, très

<sup>(2)</sup> J. ALARCÃO, *Fouilles de Conimbriga V, La céramique commune, locale et régionale*, Paris, 1975, pl. XII, n.° 244, 245 et 248.

<sup>(3)</sup> Ce type de fabrication a été parfaitement bien étudié par Ch. Goudineau (*op. cit.*, p. 162-165). Il est regrettable que des études postérieures (par exemple celle de M. VEGAS, *Cerâmica comun romana del Mediterrâneo occidental*, Barcelone, 1973) continuent à l'appeler céramique à vernis rouge, contrariant ainsi l'effort de clarification entrepris, sur des bases solides, par Ch. Goudineau.

<sup>(4)</sup> C. A. FERREIRA DE ALMEIDA, *Escavações no Monte Mozinho*, Penafiel, 1974, p. 39, 45-47 et note 78. J. FORTES, Nécropole lusitano-romana da Lomba (Amarante), dans *Portugalia*, II, 1905-1908, p. 252-262.

proche par la couleur, la consistance et le brillant de celui des «pompeianisch-roten Platten». Le groupe de Braga-Guimarães offre la plus grande variété avec prédominance des engobes fins, aux tons clairs qui vont du rose au brun jaunâtre. Ces variantes ont un point commun: la pâte assez claire, parfois blanchâtre, fortement micacée avec de grosses particules que l'on peut voir à l'oeil nu sur l'engobe même. Le type de fabrication dominant à Conimbriga se distingue par l'excellente qualité de la pâte de couleur beige rosé, très dure et dépurée et par l'engobe fin, poli au tour avec un polissoir dur, dont les tonalités vont du rouge lie de vin au brun clair. Ce groupe montre une grande ressemblance avec les vases de type tartessique oriental provenant de Santa-Olaia. Cette ressemblance peut s'expliquer par une simple coïncidence, ou plutôt — et c'est notre opinion — par la persistance d'une tradition qui s'est maintenue durant plusieurs siècles dans la région du Mondego. Cette hypothèse paraît moins surprenante si l'on songe d'une part que la céramique de type tartessique oriental a été fabriquée jusqu'à la période romaine (5) et d'autre part, que la technique du polissage au tour a été largement utilisée dans le même but, dans cette région, pour les céramiques grises (6) de l'âge du Fer qui, elles-aussi, ont été fabriquées jusqu'au 1er siècle de notre ère.

En conclusion, nous pouvons dire que l'engobe rouge à base d'oxyde de fer, non grésé (ou non vitrifié), poli ou mat, couvrant les vases partiellement ou en totalité dans un but utilitaire (7) ou seulement décoratif, est très commun dans la céramique luso-romaine. Les différences constatées sont essentiellement dues aux conditions imposées par l'aire géographique et culturelle dans laquelle elles ont été produites. Il est également important de

(5) E. CUADRADO, *op. cit.*, p. 271-272.

(6) J. ALARCÃO, *op. cit.* p. 56.

(7) S. LOESCHCKE, *Keramische Funde in Haltern, ein Beitrag zur Geschichte der augusteischen Kultur in Deutschland* (Mitt. der Altertumskommission für Westf., 5), Bonn, 1909, p. 268 fut le premier à dire que le revêtement interne de ces plats était destiné à empêcher que la pâte des galettes n'adhère au plat pendant la cuisson. Parmi les nombreuses imitations trouvées au Portugal, fort peu ont dû avoir un tel usage; la majorité est en effet totalement recouverte d'un engobe peu épais et ne présente aucune trace de feu.

noter que ce type de fabrication offre davantage de diversité et une plus grande continuité dans le centre et le nord du Portugal que dans le sud.

Sans vouloir limiter le débat, j'aimerais obtenir quelques réponses aux questions suivantes:

1. Peut-on ou doit-on considérer que tout le matériel présenté constitue, en dépit des nombreuses différences de détail, une seule et large catégorie de céramique définie du point de vue technologique ?

2. Dans l'affirmative, acceptons-nous la dénomination générique de céramique à engobe rouge non grésé ou non vitrifié, les différents groupes se distinguant par l'addition de références spécifiques, d'ordre chronologique ou géographique, combinées ou non ?

3. Est-il préférable de réserver l'expression d'«engobe rouge pompéien» aux seuls plats et couvercles ainsi désignés par Loeschcke ?

## DISCUSSION

### *Ch. GOUDINEAU*

Le matériel que l'on vient de nous montrer me semble très divers aussi bien au point de vue technologique que sur le plan des formes et des usages. Pour les usages, il y a au moins deux groupes différents: les vases ouverts et fermés divers (assiettes, cruches...) d'une part, les «pompeianisch-Roten Platten» d'autre part. Ces derniers ont un usage précis bien attesté à Pompéi: ce sont des poêles dans lesquelles on faisait cuire des galettes ou des pains, l'engobe interne ayant pour but d'empêcher la pâte d'attacher au plat. C'est une production qui est apparue au III<sup>e</sup> siècle av. J. C. et s'est répandue dans tout l'Empire sous Auguste, en provoquant des imitations dans divers ateliers comme à la Graufesenque par exemple. On en trouve partout; c'est d'ailleurs une forme facile à distinguer avec son couvercle. Il n'y a aucune forme fermée ni même aucun bol.

L'abondance et la variété des formes qui viennent de nous être présentées semblent pouvoir s'expliquer par le goût pour les céramiques à couverte rouge dont les sigillées représentent la meilleure expression mais aussi la plus difficile à obtenir, puisqu'il s'agit d'un produit grésé. Il est plus facile d'obtenir une couleur rouge sur des céramiques non grésées car elles deviennent rouges en refroidissant; c'est donc ce que l'on rencontre le plus souvent (céramiques phéniciennes, sigillée claire B, céramique luisante, vases à couverte rouge que l'on trouve en Gaule depuis le VII<sup>e</sup> siècle, etc.).

On peut parler d'une même catégorie technologique, mais il s'agit d'une technologie simple; c'est une prise de position délicate et il faudra toujours préciser les sous-groupes. Quant à l'expression de rouge pompéien, elle doit être réservée aux plats définis par Loeschcke.

#### ***P.-A. FÉVRIER***

Aujourd'hui encore, on fabrique en certains points d'Afrique du Nord une céramique lissée avec engobe rouge dont la diffusion géographique est très réduite. L'intérêt historique est de déterminer l'existence de liens commerciaux réduits dans des régions situées à l'écart. Il serait intéressant de savoir qui utilisait ces céramiques, dans quel type de site on les trouve, à quelle couche sociale elles étaient destinées. Il y a là un problème d'histoire sociale.

#### ***J.-P. MOREL***

Le titre de céramiques à engobe rouge non grésé ne peut être retenu car elles ne sont pas toutes rouges; il y a des exemplaires noirs, bruns et orangés. Sur le plan technique, ce sont les céramiques grésées qui sont difficiles à réussir et non pas la couleur. Contrairement à ce qu'a dit Ch. Goudineau, je ne pense pas que le gris soit plus difficile à obtenir que le rouge dans les produits non grésés. Parmi les céramiques présentées, il me semble que certaines (n<sup>o</sup> 5, 6, 7, Pl. I) n'ont pas d'engobe rouge; deux autres (dont le n<sup>o</sup> 9, Pl I) pourraient être rattachées aux céramiques à parois fines; un fragment paraît être dans la tradition de l'Age

du Bronze: le n° 27 (PL III), qui montre la tradition du décor au brunissoir. Le problème historique reste celui de l'influence phénicienne dans le centre-nord du Portugal (entre le Mondego et le Minho) et l'absence d'influences hellénistiques.

***P. RO UILLARD***

Le vase d'Alcácer do Sal doit être associé à la fin de l'Age du Bronze (cf. tradition de la «cerâmica reticulada brunida» de la région de Huelva); le numéro 4 appartient à la céramique à engobe rouge de E. Cuadrado.

***A. M. ALARCÃO***

L'engobe peut présenter de nombreuses variantes de couleur dans une même catégorie de céramique. Dans le cas présent les variations de couleur ne constituent pas un facteur déterminant.

***Ch. GOUDINEAU***

Parmi les vases présentés, certains n'ont pas d'engobe; ils sont tout simplement lissés. Quant au rouge pompéien trouvé à Conimbriga, il est très différent de celui d'Italie (sauf trois ou quatre fragments plus anciens) et même de celui que l'on trouve en Gaule du Sud ou en Afrique du Nord. On remarque aussi l'absence curieuse de traces de feu sur certains plats.

***P.-A. FÉVRIER***

Ce pourrait être des imitations locales de plat rouge pompéien ayant servi à d'autres usages.

***M. LARROUSSE***

La répartition littorale de cette céramique est assez frappante. Est-ce le fait des fouilles? On constate la même chose en Gaule. Pour les plats pompéiens, certains ont pu être imités et utilisés

comme de simples assiettes d'où l'absence de traces de feu et du rebord qui retenait le couvercle, comme le montre le matériel de Gergovie.

*A. M. ALARCÃO*

Etant donné le nombre réduit de sites fouillés, on ne peut tirer de conclusion définitive à partir d'une carte de distribution.

*N. LAMBOGLIA*

On parle trop de l'aspect technologique à mon avis. Parler d'une technologie sur tant de siècles me paraît difficile, faire une seule catégorie depuis le VII<sup>e</sup> s. av. J. C. jusqu'au V<sup>e</sup> siècle ap. J. C., me paraît assez byzantin. La technologie varie beaucoup selon le temps et les régions. Le terme d'engobe d'ailleurs est-il juste? Il me semble impropre car il a un sens différent dans l'Antiquité et au Moyen-Age. Un engobe est plutôt une préparation destinée à recevoir un vernis. Dans le lot présenté, il y a des imitations de vases très divers, avec des aspects très locaux, ce qui est naturel dans des régions aussi lointaines; ce sont des séries très différentes les unes des autres, sans technique commune; les unes sont vernissées, les autres lissées. Pour les plats rouge pompéien (je préfère parler de rouge interne), les exemples de Conimbriga sont différents de ceux du centre de l'Empire.

*A. M. ALARCÃO*

L'engobe n'est pas nécessairement une simple préparation à ce que l'on appelle incorrectement un vernis. C'est presque toujours une couverture définitive faite d'argile très fine, semblable ou différente de celle du vase. Le terme est identique en français et en portugais et correspond à l'anglais «slip». Le problème est de savoir comment il faut présenter ce matériel: faut-il faire passer la typologie en premier? Peut-on insister sur l'aspect technologique, ou bien sur les usages ou encore présenter les grands types de céramiques suivis chacun de leurs imitations (sigillées, parois fines, etc.)? Mais alors où placer les formes

originales? J'aimerais ajouter que *tous* les fragments présentés ont reçu un engobe, même ceux qui viennent d'être identifiés comme céramique simplement lissée: ils ont été recouverts d'un engobe très, très fin, avant le lissage.

*H. COMFORT*

Je pense qu'il serait très utile de distinguer l'engobe épais de l'engobe très dilué que l'on nomme, en anglais, un «wash». Existe-t-il un équivalent en portugais?

*A. M. ALARCÃO*

Oui, c'est le terme «aguada». Vous avez raison; il faudrait faire un effort plus grand pour préciser la terminologie utilisée dans nos études.

*A. C ARANDINI*

Le problème est de savoir de quel type de publication il s'agit. Doit-on publier les matériaux selon la stratigraphie ou selon la typologie? Si la publication par grandes catégories est la plus adéquate pour présenter les vieux fonds de musées, pour une fouille la présentation stratigraphique me semble préférable. La difficulté vient en effet des produits locaux; chercher à appliquer de grandes catégories sur ces produits est dangereux et non cohérent. Mieux vaut distinguer les céramiques à grand marché et les autres et donner pour ces dernières des descriptions minutieuses plutôt que de les rattacher à une seule catégorie. Dans le matériel présenté, il y a des produits fins et des produits grossiers, des céramiques avec engobe ou apparemment lissées; deux fragments seulement paraissent italiens (cf. article de Cristofani sur la céramique à engobe rouge de Volterra dans les *MEFR* et celui de Pucci, à paraître dans les *Dialoghi di Archeologia* sur la céramique à engobe rouge pompéien).

*P.-A. FÉVRIER*

Dans ce domaine, ni la typologie, ni la description du matériel ni les critères technologiques ne permettent d'arriver à un accord comme pour les grandes catégories de céramiques. Dans la publication d'un tel matériel, il faudrait dire si l'on a fait voir ce matériel — et à qui — et si quelqu'un a reconnu quelque chose de semblable; il faudrait dire s'il existe sur d'autres sites. Nous sommes tous d'accord pour reconnaître que ce qui nous est montré ici, sauf deux fragments, est original. Aujourd'hui apparaissent des catégories de céramiques que l'on ne sait comment appeler, imitations ou non, peut-être seulement locales ou régionales, catégories dont on ne distingue que les imitations, que les différences. Il faut admettre que des choses échappent aux classifications générales.

*Ch. G O U D I N E A U*

Comment envisage-t-on la publication du matériel de Conimbriga ?

*A. M. ALARCÃO.*

Les fouilles de Conimbriga sont stratigraphiques mais le matériel sera présenté par grandes catégories en l'absence de publications semblables au Portugal et pour éviter des descriptions stéréotypées du genre «fragment à engobe rouge tardif» qui ne veulent rien dire ou bien peuvent être dangereuses. D'où l'intérêt de se mettre d'accord pour savoir si l'on met ou non toutes ces céramiques dans une même catégorie technologique se subdivisant en plusieurs groupes.

*J. ALARCÃO*

Je suis d'accord pour réunir toutes ces céramiques dans une même catégorie technologique à la condition de distinguer des groupes à l'intérieur car on ne peut confondre évidemment la céramique à engobe rouge punicotartésienne avec les plats à

engobe rouge pompéien ni même avec des groupes qui sont à définir géographiquement et chronologiquement. Il s'agit de déterminer non pas une céramique homogène mais un cadre; mis à part les doutes émis sur peu de tessons, on peut se mettre d'accord sur l'existence d'un dénominateur commun: l'engobe rouge (même s'il s'agit d'un rouge-orangé). Personne ne semble connaître de parallèles pour la plupart de ces céramiques; or, je suis convaincu qu'il en existe. Si on ne les a pas encore trouvées c'est parce que l'on ne fait pas toujours attention à l'aspect technologique et que l'on publie des tessons sans les rattacher à des catégories. Certes, il faut faire des distinctions mais à l'intérieur d'une catégorie.

*R. ETIENNE*

Il faut donner un nom à cette catégorie de céramique car on trouve une céramique dès qu'on lui a donné un nom, même s'il n'est pas satisfaisant. C'est une hypothèse de travail et non pas un «sac» commode. Il faut évidemment faire attention à la chronologie et à la géographie.

*A. CARANDINI*

Le choix est difficile car j'ai l'impression que nous sommes dans la préhistoire des études de céramique. Il faut choisir une méthode de publication. Dans mon compte-rendu de l'ouvrage de Goudineau, j'ai déjà dit que la publication de N. Lamboglia sur Vintimille était exemplaire. Ma préférence va aux publications stratigraphiques; mais je reconnais la nécessité de synthèses (type livre de Goudineau ou publications de vieux fonds de musées). Pour la présentation typologique, il faut trouver de grandes catégories; je crois que le matériel présenté n'appartient pas à une même catégorie. Ne devrait-on pas mettre les sigillées africaines dans cette catégorie de céramiques à engobe rouge? D'un côté, principe de la stratigraphie; de l'autre, principe des céramiques exportées et non exportées. Il faut préciser l'aire de l'exportation (locale, régionale, méditerranéenne); il faut décrire soigneusement, ne regrouper que par commodité, sinon on aboutit à des confusions.

*P. SILLIERES*

En ce qui concerne la «céramique à engobe rouge tardive» signalée par A. Alarcão comme une description nettement insuffisante, je pense qu'il s'agit de celle de Belo publiée par Cl. Domergue; c'est une céramique qui semble continuer la tradition du «barniz rojo» du IV<sup>e</sup> siècle av. J. C. mais qui date du début de l'Empire (d'Auguste à Claude) et se présente sous les formes d'une coupelle et d'un petit plat au rebord évasé. Le problème est de savoir si l'engobe rouge a été passé au pinceau ou par trempage. Il me semble qu'on trouve à Belo des matériaux semblables à ceux de Conimbriga.

*Ch. GOUDINEAU*

Le critère technologique est un critère parmi d'autres; cette recherche d'un dénominateur commun est dangereuse car c'est un choix arbitraire qui peut devenir un piège pour bien des personnes, comme dans le cas de la sigillée claire B. Choisir un nom est très dangereux. Le premier choix est de savoir si l'on publie ensemble ou séparément certaines céramiques et l'on ne peut trancher cette difficulté. Une solution serait de publier par horizons sinon par couches.

*/ ALARCÃO*

Si le nom est dangereux, il est aussi fécond (cf. sigillées claires, parois fines). Tous ces fragments doivent être publiés dans un même volume mais pas forcément ensemble. La fouille est trop vaste pour être publiée par couches car il y en a des centaines.

*J.-P. MOREL*

Il me semble que l'on s'enfonce dans un faux débat. Il faut reconnaître qu'il y a quelque chose de commun dans toutes ces céramiques, même si l'on distingue des catégories bien définies comme le rouge phénicien et le rouge pompéien. Cette tradition technologique vient de l'époque préromaine et se poursuit tout

au long de l'Empire; dans ce sens la recherche d'un dénominateur commun doit être poursuivie, ce qui ne veut pas dire que des céramiques semblables apparaîtront un peu partout. Reconnaissons ici une singularité lusitanienne, une transmission de traditions sur neuf siècles dans une région restreinte. C'est un problème de civilisation locale sans doute car il n'existe pas de parallèles ailleurs.

*F. PALLARÈS*

Les grandes catégories de céramiques ont été déterminées grâce à la stratigraphie de Vintimille. L'idéal est de publier selon la stratigraphie et de présenter les typologies en appendice.

*P.-A. FÉVRIER*

Il y a une réalité sous-jacente: il faut faire confiance à ceux qui ont beaucoup vu ces matériaux, les ont étudiés et surtout différenciés des autres catégories. Un compromis est possible: publier certaines couches avec l'illustration de tous les matériaux que l'on y a trouvés, pour démontrer la datation et la durée de formes différentes mais de technologie semblable. Ne pas oublier qu'à Conimbriga, il y a de nombreux remblais.

*R. ETIENNE*

Nous avons pris une option pour la publication générale des fouilles en prenant nos responsabilités, ce n'est donc pas la méthode de publication qui doit faire l'objet de la discussion. Je crois que J.-P. Morel a trouvé le mot juste en parlant de permanence d'une tradition, mais il faudrait savoir à partir de quoi s'est formée cette tradition, à partir des influences phéniciennes? Alors se pose le problème de la navigation, de la diffusion maritime ou terrestre selon qu'il s'agit d'un produit d'origine phénicienne ou paléopunique ou d'un produit de tradition punique fabriqué dans le sud de l'Espagne.

## II —SIGILLÉES ITALIQUES

### *EXPOSÉ D'ADILIA MOUTINHO ALARCÃO*

Les sigillées importées d'Italie, découvertes à Conimbriga, ne présentent pas de grandes nouveautés et se trouvent dans un état très fragmentaire (1). Toutefois, la présentation de ce matériel ici même est intéressante à un double point de vue: c'est d'abord le premier grand ensemble mis au jour au Portugal, ce qui permet de tracer les lignes générales de l'importation de cette céramique pour une zone importante de la Lusitanie; en second lieu, la réunion de plusieurs spécialistes autour de ce matériel peut aboutir à la correction de certaines interprétations ou d'une certaine méthodologie.

En ce qui concerne les centres de production, il est relativement aisé de conclure, étant donné les caractéristiques de la fabrication, les marques de potiers et les vases décorés, que le centre d'Arezzo est le mieux représenté. La contribution de Pouzzoles est cependant assez considérable, celle de la vallée du Pô paraît également présente.

Les formes lisses sont abondantes et variées, le tableau que j'ai publié il y a quelques années (2) est suffisamment clair là-dessus. Malheureusement, la presque totalité des trouvailles à Conimbriga proviennent de remblais ou de nivellement des périodes flavienne \* (\*)

(1) Les sigillées italiques récemment découvertes à Conimbriga sont intégralement publiées dans *Fouilles de Conimbriga IV, Les Sigillées*, Paris, 1975 (Livre premier par A. MOUTINHO DE ALARCÃO).

(\*) A. M. ALARCÃO, A «Terra Sigillata» itálica em Portugal, dans *II.º Congresso Nacional de Arqueologia*, Coimbra, 1971, II, p. 421-432.

et trajanienne. Leur datation repose donc presque exclusivement sur des comparaisons avec le matériel de Haltern, Oberaden, Neuss, Bolsena et Corinthe (3). Il est possible de cette façon de conclure à l'absence de profils antérieurs à la dernière décennie du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., à la grande abondance des formes classiques, à la présence considérable de pièces claudiennes, certaines d'entre elles, comme les numéros 201 et 204, n'ayant aucun parallèle connu.

Les formes décorées sont au contraire peu abondantes et présentent une prédominance des pièces tardo-augustéennes ou tibériennes, parmi lesquelles peuvent être identifiées les officines de Perennius Bargathes, Cornélius et Naevius Hilarus. Nous tenons à présenter les fragments n<sup>os</sup> 1 et 1 bis (PL XVII) qui nous paraissent appartenir à Bargathes bien que nous ne sachions pas identifier la scène représentée. Curieux aussi bien par le type de fabrication que par le profil, le fragment n<sup>o</sup> 2 (Pl. XVII) nous paraît pouvoir être situé à la fin de la production arétine quoique nous ne puissions totalement écarter la possibilité d'une filiation sud-gallique. Le numéro 3 (PL XVII), avec un décor végétal exécuté à la barbotine, peut être considéré comme un produit rare.

Les marques de potiers, bien que relativement peu nombreuses, corroborent les conclusions obtenues de l'étude des formes et de la décoration.

Nous aimerions profiter de l'opportunité de cette réunion pour tenter d'établir un accord sur deux questions d'ordre méthodologique intimement liées.

La première question porte sur la désignation, si souvent discutée, de ce type de céramique. Le terme générique de sigillée (\*)

(\*) S. LOESCHCKE, *Keramische Funde in Haltern, ein Beitrag zur Geschichte der augusteischen Kultur in Deutschland* (Mitt. der Altertumskommission für Westf., 5), Bonn 1909. /£>., *Die Römische und die Belgische Keramik* (C. ALBRECHT, *Das Römerlager in Oberaden*, Heft 2) Dortmund, 1942. G. T. MARY, *Die Südgallische Terra-Sigillata aus Neuss* (Limesforschungen, *Novaesium I*), Berlin, 1967. Ch. GOUDINEAU, *La céramique arétine lisse* (Fouilles de Bolsena, 4) (*MEFR*, supplément 6), Paris, 1968. J. W. HAYES, Roman pottery from the south stoa at Corinth, dans *Hesperia*, XLII, 1973, p. 416-470.

est unanimement adopté, mais je crois que l'épithète arétin ne devrait être employé que pour qualifier la céramique produite à Arezzo. La céramique de type arétin fabriquée à Pouzzoles ou Luna devrait être nommée sigillée de Pouzzoles et sigillée de Luna. Quand le centre de production ne peut être déterminé, il paraît préférable de parler simplement de sigillée italique. Cette proposition n'est pas nouvelle et nous avons parmi nous l'un de ses défenseurs les plus autorisés en la personne du professeur H. Comfort, mais je ne vois pas qu'on lui ait reconnu le mérite d'avoir clarifié la question.

Le grand problème réside toutefois dans le moyen de déterminer le centre de production quand il n'y a ni marques ni décors dont l'identification est incontestée. C'est précisément la seconde question que nous aimerions poser. Les analyses de laboratoires sont sans doute le seul moyen efficace de pallier l'absence de ces éléments, mais c'est un moyen qui est rarement accessible aux archéologues et qui se trouve encore davantage au niveau de la recherche qu'au niveau de l'application pratique. A côté de l'analyse qualitative et quantitative des éléments qui constituent la pâte, il y a toute une recherche sur les aspects technologiques qui peuvent être également importants pour la détermination et la datation des types de fabrication. Nous avons eu conscience de ce problème au moment de décrire le type de fabrication des pièces publiées dans notre rapport de fouilles. Des descriptions isolées nous paraissent pratiquement inutiles en raison de leur caractère hautement subjectif, mais l'absence totale de description serait inadmissible. Pour cela, nous avons décidé d'établir des groupes déterminés par l'examen à la loupe de la pâte et du «Glanztonfilm» ; ces groupes sont désignés, pour une question de commodité, par des lettres capitales avec l'adjonction d'un chiffre arabe pour les sous-groupes dont les variantes sont signalées par une lettre minuscule. Bien que ces groupes ne soient valables que pour le seul matériel de Conimbriga, ce type de classification pourrait être régulièrement appliqué jusqu'au moment où les analyses de laboratoire pourront prouver la signification réelle des variations que nous constatons à l'oeil nu.

Les résultats de cette première tentative sont évidemment précaires étant donné le nombre très limité des tessons analysés;

M. Picon a eu l'amabilité d'effectuer l'analyse élémentaire par activation neutronique de trente fragments de sigillées italiennes trouvés à Conimbriga. Il est arrivé à la conclusion que la plupart des tessons proviennent d'Arezzo, trois fragments sont de Pise et quatre autres sont difficiles à localiser. Il est intéressant de noter que les fragments ainsi attribués à Arezzo se situent dans nos groupes Ala, Alb, Aid et C alors que les fragments dits de Pise entrent dans les groupes C et Aid.

## DISCUSSION

### *Ch. GOUDINEAU*

Décrire en détail l'aspect technologique de chaque tesson ne sert à rien. Il faut établir des groupes mais peut-on le faire à l'oeil nu ou même à la loupe binoculaire? Je peux citer une expérience personnelle assez déprimante: j'avais distingué deux groupes dans un lot de 120 tessons; or l'analyse a démontré que 119 sur les 120 tessons étaient fabriqués dans la même pâte. Les 30 analyses effectuées sur le matériel de Conimbriga sont inutiles, il en aurait fallu 3 000. Cependant, tout dépend si l'on est en Italie près du centre producteur ou dans les provinces; dans celles-ci, ce peut être une approche intéressante en attendant la possibilité de faire faire des analyses. Il sera peut-être possible de distinguer plus tard les ateliers.

### *A. M. ALARCÃO.*

La distinction des principaux groupes, A, B et C peut être valable même s'ils ne correspondent pas forcément à des ateliers différents; ils peuvent correspondre à une différenciation chronologique ou technologique. Je n'en dirai pas autant des variantes sûrement trop nombreuses.

*Ch. GOUDINEAU*

Je regrette le tableau chronologique présenté à la fin de mon ouvrage sur Bolsena dans la mesure où les dates données correspondent aux dates les plus anciennes des sites où les types ont été trouvés et pas nécessairement au début de leur fabrication.

*P.-A. FÉVRIER*

Les formes italiques les plus anciennes de Conimbriga ont-elles été trouvées avec d'autres matériaux? Dans des niveaux d'occupation ou de comblement? Des formes anciennes ont pu arriver tardivement à Conimbriga.

*A. M. ALARCÃO*

Certaines formes ont été trouvées avec de la céramique grise polie ou caillou de tradition de l'Age du fer, mais la plupart proviennent de déblais d'époque flavienne ou de couches bouleversées. Donc, aucun apport chronologique n'est à espérer de nos fouilles.

*R. ETIENNE*

On n'allait pas chercher des dépôts très anciens pour faire des remblais; ce qu'on y trouve peut avoir circulé juste avant la date du comblement. Se pose alors le problème de la provenance des remblais: ou bien décharges publiques où sont cassées des formes qui ne sont plus en circulation, ou bien on a pris ce que l'on avait sous la main et l'on a cassé ce qui était encore en usage.

*P.-A. FÉVRIER*

Y a-t-il des monnaies dans les comblements augustéens?

*I. PEREIRA*

Non, seulement dans les comblements flaviens.

*A. CARANDINI*

Quels sont les fragments trouvés dans la couche contemporaine du monument augustéen ? Pourquoi augustéen plutôt que tibérien ?

*J. ALARCÃO*

La datation augustéenne est fournie plutôt négativement et par l'habitat claudien postérieur à l'aqueduc qui est directement lié au forum. En l'absence ou vu la rareté de sigillée italique, le monument est plus vraisemblablement augustéen que tibérien.

*A. M. ALARCÃO*

Les fragments trouvés dans la couche contemporaine du forum augustéen appartiennent aux types 17, 18 et 25 de Goudineau.

*P.-A. FÉVRIER*

A partir de quand les importations de sigillées italiques deviennent-elles normales ?

*A. M. ALARCÃO*

La circulation arétine ne devient normale que vers 5 av. J. C., et apparaît en quantité vers 10/12 ap. J. C.

*H. COMFORT*

Le terme de vernis est difficile à adopter car il n'exprime pas ce que nous voulons dire. La forme Goudineau 43 existe-t-elle à Conimbriga?

*A. M. ALARCÃO*

Elle existe avec des variations de profil. Quant à l'emploi du terme vernis, il ne peut être accepté qu'entre guillemets. Personnellement, je préférerais utiliser systématiquement le terme de «Glanztonfilm», également conventionnel mais non compromis par d'autres significations.

*H. COMFORT*

En ce qui concerne les catégories, ont-elles une signification de provenance ou bien est-ce une classification chronologique? Des estampilles accompagnent-elles ces catégories?

*A. M. ALARCÃO*

Je ne peux être catégorique; je constate l'existence de ces catégories mais je n'ai pas encore pu découvrir leur signification. Toutefois, certains faits méritent d'être approfondis. Ainsi, la plupart des fragments que j'ai attribués à Perennius entrent dans le groupe A2. Une partie des pièces signées par Cornélius appartient aussi à cette catégorie tandis que la majorité constitue un groupe intermédiaire entre A2 et C. D'une façon générale, le type de fabrication de Cornélius est plus lourd, plus rouge et moins satiné que celui de Perennius. Les groupes B et C sont les plus fréquents parmi les produits issus de l'atelier d'Ateius et de ses affranchis. Le groupe, assez rare et très typique, désigné A 2 d, se trouve liée à la production de Naevius Hilarus et à tous ces fragments que je suppose venir de Pouzzoles.

*A. CARANDINI*

Je comprends que les catégories sont une constatation de fait et non pas une interprétation d'origine; elles peuvent être seulement descriptives et donc utiles dans cette optique. Y a-t-il des marques tardo-italiques à Conimbriga?

*A. M. ALARCÃO*

Il y en a peut-être une à Conimbriga; mais il en existe d'autres au Portugal.

*F. PALLARÈS*

Même s'il faut commencer par une distinction à l'oeil nu, il est indispensable de faire des analyses pour distinguer les différentes succursales d'une même officine comme celle d'Ateius par exemple.

*Ch. GOUDINEAU*

A regarder les timbres, la production trouvée à Conimbriga paraît relativement concentrée: pas d'arétine tardive, ni précoce d'ailleurs; peu de timbres *in planta pedis*, ce qui définit une importation d'une vingtaine d'années.

*A. M. ALARCÃO*

Les formes semblent dans l'ensemble plus tardives que les marques; on constate une certaine concentration de formes tибériennes. Le courant fort de cette importation doit quand même correspondre aux vingt premières années de notre ère.

*J. W. HAYES*

Avez-vous pu faire des analyses de toutes les catégories distinguées ?

*A. M. ALARCÃO*

Non, dans la mesure où les analyses ont été effectuées avant l'établissement de notre classification et ne pouvaient être qu'un essai, limité par les disponibilités du laboratoire.

*N. LAMBOGLIA*

Les descriptions doivent être compréhensibles et les problèmes bien posés; descriptions claires et nuancées (pâte, forme, catégorie...). Tout doit être clairement explicité. Jusqu'à quel point les quatre services de Haltern sont-ils utiles et chronologiquement valables? En ce qui concerne la terminologie, ne peut-on s'en tenir à sigillée arétine, puis tardo-arétine et italique en s'appuyant sur la chronologie?

*H. COMFORT*

En multipliant les catégories, il faut éviter de tomber dans la complication comme voudrait y entraîner H. Vertet. Je réponds à A. Carandini en lui disant qu'il y a une marque C.P.P. au Portugal et à N. Lamboglia que, d'une façon générale, les services de Haltern sont encore valables à condition d'y introduire des raffinements de détail; par exemple l'évolution tardive des formes Dragendorff 24 et 25 de Ljubljana devrait leur valoir une nouvelle numérotation comme Ch. Goudineau l'a fait pour le matériel plus ancien de Bolsena.

*Ch. GOUDINEAU*

Oui, la notion de service est assez juste; on peut accepter les services de Haltern en chronologie relative, plus ou moins sur une vingtaine d'années.

*A. M. ALARCÃO*

Je dois préciser que la marque C.P.P. a été trouvée, non pas à Conimbriga, mais à Alcácer do Sal.

*P.-A. FÉVRIER*

Le problème de terminologie soulevé par N. Lamboglia est délicat. Je crois qu'il faut conserver le nom d'arétine, mais peu importe le terme car il correspond à une technique, à un type

de fabrication et non à une notion géographique. Ce n'est pas avec de nouvelles fouilles que l'on pourra résoudre les problèmes; pour faire un progrès, il faut partir du matériel, le voir, le toucher et l'analyser avec une problématique nouvelle. Ce que l'on écrit est provisoire, l'hypothèse personnelle que l'on a importé plus que la lecture.

*H. COMFORT*

Le *CVA (Corpus Vasorum Arretinorum)* est le titre donné par Oxé; en sous-titre j'ai ajouté sigillée italique mais j'aurais dû ajouter «de type italique» pour inclure dans le *corpus* quelques unes des productions provinciales.

*P. DE PALOL*

A Andujar (province de Jaén), on a trouvé des fours hispaniques avec les marques tardo-italiques : Q.S.P. et M.S.M.

*J.-P. MOREL*

Y a-t-il des productions locales dans le matériel de Conimbriga ?

*A. M. ALARCÃO*

Non.

*J.-P. MOREL*

Peut-on distinguer les trois ateliers connus d'Arezzo, Pouzzoles et Pise par les formes et les timbres?

*P.-A. FÉVRIER ET Ch. GOUDINEAU*

Non.

*P. DE PALOL*

Pourquoi ne pas conserver le nom d'arétin?

*Ch. GOUDINEAU*

Quand on a un nom acceptable, mieux vaut le garder; on a cependant tendance aujourd'hui à parler d'italique. Au demeurant, cette affaire de terminologie n'est pas tellement importante.

*A. M. ALARCÃO*

Certes l'important est de se faire comprendre. Mais la terminologie doit accompagner les progrès de la recherche. Avant de terminer cette discussion j'aimerais connaître votre opinion sur les fragments n<sup>os</sup> 1 et 2 ainsi que sur les deux exemplaires de Quadratus (PL XVII, 4 et 5), car ces pièces me posent quelques problèmes.

*H. COMFORT*

A mon avis, le fragment numéro 1 bis se rattache au corps du personnage qui, à droite, se dirige vers le voile. Bien que je ne reconnaisse pas tout de suite le sujet, je n'ai aucun doute à placer ce vase parmi les produits de Perennius et vraisemblablement dans sa phase bargathéenne.

*Ch. GOUDINEAU*

Pour moi, il est clair qu'il s'agit de la naissance de Dionysos telle que la présente un vase du British Museum<sup>(4)</sup>.

Quant au numéro 2, je pense que c'est également un produit arétin.

<sup>(4)</sup> H. B. WALTERS, *Catalogue of the Roman pottery in the Department of Antiquity, British Museum*, Londres, 1908, n.° L 93, fig. 21. Voir dans ce volume PL XVII, 6.

**H. COMFORT**

N. Lamboglia et moi-même croyons aussi qu'il s'agit d'un produit arétin, mais d'un produit de mauvaise qualité et de très basse époque. En revanche, le numéro 3 est un produit très fin, attribuable également à l'atelier de Perennius Bargathes.

Les deux marques de *Quadratus in planta pedis* m'ont beaucoup surpris. Du point de vue économique et géographique, il paraissait peu probable de trouver ici des produits de la Vallée du Pô; c'est la raison pour laquelle j'avais suggéré à A. Alarcão qu'il pourrait s'agir d'une fabrication «locale» due à des potiers émigrés d'Italie. Devant ces fragments, je deviens maintenant tout à fait convaincu de leur filiation directe à un atelier de la Vallée du Pô; ils en ont le type de fabrication bien caractéristique.

### III — SIGILLÉES SUD-GALLIQUES

*EXPOSÉ D'ADILIA MOUTINHO ALARCÃO*

Dans ses lignes générales, l'étude des sigillées importées de Gaule ne pose pas de gros problèmes. C'est un ensemble fort homogène, datant, à mon avis, des années 30 à 80 ap. J.-C., avec une plus grande densité vers le milieu du siècle 0).

Mises à part quelques rares différences dues à l'origine et au traitement des matières premières et à des variations de cuisson, la presque totalité des vases appartient à un type de fabrication uniforme et provient de la Graufesenque. Quelques marques pour lesquelles nous ne connaissons pas de parallèle comme celles d'Enius, Iubilus, Lentinus et d'autres dont la localisation n'est toujours pas identifiée comme Dodo, Eros, Lepidus, nous font admettre l'hypothèse que d'autres centres, parmi lesquels Montans figure certainement, ont pu approvisionner Conimbriga. Sur ce sujet, j'aimerais connaître votre opinion, tout particulièrement celle de MM. Labrousse et Vernhet qui viennent d'examiner l'essentiel du matériel provenant de nos fouilles.

Il est certain que nous n'avons pas reconnu ici le type de fabrication attribué traditionnellement à Montans. Mais ce centre n'aurait-il pas également produit une céramique avec les caractéristiques propres à La Graufesenque, ou bien doit-on admettre que le fragment n° 353 a été fabriqué à La Graufesenque, L. Chresimus ayant travaillé dans les deux ateliers? Malgré la prépondérance (\*)

(\*) *Fouilles de Conimbriga IV. Les Sigillées*, p. 69-149.

évidente des importations en provenance de La Graufesenque, il semble très difficile de savoir si elles ont joui ou non d'une certaine exclusivité.

Parmi les difficultés rencontrées dans l'étude de ce matériel, la première concerne l'identification des marques de potiers. Dans certains cas, elle est due à des erreurs de lecture ou de raisonnement; d'autres fois cependant, les doutes proviennent de l'absence d'un *corpus* mis à jour non seulement du point de vue de la dénomination des potiers rutènes mais aussi sur le plan de la chronologie et de la localisation de la plupart d'entr'eux.

Une autre grande difficulté à signaler est d'ordre méthodologique et concerne la classification des vases décorés. Vaut-il la peine de définir et d'attribuer des styles décoratifs? Jusqu'à quel point les résultats obtenus par Knorr et d'autres auteurs plus récents sont-ils encore valables? Personnellement, je crois que la notion de style est très dangereuse et surtout pour ce type de céramique dans lequel tous les éléments décoratifs paraissent avoir été utilisés simultanément ou non par divers potiers. Toutefois nous avons décidé de poursuivre cette voie aussi loin que possible même en sachant que les résultats pouvaient n'atteindre qu'une certaine probabilité. Ainsi les éléments décoratifs du vase n° 1 (PL IV) ont tous des parallèles sur des vases signés par Sabinus; la plupart d'entre eux sont utilisés également par d'autres potiers contemporains sauf le bâtonnet se terminant par une fleur de lys qui, à notre connaissance, n'apparaît que sur un vase Dragendorff 29 signé par OF SABIN. L'attribution de notre vase à ce potier paraissait donc comme la plus probable. Or, en réalité, il est apparu que ce vase portait la marque de Labio. Doit-on en conclure que ce n'est pas le nom du potier estampillé à l'intérieur du vase qui doit être lié au style décoratif de ce vase ?

De toute façon, la faillibilité des résultats est nettement moindre en ce qui concerne les conclusions d'ordre chronologique, ce qui justifie, dans son ensemble, le travail entrepris.

La classification des profils, aussi bien des vases décorés que des vases lisses, ne nous a pas posé de problèmes sérieux, bien qu'A. Vernhet ait noté quelques imprécisions en ce qui concerne quelques formes Dragendorff 29, 30, 15/17 et 18. Nous hésitons beaucoup à identifier le fond de vase n° 2 (PL IV) comme une

forme Déchelette 64 parce qu'il s'agit d'une forme typique de Lezoux et que sa présence paraît peu probable à Conimbriga. Le type de fabrication de cette pièce n'est pas très caractéristique. Nous aimerions connaître votre opinion à ce sujet.

## DISCUSSION

### *A. VERNHET*

Les sigillées sud-gallicques de Conimbriga que je viens d'examiner ne posent pas tellement de problèmes, surtout en ce qui concerne les formes lisses, homogènes et bien identifiées: 2 ou 3 bords de Ritterling 5 appartiennent à la période 20-35 de la Graufesenque ; deux fragments d'une tasse à deux anses (PL IV, 5) correspondent au type Haltern 14 bien attesté à La Graufesenque (Pl. IV, 12) entre 20 et 40. Dans l'ensemble, le lot est daté entre 30 et 70 de notre ère.

J'ai constaté qu'A. Alarcão n'a pas relevé, parmi les plats identifiés comme Dragendorff 15/17, la forme Dragendorff 15 qui se trouve à mon avis représentée par quelques fragments comme les numéros 3 et 4 (PL IV). Ce fait peut être d'un certain intérêt pour la chronologie de la fouille car ces pièces se situent dans la courte période entre 30 et 50 environ de notre ère. Quant au groupe identifié comme Dragendorff 18, je préférerais le classer comme Dragendorff 18/31, désignation plus vaste. Les profils les plus anciens de Conimbriga se situent vers 35, les plus tardifs ne dépassent pas l'année 80.

Parmi les tessons de sigillée décorée, il y a 2 ou 3 fragments (PL IV, 6 et 7) de forme Hermet 4 dont la chronologie restreinte s'étale sur 20 ans seulement (45 à 65) alors que la forme 30 dure pendant tout le I<sup>er</sup> siècle. Il y a également un fragment (PL IV, 8) de forme Hermet 7. Pour l'identification des styles, il faut savoir que la méthode de Knorr est actuellement révisée. Parmi les fragments de forme Dragendorff 29, il me paraît utile de détacher ceux qui appartiennent au groupe *a*) datable des années 30-40,

alors que la plupart relève du groupe *b*) qui se situe entre 40 et 80 ap. J. C.

Sur les 130 marques examinées (2), 129 appartiennent à La Graufesenque et 1 seule (PL XVIII, 253) à Montans sans doute: L. CRE(STVS) ou (STIO) de préférence à L. Chresimus. Il est donc intéressant de constater un quasi-monopole du marché détenu par La Graufesenque; il faudrait pouvoir comparer avec d'autres sites de la Péninsule Ibérique.

Après 70/80, il n'y a plus de sigillée sud-gallique à Conimbriga.

*A. M. ALARCÃO*

Etant donné la petitesse des fragments de Conimbriga, j'aimerais savoir sur quels éléments vous vous appuyez pour attribuer si sûrement les numéros 6 et 7 à la forme si rare Hermet 4; serait-ce sur la décoration?

*A. VERNHET*

En effet, sur la décoration liée à ce qui reste du profil. C'est une forme peu fréquente mais moins rare qu'on ne le croit généralement. Elle est bien connue à La Graufesenque et le fait qu'elle soit clairement datée entre 45 et 65 la rend assez importante.

Pour le numéro 6, il n'y a aucun doute sur son identification en raison de son profil et de la présence de ce décor sur plusieurs vases Hermet 4 trouvés à la Graufesenque (PL IV, 10 et 11); pour le numéro 7 on peut cependant hésiter car ce tesson ne présente pas de profil reconnaissable et parce que ce décor apparaît, à La Graufesenque, sur une forme Dragendorff 30 (PL IV, 9).

*A. M. ALARCÃO*

Malgré sa ressemblance avec la forme Dragendorff 11, il est cependant certain qu'elle n'a pas été fabriquée sous le règne de Tibère ? (\*)

(\*) Les lectures d'A. VERNHET ne correspondent pas toujours avec celles d'A. M. ALARCÃO ; il nous a paru de ce fait intéressant de donner en appendice la liste des marques «douteuses» avec les deux interprétations proposées.

*A. VERNHET*

La datation de la forme Hermet 4 repose sur nos recherches à La Graufesenque même et sur des trouvailles faites à Londres, Colchester, Lavoye, Narbonne et Ampurias<sup>(3)</sup>.

*M. LABROUSSE*

Il est difficile de distinguer la production de Montans de celle de La Graufesenque. La distinction sur les noms seuls n'est pas toujours valable. Celle des pâtes le serait davantage; rouge foncé pour La Graufesenque et beige rosé avec particules de chaux pour Montans, divergence confirmée par les analyses de M. Picon à Lyon. A Conimbriga, il n'y a aucun vase à pâte claire.

L. S. Chresimus peut être de Montans quoique la pâte soit un peu rouge. Je rappelle que les marques SALVE, SALVETVS ont été longtemps considérées comme provenant du seul atelier de Montans; or aujourd'hui, on en trouve des centaines à La Graufesenque. S'agit-il de deux homonymes? Il semble que SALVE simple, dans un cartouche en queue d'aronde appartienne au potier de Montans et le poinçon SALVETV à celui de La Graufesenque.

Que les produits de Montans ne soient pas arrivés en quantité à Conimbriga n'étonne point car leur diffusion est essentiellement régionale, vers le Sud et l'Ouest atlantique. A Narbonne, on trouve peu de Montans et de grandes quantités de La Graufesenque ; la frontière entre les deux marchés passe entre Toulouse et Narbonne. On peut supposer que la sigillée arrivait à Conimbriga par cabotage.

*Ch. GOUDINEAU*

Je suis frappé par la rapidité avec laquelle la sigillée sud-gallique a succédé à la sigillée italique, ce qui n'est pas le

<sup>(8)</sup> A. VERNHET, Contaminations secondaires de deux formes ornées de La Graufesenque, à paraître dans *Actes du Congrès National des Sociétés Savantes (Nantes, 1972)*.

cas de la Narbonnaise par exemple, et même de l'Orient. A Conimbriga, très peu de tessons italiques ne me paraissent postérieurs à 20/25 — cela pourrait-il corriger la date d'apparition des marques *in planta pedis*, habituellement placée vers 9/12/15 mais qu'il faudrait peut-être avancer?

L'exposé d'A. Alarcão est représentatif de la situation dans laquelle chacun se trouve; nous disposons d'une bibliographie abondante, volumineuse même, mais périmée et ne servant à rien. Pour résoudre nos problèmes, nous devons consulter A. Vernhet (ou M. Vertet pour le Centre). Comment en sortir? Il nous faudrait au moins une mise au point simple, dans les plus brefs délais. En ce moment plane un peu de découragement car l'on sait que tout est remis en question et nous ne possédons aucun point ferme.

*R. ETIENNE*

C'est un des intérêts de cette table ronde et c'est l'occasion de formuler des vœux en faveur d'un institut national de céramologie pour que des chercheurs, comme A. Vernhet, puissent obtenir d'autres moyens de travail et des crédits de publication.

*M. LABROUSSE*

Je renvoie aux fouilles récentes de Montans qui ont permis à Th. Martin de découvrir les premiers ateliers, d'époque tibérienne, et d'avoir une stratigraphie de Tibère à Claude, tout à fait nouvelle. Moi même et mon épouse avons trouvé les fours les plus tardifs, datables du début du II<sup>e</sup> siècle.

Pour La Graufesenque, le problème est différent dans la mesure où nous avons un territoire immense (14 ha), avec parfois des vases ou fragments de vases à 3 mètres de profondeur. Il existe un énorme fichier sur place, à La Graufesenque, mais on ne peut donner que des résultats provisoires; une synthèse générale est impossible car elle serait sans cesse remise en question.

*H. COMFORT*

A mon avis le fragment numéro 2 ne devrait pas être inclus dans la sigillée sud-gallique; c'est un produit arétin de mauvaise qualité.

*N. LAMBOGLIA*

C'est aussi mon opinion; ce fragment correspond au fond d'une tasse de forme Ritterling 5.

*A. M. ALARCÃO*

J'admets volontiers qu'il s'agit d'un produit arétin de mauvaise qualité et très tardif, mais le profil s'adapte mal à la forme Ritterling 5.

*A. VERNHET*

De toute façon, je n'y reconnais pas un produit de La Graufesenque.

En réponse à Ch. Goudineau, je puis dire que nous avons, à La Graufesenque, plusieurs fichiers utilisables: formes, décors, poinçons, estampilles. Nous essayons d'en préciser la chronologie par la stratigraphie en fouilles et par des sites bien datés.

## IV —SIGILLÉES HISPANIQUES

EXPOSÉ DE FRANÇOISE MAY ET

Il paraît difficile aujourd'hui de mettre toutes les sigillées produites dans la Péninsule Ibérique sous la simple dénomination de sigillée hispanique; on est en effet amené à opposer de plus en plus nettement la sigillée hispanique du Haut-Empire et la sigillée hispanique dite tardive, caractéristique du Bas-Empire C).

La sigillée hispanique du Haut-Empire ne présente pas un type de fabrication parfaitement uniforme; si on la distingue assez aisément le plus souvent de la sigillée sud-gallique, on ne peut pour autant en donner une description unique. A partir du matériel des fouilles de Conimbriga, nous avons établi cinq groupes destinés surtout à faciliter le travail de rédaction du catalogue <sup>(2)</sup> dans la mesure où ils nous ont évité de répéter pour chaque tesson «pâte rouge clair» et «vernis rouge orangé», ce qui ne signifie pas grand chose pour le lecteur. Ces groupes sont les suivants :

A1 — pâte rouge clair, assez dure, au dégraissant peu visible; «vernis» brun orangé, très lisse, moyennement brillant, d'excellente qualité. Cette catégorie est peu fréquente et n'apparaît guère que sur quelques vases Dragendorff 29; il peut être comparé, pour la couleur, au «vernis» arétin. (\*)

(\*) Cette distinction revient à M. A. MEZQUIRIZ DE CATALÀN, *Terra Sigillata Hispànica*, Valence, 1960.

(<sup>a</sup>) M. DELGADO, F. MAYET et A. MOUTINHO ALARCÃO, *Les Sigillées (Fouilles de Conimbriga IV)*, Paris, 1975, Livre III.

A 2 — pâte rose avec dégraissant abondant; «vernis» rouge foncé, tirant sur le brun, proche du vernis de La Graufesenque mais moins lisse et moins épais.

B — pâte rouge clair, parfois presque rose, souvent spongieuse et peu homogène; vernis rouge orangé, très vif et très brillant, épais et présentant une surface granuleuse semblable à celle d'une peau d'orange. Il est presque toujours d'excellente qualité et caractérise une grande partie des grands vases Dragendorff 37 au bord en amande.

C — pâte rouge clair, moyennement fine, contenant un dégraissant souvent abondant et toujours très visible; «vernis» rouge orangé, clair et léger, moins brillant que le précédent. Ce groupe présente de nombreuses nuances dues vraisemblablement aux conditions d'enfouissement, ce vernis s'écaillant facilement. C'est le plus abondant et le plus typique de ces groupes.

D — pâte identique au précédent, mais plus orangée peut-être; «vernis» devenant presque orangé, léger et moyennement brillant. C'est un groupe relativement rare.

On retrouve ces groupes sur d'autres sites, mais il y en a d'autres que nous n'avons pas rencontrés à Conimbriga. Quelle est leur signification? Il est trop tôt pour en avoir une idée; ils peuvent correspondre à des ateliers différents ou bien à des époques différentes d'un même atelier. Seules des analyses pourraient confirmer si ces groupes sont réellement distincts; en attendant nous allons essayer de voir si chacun de ces groupes correspond à certaines marques de potiers et à certains styles décoratifs.

En ce qui concerne les formes et les décors, nous renvoyons au catalogue donné dans le volume IV des *Fouilles de Conimbriga*. Nous donnons seulement quelques pièces caractéristiques montrant les formes imitées de la sigillée sud-gallique (pl. V, 1 et 2), les formes plus originales, tout particulièrement une bouillote (pl. VI, 7) que nous avons trouvée ici pour la première fois. Les décors sont peut-être plus originaux et propres à la production hispanique; les imitations sud-galliques sont rares mais présentes (pl. V, 1); c'est la forme Dragendorff 37 au bord en amande qui offre les décors les plus typiques (pl. V, 3-5), la forme Dragendorff 37 au

bord simple est facile à identifier grâce au décor typique de cercles concentriques (pl. VI, 6).

Quant à la chronologie, les fouilles de Conimbriga n'apportent aucun élément décisif nouveau: l'ensemble de cette production a été trouvée dans les niveaux flaviens et d'époque trajanienne. Les niveaux claudiens font apparaître déjà quelques formes; pour la seconde moitié du II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle, la stratigraphie de Conimbriga est encore muette: le fait ne semble pas unique dans la Péninsule Ibérique.

La sigillée hispanique du Bas-Empire ou sigillée hispanique tardive est déjà bien connue, tout au moins en ce qui concerne les formes décorées. Son type de fabrication très particulier permet de la reconnaître facilement même lorsqu'il s'agit de tout petits tessons. On peut cependant distinguer deux groupes:

E1 — pâte orange clair, pas très dure, avec dégraissant visible; «verniss» très orangé, léger et peu brillant, avec de larges taches brunâtres.

E 2 — pâte orange foncé, fine et dure, présentant souvent un aspect feuilleté; «verniss» orange vif, brillant et de bonne qualité, avec parfois de larges taches brunes prenant des reflets métalliques.<sup>11</sup>

Il faut admettre cependant que cette distinction est parfois difficile à établir. Dans le domaine des formes décorées, c'est le bol Dragendorff 37 tardif qui domine, et de beaucoup, de taille variable. Deux styles décoratifs s'opposent assez nettement: l'un est constitué de motifs végétaux stylisés (nombreux types de rosettes), de petite taille, disposés en petites frises superposées sur toute la panse du vase (pl. VI, 8 et 13); l'autre est constitué de motifs géométriques (grandes roues décorées de bâtons, de lunules ou d'éléments bifoliés (pl. VI, 9 et 10), formant le plus souvent une seule frise décorative sur la moitié inférieure du vase. Le problème que nous nous posons est de savoir si ces deux styles décoratifs correspondent aux deux groupes de pâte et de vernis; cela paraît évident sur le matériel de Conimbriga mais il faudra étendre cette constatation sur une plus vaste région. Si cette hypothèse s'avérait exacte, aurait-on affaire à la production de deux ateliers différents ou bien à deux moments successifs d'un seul centre de production?

D'autres problèmes restent encore à résoudre dans ce domaine; on connaît mal les formes lisses de cette époque, mises à part les formes dérivant des vases classiques Dragendorff 27 et 15/17. Il en existe d'autres mais nous avons beaucoup de peine à les distinguer des formes classées dans la sigillée tardive régionale, surtout au niveau des tessons. Les confusions fréquentes entre les deux productions pourraient suggérer qu'il s'agit d'un même type de céramique; toutefois les premières analyses effectuées ne permettent pas de les confondre. La chronologie reste encore vague: IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles: la stratigraphie de Conimbriga ne permet pas d'aboutir à davantage de précision. Deux fragments de vases décorés posent un problème d'identification, l'un est décoré d'un guillochis (pl. VI, 12), l'autre de motifs estampés (pl. VI, 11). La rareté de ces types de décor dans la sigillée hispanique tardive n'entraîne pas forcément leur exclusion de ce type de céramique. Ces deux fragments suggéreraient que sigillée hispanique tardive et sigillée tardive régionale représentent un même type de céramique.

## DISCUSSION

*P. de PALOL*

On devrait faire deux groupes dans la sigillée hispanique, l'un allant jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des produits italiques et sud-galliques, l'autre correspondant au Bas-Empire et montrant des rapports avec les sigillées claires. Les fouilles d'Andujar prouvent que les deux groupes A et B distingués par J. Boube n'ont aucune signification géographique; il faut poursuivre ces fouilles pour savoir s'ils ont une signification chronologique. Où doit-on chercher l'aire de production la plus ancienne de sigillée hispanique? En Catalogne, à Valence, en Bétique, à Mérida? A Tritium (Logrono), on découvre beaucoup de céramiques et de moules; à Clunia, on trouve des produits de Teruel, Tritium et Mérida; la sigillée hispanique d'Afrique du Nord vient d'Andujar qui a pu être une succursale italique.

A Clunia, on pourrait distinguer une autre catégorie: des formes Dragendorff 29 à pâte jaune très friable, avec un «verniss» lie de vin de mauvaise qualité définiraient un type local.

La sigillée hispanique du III<sup>e</sup> siècle est très mal connue; seule une classification typologique est possible.

*A. CARANDINI*

Pourrait-on avoir la liste des ateliers de sigillée hispanique?

A Ostie, un fragment d'hispanique a été trouvé dans une couche datée de l'époque d'Hadrien.

*N. LAMBOGLIA*

Pour déterminer un centre de production et sa zone d'expansion, il faut dresser des cartes de distribution des marques. On pourrait ainsi savoir si la Péninsule Ibérique a été approvisionnée par la Bétique ou par le Levant.

*P. de PALOL*

Les centres de production ont été la Bétique et la Tarraconnaise. A Andujar, on a trouvé des formes claudiennes et tibériennes. Les principaux ateliers sont: Solsona (Barcelone), Bronchales (Teruel), Tricio (Logrono), Grenade, Andujar (Jaén), Mérida qui a exporté jusqu'à Clunia et Tarragone.

*P.-A. FÉVRIER*

La sigillée hispanique tardive est-elle datée par la couche de destruction de Conimbriga? Peut-on saisir le moment de son apparition ?

*A. M. ALARCÃO*

On l'a trouvée dans les couches du IV<sup>e</sup> s. identifiables, dans les niveaux de rues datables du début du IV<sup>e</sup> siècle.

*P. de PALOL*

Dans les fouilles de Clunia, il est très difficile d'identifier les sigillées dans les couches de la fin du III<sup>e</sup> siècle.

*P.-A. FÉVRIER*

Comment peut-on expliquer l'évolution de la sigillée s'il y a la possibilité d'un hiatus, comme le démontre Clunia? Peut-on parler de persistance de traditions?

*F. MAY ET*

Typologiquement, on trouve des formes intermédiaires entre les produits du II<sup>e</sup> et les formes tardives; la difficulté est de les situer chronologiquement. Conimbriga ne peut rien résoudre dans ce sens-là. La sigillée hispanique tardive décorée est trop peu abondante à Conimbriga pour permettre une réponse aux questions posées. Il faut étendre l'étude à l'ensemble de la Péninsule Ibérique.

*A. VERNHET*

Les premières formes de sigillée hispanique me semblent être des imitations des petits gobelets de forme Hermet 9 de La Graufesenque, datés de l'époque claudienne.

## V —UNE SIGILLÉE TARDIVE RÉGIONALE

EXPOSÉ DE MANUELA DELGADO

Il y a quelques années<sup>^</sup>), nous avons déjà signalé et décrit minutieusement le type de fabrication de cette céramique, en mettant l'accent sur les ressemblances qu'elle présente avec les sigillées claires d'une part et avec la sigillée hispanique d'autre part. Nous l'avions toutefois indu dans l'étude des sigillées claires pour deux raisons principales:

1. La connaissance encore très limitée que nous avons de la sigillée hispanique tardive.

2. L'aspect général de cette production dont les caractéristiques de pâte et la fréquence des grands plats sont si proches de la sigillée claire D.

La bibliographie n'était alors d'aucun secours et les spécialistes consultés ne reconnaissaient pas ce type de céramique. Dans le sud du Portugal <sup>(2)</sup>, nous n'avons trouvé qu'un seul fragment de ce type de céramique provenant de Represas (Beja), ce qui confirma notre opinion sur sa relative abondance à Conimbriga (et vraisemblablement dans le nord du pays). Les fouilles franco-portugaises de Conimbriga ont encore mieux démontré la richesse des formes de cette céramique et son importance quantitative par rapport à la sigillée claire D et la Late Roman C qui lui sont contemporaines <sup>(3)</sup>. \* VI,

(\*) M. DELGADO, Terra sigillata clara de Conimbriga, dans *Conimbriga*, VI, 1967, p. 47-120.

<sup>(a)</sup> M. DELGADO, Terra sigillata clara de Museus do Alentejo e Algarve, dans *Conimbriga*, VII, 1968, p. 41-65.

<sup>(8)</sup> *Fouilles de Conimbriga IV. Les sigillées*, p. 338, fig. 4

Les formes sont presque toujours ouvertes: bols (Pl. VII, 1-8) et, surtout, grands plats (PL VII, 10-15 et PL VIII, 17-25), les uns et les autres s'inspirant des formes contemporaines de la sigillée claire et de la sigillée hispanique. Les numéros 9 (PL VII) et 26 (Pl. VIII) représentent des formes exceptionnelles. Beaucoup sont décorées. C'est la décoration sur le bord ou sur la panse externe des bols qui domine (PL VII, 1-4); mais le décor estampé est aussi fréquent, toujours très pauvre et parfois limité à des chevrons, à des rosettes ou des petits cercles imprimés irrégulièrement (Pl. VII, 5 et 14; Pl. VIII, 17, 25, 27-29). La décoration incisée est moins commune (PL VII, 1).

Considérant qu'il était encore prématuré d'établir une typologie, nous avons décidé de distinguer seulement des groupes définis par des caractères essentiels — bols avec ou sans marli, petits plats, grands plats avec ou sans marli — subdivisés en sous-groupes selon la courbure interne de la paroi continue, fléchie et à double courbure.

Pour déterminer le groupe technologique auquel on devait rattacher cette céramique, on a procédé à une analyse minéralogique de la pâte en comparant les résultats obtenus avec des analyses effectuées sur des échantillons de sigillée fabriquée à Arezzo, Lezoux, La Graufesenque, Grenade et dans d'autres centres encore non identifiés de la Péninsule Ibérique, sur des échantillons de sigillée claire A, C, D trouvés à Conimbriga et au Maroc, et sur des échantillons de Late Roman C.

Ces analyses ont permis de distinguer deux groupes fondamentalement distincts:

1. Un groupe constitué par les produits d'Arezzo, de Lezoux et de La Graufesenque dont la constitution minéralogique accuse une teneur en feldspath bien supérieure à celle du quartz.

2. Un groupe constitué par la sigillée hispanique, les sigillées claires A, C, D et la Late Roman C avec une constitution minéralogique riche en quartz et très pauvre en feldspath. Il faut noter cependant que la sigillée hispanique des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles présente une quantité encore appréciable de feldspath par rapport à la sigillée hispanique tardive. La sigillée tardive régionale ne révèle quant à elle que des traces de feldspath.

D'après l'analyse, l'engobe de cette céramique est de même nature que le «vernis» de la sigillée et n'a pas reçu de polissage comme celui des sigillées claires. L'examen macroscopique montre une pâte orangée ou rouge orangé avec des grains de quartz de petit diamètre, des carbonates de calcium et d'infimes particules de mica. L'engobe est généralement très brillant et présente parfois un aspect métallique. Cet examen a permis de constater les ressemblances apparentes de ce type de fabrication soit avec l'engobe des sigillées hispaniques tardives soit avec la pâte de la production tardive de la C typique des formes Hayes 82-85, soit même avec le type le plus ancien de la Late Roman C.

Toutefois cette constatation n'est d'aucun secours pour éclairer le problème de l'origine ou de la filiation de cette céramique. Estimant que les caractéristiques de l'engobe sont encore l'élément le plus objectif dont nous puissions tenir compte et constatant des relations étroites avec certaines formes tardives de la sigillée hispanique, nous inclinons à considérer ce type de céramique comme une production régionale dans la Péninsule Ibérique, comme une production hispanique dont le centre reste encore à déterminer.

## DISCUSSION

*P. de PALOL*

Je suis heureux de la conclusion et d'accord sur la liaison entre la sigillée hispanique tardive (présentée par F. Mayet) et la sigillée tardive régionale (présentée par M. Delgado). C'est une seule famille avec les formes décorées d'une part et les formes lisses de l'autre. La preuve en est fournie par les fouilles de Clunia qui ont donné un fragment de moule de 37 tardive avec un poinçon de rosette que l'on retrouve sur les grands plats de votre tardive régionale.

A Clunia (province de Burgos) et à Pedrosa de la Vega (Saldaria, province de Palencia), les deux catégories ont été trouvées ensemble et forment un groupe homogène sur le plan chronologique et du

type de fabrication. Dans le premier rapport des fouilles de la villa de Pedrosa de la Vega<sup>(4)</sup>, nous avons tenté d'organiser la typologie de la sigillée hispanique tardive sur le modèle des services italiens anciens: plats, bols et vases. Il n'y a pas uniformité des pâtes et des «verniss» dans un même horizon, de très bonne qualité parfois; grande variété dans la couleur (rouge, orange, jaune...).

Dans nos fouilles, nous avons suffisamment de données chronologiques pour dater cette céramique de l'époque constantinienne jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle et même plus tard. A Saldaria, outre deux dépotoirs, la mosaïque d'Achille, datée du milieu du IV<sup>e</sup> siècle par trois Constantin et fils de Constantin découverts en-dessous, permet donc de situer le matériel qui se trouvait au-dessus: il y avait une grande quantité de ces deux types de céramique. La découverte de moules à Clunia témoigne d'une fabrication locale. D'autres éléments sont fournis par les nécropoles du «limes» du Bas-Empire comme celle de S. Miguel del Arroyo, avec boucles de ceinturons de Lètes datées de la fin du IV<sup>e</sup> et du début du V<sup>e</sup> siècle. De Constantin au milieu du V<sup>e</sup> siècle, on a une production de plats, de bols et de vases présentant une grande diversité de fabrication et de formes d'inspiration méditerranéenne.

A Clunia, ville détruite à la fin du III<sup>e</sup> siècle, la couche supérieure a donné les deux types de céramique, y compris des fragments de moules décorés de cercles typiques, y définissant un centre de fabrication. Ce matériel présente une grande diversité de couleurs et de formes; son abondance s'explique par la rareté des produits importés contemporains (3 fragments de sigillée claire et 5 d'estampée grise). La maison n<sup>o</sup> 3 (est du forum) présente la stratigraphie suivante: une couche inférieure augustéenne; une couche tardive ayant comblé une cave au sol de briques crues et contenant beaucoup de céramiques hispaniques tardives, 65 monnaies (de Gallien à Honorius); au-dessus, tombe visigothique avec mobilier du VII<sup>e</sup> siècle.

(4) P. de PALOL et J. CORTÉS, *La villa romana de la Olmeda, Pedrosa de la Vega (Palencia). Excavaciones de 1969 y 1970*, vol. I (Acta Arqueológica Hispánica, 7), Madrid, 1974, p. 122-152.

Ces céramiques sont abondantes dans toutes les stations de la Meseta: Soria, Pampelune, Léon, Nord de l'Ebre, centre de la Castille. Il y en a très peu sur la Méditerranée (nécropole paléochrétienne de Tarragone). Les rapports terrestres prédominent (Clunia-Conimbriga), c'est le monde des grands *latifundia*. Il est difficile de savoir s'il y avait un ou plusieurs centres de production; leur localisation correspond en tout cas à la zone de la Castille. Certains décors de bols 37 se retrouvent sur d'autres objets comme sur un poignard découvert à Saldana.

*P.-A. FÉVRIER*

Dans la cave de la maison n° 3 de Clunia, sur la destruction de la fin du III<sup>e</sup> siècle, la décharge s'est faite dans le courant du V<sup>e</sup> siècle; il n'y a donc aucun élément permettant de préciser l'origine de la sigillée hispanique tardive.

*A. CARANDINI*

Il faut être prudent avec les problèmes d'influences et d'imitations; ces deux concepts doivent être précisés. La sigillée claire a joué le même rôle que l'arétine et la sud-gallique au I<sup>er</sup> siècle. Dans la sigillée hispanique tardive, certaines formes rappellent des formes anciennes de la sigillée claire D (Lamboglia 52, 51, 54?) mais aussi des formes plus tardives (Hayes 96? fin V<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> siècles et Hayes 108 encore plus tardive).

*J. W. HAYES*

Je ne pense pas à la forme 96 mais plutôt à la série de petits bols de la céramique estampée grise de Rigoir au petit marli décoré ou non à la roulette ou de motifs estampés.

*H. COMFORT*

Sur le plan artistique, des relations peuvent être faites avec les grands cercles décorant les monuments lithiques de Tarragone. N'y aurait-il pas un lien avec les vases de Sagonte?

*N. LAMBOGLIA*

La tendance à pâlir est normale dans tous les cycles de céramiques; il se passe dans les sigillées hispaniques le même phénomène que dans les sigillées claires. Il serait plus adéquat de parler de variations, de contrefaçons et de convergences plutôt que d'imitations. La sigillée tardive régionale est une production locale qui adopte les formes de plusieurs autres productions; on peut la classer parmi les sigillées claires régionales. Parmi la sigillée claire B, on distingue la B1 méditerranéenne et la B2 atlantique. Il faut refuser le terme de paléochrétien.

*M. DELGADO*

Je crois qu'il faut distinguer la tradition sigillée et les sigillées claires A, C et D qui peuvent être considérées comme une invention africaine. A quelle tradition faut-il rattacher la sigillée claire B, à celle des sigillées? Il faudrait se mettre d'accord sur ce point fondamental. Notre sigillée tardive régionale se rattache à la sigillée hispanique. Est-ce la même chose en Gaule?

*P. de PALOL*

J'ai déjà publié ce dernier matériel comme «sigillata hispànica tardia», terminologie à la fois géographique et chronologique à laquelle je tiens. Le terme apparaît déjà dans le livre de Mezquiriz et je le trouve plus clair et réel que celui d'imitation ou de régional puisque ces formes décorées appartiennent à la grande famille de la sigillée hispanique traditionnelle.

*P.-A. FÉVRIER*

C'est un matériel original, différent des sigillées claires A, C et D bien connues et même de la B ; c'est une nouvelle production régionale. Il faudrait déterminer dans quelle mesure cette production est affiliée à la sigillée hispanique.

*A. M. ALARCÃO*

Comme M. Delgado l'a dit, cette production est dans la lignée de la sigillée hispanique à la fois par la typologie et par la technologie.

Sur le plan technologique, le laboratoire semble confirmer l'examen à l'oeil nu: le «verniss» a été appliqué par trempage et, comme dans les vraies sigillées, il n'a pas été poli. Ce «verniss» constitue ce que le mot conventionnel de «Glanztonfilm» veut exprimer; son lustre est dû à la fois à sa composition chimique spécifique, à la petite taille des particules argileuses et aux conditions de cuisson. De ce fait, cette céramique ne peut être rangée du côté des sigillées claires, même si elle imite bien des formes appartenant à leur répertoire.

Je pense qu'il est possible d'expliquer son existence ainsi: au cours du IV<sup>e</sup> siècle, des potiers de la zone castillane actuelle se sont mis à imiter, dans une technique ancienne, des formes nouvelles importées d'Afrique du Nord. C'est un peu ce qui s'est passé, je crois, avec la sigillée claire B: du point de vue technologique, c'est une véritable sigillée; sur le plan des formes, il faut la considérer comme une production locale ou régionale s'adaptant à un goût nouveau.

*M. DELGADO*

La céramique tardive régionale est à rattacher aux traditions continentales.

*P. de PALOL*

Parfaitement d'accord.

*A. CARANDINI*

L'élément technologique ne peut être l'élément unique de différenciation. La céramique est un phénomène culturel. Par exemple, dans les sigillées de l'Afrique du Nord, il y a des niveaux très différents provenant des mêmes ateliers. Un autre concept

me paraît plus fondamental, celui du type et de la zone de production. Depuis le travail de Hayes on a un panorama complet de la Méditerranée. Pour l'Occident, le terme de sigillée même conventionnel est commode et convient à toutes les productions, en distinguant deux zones:

— La Méditerranée septentrionale (traditions italiques; tradition de la Narbonnaise B, luisante, estampée grise et orangée; traditions hispaniques).

— La Méditerranée méridionale : tradition très différente, la sigillée africaine qui, après avoir imité les formes de la sud-gallique, a créé un répertoire original et a influencé toute la Méditerranée, sigillée qui n'a plus imité mais a été imitée. Les autres ont rarement dépassé le cadre provincial.

*A. M. ALARCÃO*

La différenciation technologique est trop évidente pour qu'on n'en tienne pas compte; que ce soit un élément parmi d'autres, certes, mais on peut parfois le privilégier pour définir une catégorie de céramique. J'insiste sur le fait que les vraies sigillées sont technologiquement différentes des sigillées claires qui, à leur départ, doivent avoir prétendu imiter — sans y réussir totalement d'ailleurs — non seulement les formes mais aussi leur couleur et leur lustre. Les meilleurs produits de sigillée claire A ou C que je connais n'ont pas de «Glanztonfilm»; bien que ce soit des produits grésés, leur brillant est dû, au moins partiellement, au polissage, fait au tour, de l'engobe. Il n'est pas question de surestimer le «Glanztonfilm» par rapport à l'engobe poli de la céramique africaine, car ce sont deux choses différentes qu'il vaudrait bien la peine d'approfondir systématiquement.

## VI —SIGILLÉES CLAIRES

*EXPOSÉ DE MANUELA DELGADO*

Avant de donner une idée générale de l'état actuel de nos connaissances et de nos problèmes sur les sigillées claires trouvées au Portugal, nous aimerions signaler que d'importants secteurs du Portugal n'ont pas été encore fouillés, surtout dans le Nord du pays et que nos conclusions provisoires n'incluent pas le matériel de Troia de Setúbal, très abondant et assez riche apparemment, mais que nous n'avons pas encore eu l'opportunité d'examiner. D'autre part, à l'exception du matériel provenant des fouilles franco-portugaises de Conimbriga, toutes les sigillées claires étudiées proviennent de trouvailles fortuites ou de fouilles sans stratigraphie.

Les sigillées claires sont bien représentées au Portugal, avec prédominance des types C et D de Lamboglia. La sigillée claire A, toujours moins abondante, est assez fréquente dans le sud du pays, mais très rare à Conimbriga et dans le Nord. L'apogée de ces importations se situe entre 250 (avec l'arrivée de la sigillée claire C) et 450 ap. J.-C., avec une plus grande concentration entre 350 et 450. Vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle, le volume des importations diminue visiblement à Conimbriga, ce qui est très compréhensible si l'on considère que la cité a été détruite en 465-468.

Quant aux centres fournisseurs identifiables, il faut noter qu'à Conimbriga se rencontrent presque toutes les formes communes dans le bassin méditerranéen, mises à part quelques vases rares ou peu répandus hors de la Tunisie, comme par exemple les formes Hayes 44 (Lamboglia 35) et Hayes 103 (Lamboglia 60). La forme

Hayes 99 (Lamboglia 1), supposée être originaire d'Oudna, est très abondante avec les formes Hayes 96 et 97 (Lamboglia 48) provenant du même centre et considérées comme rares. On trouve également à Conimbriga, représentées par plus d'un seul exemplaire, quelques formes rares ou leurs variantes connues en Tripolitaine. C'est le cas des formes Hayes 60 et 66, d'une variante de la forme Hayes 67 (Lamboglia 42) avec la paroi peu épaisse, et d'une large variante de la forme Hayes 91 B (Lamboglia 38), toutes présentes à Lepcis Magna. Les exemplaires de la forme Hayes 70 nous paraissent semblables à des variantes connues à Sabratha.

### **1. Sigillée claire A**

Le type de fabrication Lamboglia A est assez fréquent dans le sud du Portugal, mais rare dans le centre et le Nord. Les fouilles franco-portugaises de Conimbriga n'ont donné que 22 fragments sur un total de 975. Une étude générale montre que dans le Sud apparaissent les formes anciennes les plus courantes alors qu'à Conimbriga n'arrivent que les formes les plus tardives (entre 150/200 et 220 ap. J.-C).

L'identification des première et seconde phases de cette production ne pose aucun problème. Il n'en va pas de même pour la troisième phase, située dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle et caractérisée, selon l'expression de J. W. Hayes, par un «thick bright slip with smoothing marks», avec tendance à se détacher par plaques et présentant une pâte plus grossière et une paroi plus épaisse. Nous ne connaissons qu'un seul fragment, provenant de Sines (Portugal), pouvant appartenir à cette troisième phase de la sigillée claire A, aussi bien par le type de fabrication que par la forme (Hayes 31). Nous aimerions connaître votre opinion sur ce tessou.

## DISCUSSION

*J. W. HAYES*

Pour le fragment de Sines (pl. IX, n° 1), je crois qu'il s'agit vraisemblablement d'un centre particulier qui a commencé à produire vers l'époque sévérienne. Est-ce que ma série du III<sup>e</sup> siècle, avec engobe brillant, correspond au développement tardif de la sigillée claire A?

*A. CARANDINI*

A Ostie, on distingue la sigillée claire A1, très belle, la sigillée claire A2 tardive, qui commence à l'époque sévérienne et A1/2 production moyenne du point de vue chronologique et technologique. Au Portugal, on trouve surtout des formes tardives semble-t-il. Mais on a trouvé aussi un type de fabrication particulier à Ostie, plus brillant que la A, avec des formes différentes annonçant déjà la D = type A/D. Hayes, de façon indépendante, a distingué ce même type de fabrication débutant à l'époque sévérienne et se poursuivant pendant tout le III<sup>e</sup> siècle. Dans les matériaux de Carthage et de Sperlonga, on reconnaît deux branches principales de production de sigillée claire D : une D opaque dans la tradition de la A tardive et une D brillante à mettre en relation avec la A/D. Le fragment de Sines se rapporte à cette catégorie de A/D.

### **2. Sigillée claire C**

La sigillée claire C est relativement abondante au Portugal. Les fouilles franco-portugaises de Conimbriga ont donné 273 fragments (sur un total de 975) correspondant à un assez grand nombre de formes courantes entre 200/220 et 475. L'apogée de l'importation de ce type de céramique se situe entre 230/40 et 350, avec une nette prédominance des formes Hayes 45 (Lamboglia 42)

et Hayes 50 (Lamboglia 40). Parmi toutes les sigillées claires, c'est celle qui nous pose le plus de problèmes en raison de deux facteurs principaux:

— Les variations que présente ce type de fabrication au cours d'une longue évolution, variations qui ont été caractérisées et mises en valeur par Hayes, en leur attribuant une signification chronologique.

— les opinions divergentes de certains auteurs sur le type de fabrication propre de certaines formes.

C'est le cas pour les formes Hayes 52 (Lamboglia 35) et 73 (Lamboglia 57) présentées par Hayes comme typiques de la fin de la deuxième phase de la production de sigillée claire C. Or, les exemplaires de ces formes provenant d'Antioche sont classées par Waagé dans la production «Late B» (\*) et N. Lamboglia situe la forme 57 dans le groupe de la sigillée claire D (2). On constate la même divergence pour la forme Hayes 82 (Lamboglia 55 A); considérée par le premier auteur comme typique de la troisième phase de la production de la sigillée claire C, cette forme est située par le second dans la production de D (3). Cette discordance, apparente ou réelle, nous suggère les considérations suivantes :

1. Le peu d'homogénéité de la période dite intermédiaire et le faible nombre de fragments qui pourraient s'y intégrer avec quelque probabilité de certitude, ont fini par nous laisser perplexe quant à la possibilité de distinguer — sur la base de notre matériel — les exemplaires de cette période des meilleurs produits de la première phase de la production de la C, typique de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle. C'est la raison pour laquelle, s'il est possible d'admettre que les numéros 2 et 7 (PL IX) appartiennent à cette période intermédiaire, nous nous demandons si le numéro 5 ne devrait pas être plutôt considéré comme un exemple de bonne

1) F. O. WAAGÉ, *Antioch-on-the-Orontes, IV y Part one, Ceramics and Islamic coins*, Princeton, 1948 (= WAAGÉ, *Antioch*), p. 49, n.° 861 et 865.

(2) N. LAMBOGLIA, Nuove osservazioni sulla «Terra sigillata Chiara» (Tipi C, Lucente e D), dans *RSL* > XXIX, 1963, p. 204 (= LAMBOGLIA II).

(3) *Id.*, *Ibid.*, p. 202. J. W. HAYES, *Late Roman pottery*, Londres, 1972 (= HAYES), p. 128-131.

fabrication de la première phase, illustrée, sans aucun doute, par les fragments n<sup>os</sup> 3 et 4 (PL IX).

2. Nous pensons pouvoir affirmer sans réserve que les numéros 6 et 8 appartiennent à la phase la plus ancienne de la production spéciale apparentée à celle de la C caractérisée, selon J. W. Hayes, par son aspect marbré.

3. Nous hésitons cependant à considérer les fragments n<sup>os</sup> 10 et 9 comme représentatifs d'une phase plus tardive de cette production spéciale ainsi décrite par Hayes: «Harder fired; the clay and slip have a markedly brownish appearance, and the slip is dull».

4. La deuxième phase de production, qui apparaît aux alentours de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle et se prolonge le long du V<sup>e</sup>, nous pose bien des problèmes. Elle est moins homogène et le type de fabrication se dégrade et s'éloigne tellement de la belle qualité des exemplaires les plus anciens de la production de la C que nous éprouvons de la difficulté à classer certains fragments: des fragments dont la forme appartient à la C mais dont le type de fabrication se rapproche de celui de la D, ou bien, inversement, des fragments dont la forme fait penser à la sigillée claire D mais dont le type de fabrication est tout à fait semblable à celui de la deuxième phase de la C.

Après avoir bien des fois examiné et comparé les fragments en question, nous avons conclu que les numéros 12 et 13 (PL IX), de forme Hayes 52 B (Lamboglia 35) et Hayes 71 respectivement, correspondent au meilleur type de fabrication de cette deuxième phase de la G avec une pâte qui a moins tendance à s'écailler et un engobe légèrement plus épais, mat, avec des traces de pinceau (brush marks) sous le marli. Les numéros 11 et 14, (PL IX), de forme Hayes 52 (Lamboglia 35) et Hayes 73 (Lamboglia 57) respectivement, correspondent à une version plus grossière de ce même type de fabrication caractéristique de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

Le numéro 15 (PL X), de forme Hayes 73 (Lamboglia 57), ne peut en aucune façon être considéré comme sigillée claire C. En revanche, nous considérons comme très proches de la production de la C de cette époque, sinon identiques, les fragments n<sup>os</sup> 16 et 17 (PL X), respectivement de forme Hayes 67 (Lamboglia 42) et Hayes 70 que J. W. Hayes inclut dans la sigillée claire D.

Il existe, à Vila Viçosa un fragment de forme 67 que nous avons également identifié comme sigillée claire C<sup>(4)</sup>.

5. Nous reconnaissons aussi facilement la production de C de la fin du V<sup>e</sup> siècle, caractérisée par une pâte à nouveau plus friable, avec une tendance à s'effriter, et un engobe fin, semi-lustré. C'est le cas du fragment n.° 18 (Pl. X), de forme Hayes 82 (Lamboglia 55A) attribuée par N. Lamboglia à la sigillée claire D, comme nous l'avons déjà dit.

## DISCUSSION

### *P.-A. FÉVRIER*

A part Ostie et le théâtre de Vintimille, il n'y a pas de stratigraphie valable pour le III<sup>e</sup> siècle et, de ce fait, il n'est guère possible de préciser la chronologie de l'évolution de la C. Tout effort de classification est nécessaire pour passer d'une typologie à une chronologie. Il faut être prudent car une stratigraphie ne donne pas forcément une chronologie pour une céramique: c'est ainsi qu'il paraît difficile d'accepter les datations de Hayes concernant le III<sup>e</sup> siècle à Lepcis Magna.

### *A. C ARANDINI*

Le scepticisme de P. A. Février est juste mais excessif; il doit être calibré en fonction de la réalité. Il faut distinguer les problèmes de fabrication de ceux de la chronologie. Pour les derniers, les fouilles de Raqqada, Vintimille, etc., confirment la chronologie de Hayes. Dans la fabrication de la G au III<sup>e</sup> siècle, on est amené à effectuer quatre distinctions: il y a tout d'abord le problème des vases fermés décorés de reliefs d'applique d'El Aoudja qui correspondent à Salomonson A/C et Carandini A/C

<sup>(4)</sup> M. DELGADO, Terra Sigillata Clara de Museus do Alentejo e Algarve, dans *Conimbriga*, VII, 1968, pl. III. 1.

(Ostie I). Il y a ensuite trois catégories à l'intérieur de la C: la C2, claire et opaque (= C classique de Lamboglia) et la C1, plus sombre et très brillante, produisant toutes deux les mêmes formes classiques; enfin, il existe une C luisante «marbrée».

Aujourd'hui, il nous semble que la catégorie A/C, très semblable à la C1 peut être éliminée; on pourrait distinguer à l'intérieur de la C1 des formes ouvertes très exportées et des formes fermées peu exportées. La Tunisie centrale en serait la région productrice alors que la A serait à placer dans la Tunisie septentrionale.

Le problème est de savoir si la C2, claire et opaque, est postérieure ou non à la C1, sombre et brillante. On n'a pas la date initiale de leur fabrication (vers l'âge sévérien?; deuxième quart du II<sup>e</sup> siècle à Ostie). En fait, les deux productions semblent contemporaines: il s'agit donc de distinguer deux fabrications et non deux chronologies (cf. Ostia III). Le type «marbré» semble plus difficilement être une autre fabrication que l'on puisse distinguer sur le plan technologique, chronologique ou géographique.

*M. DELGADO*

Il est difficile de distinguer la A/C de la C; la C «marbrée» est fréquente sur la forme Hayes 45, un peu moins sur la 44: la situation de Conimbriga ne diffère point de la situation générale étudiée par J. W. Hayes.

*J. W. HAYES*

Le petit bol me semble bien être la C1 de Carandini; je ne suis pas sûr qu'il en est de même pour l'autre vase, encore que la différence puisse provenir de l'état de conservation.

*A. CARANDINI*

A Ostie, le «marbré» existe dans les deux catégories C1 et C2; il ne semble donc pas très important.

*P.-A. FÉVRIER*

Dans son ouvrage, J. W. Hayes a bien tenu compte de ce qui existait dans les musées; or, en Algérie tout a été jeté, détruit systématiquement dans la plupart des sites et les musées sont donc très pauvres.

*A. C ARANDINI*

La sigillée claire C n'a presque pas été exportée en Algérie (Tipasa); elle est pratiquement absente du Maroc (sauf un peu à Sala), sans doute parce qu'elle était fabriquée en Tunisie centrale (problème des circuits commerciaux). En revanche, il y a des tonnes de A et de D en Algérie.

*P.-A. FÉVRIER*

Il se pose donc un problème particulier sur l'histoire économique du III<sup>e</sup> siècle: Doit-on admettre que les circuits se sont réduits en même temps que les exportations?

*N. LAMROGLIA*

Pourquoi dites-vous que la C vient de Tunisie centrale?

*A. CARANDINI*

Le fait qu'il y a des vides dans la distribution de la C est un point important à retenir. La localisation de sa fabrication en Tunisie centrale découle des raisons suivantes: la C1 et la C2 sont clairement liées à la céramique d'El Aoudja, c'est-à-dire à la A/C; or, des formes fermées de la A/C portent des inscriptions liées au monde de l'amphithéâtre d'El Djem (Byzacène).

D'autre part, on a découvert des fours de sigillée claire D en Tunisie septentrionale (à Oudna, dans le domaine des Laberii). Il existe aussi les lampes en sigillée que l'on commence à rattacher à la C et qui portent des marques qui se rapportent à la Tunisie centrale.

Se pose donc un problème de distribution et il faut envisager la probabilité de deux zones de production correspondant à deux traditions technologiques différentes: la C d'un côté, la A et la D de l'autre.

*P.-A. FÉVRIER*

Je ne suis pas sûr que les inscriptions qui font allusion aux jeux de l'amphithéâtre soient une production exclusive de la Byzacène; on en trouve depuis la région de Sousse jusqu'à la Numidie.

*N. LAMBOGLIA*

Il n'y a donc que des soupçons et pas de certitudes. La seule certitude est que la C n'existe presque pas en Algérie et au Maroc.

*A. CARANDINI*

Il y a quand même une certaine concentration en Tunisie centrale; il faut sur ce point attendre les publications de A. Beschaouch.

*/.-P. MOREL*

Si la sigillée claire C est si rare en Algérie, et au Maroc apparemment, pourquoi est-elle si abondante à Conimbriga?

*M. DELGADO*

Ainsi que dans le sud du Portugal; mais, j'ai l'impression que la sigillée claire C est présente au Maroc, tout au moins sur le site de Sala.

*P.-A. FÉVRIER*

Il faut toujours être prudent sur les conditions de conservation. Comment croire à la récession du III<sup>e</sup> siècle?

*A. CARANDINI*

C'est avec la C que le monde de l'Orient s'est ouvert à la sigillée africaine: elle est bien attestée à Dura-Europos. Pourquoi pas en Algérie ? Peut-être parce qu'il existait des courants commerciaux privilégiés: l'Algérie était bien desservie par Carthage. D'autre part, il y a peut-être eu une production de sigillée claire D en Algérie (découverte d'un poinçon de motif estampé).

En Tunisie centrale, dans la nécropole de Raqqada (I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> siècle) domine la tradition de la C, manque la forme Lamboglia 1 en sigillée claire A et les formes de la A semblent être des imitations locales. Le monde de la A semble donc étranger à la Tunisie centrale.

*J.-P. MOREL*

J'opterai pour l'hypothèse des courants commerciaux privilégiés; le même phénomène se constate pour la campanienne B.

*F. PALLARÈS*

Dans la publication de Ponsich et Tarradell sur le garum <sup>(5)</sup>, il n'y a pas de sigillée claire C et Tarradell n'en a jamais vu à Lixus.

*F. MAYET*

C'est exact; elle est pourtant bien représentée sur le site de Belo, de l'autre côté du Détroit. Il faudrait savoir si cette céramique n'a pas été systématiquement négligée par les fouilleurs du Maroc.

(6) M. PONSICH et M. TARRADELL, *Garum et industries antiques de saison dans la Méditerranée occidentale*, Paris, 1965.

*Ch. GOUDINEAU*

La sigillée claire C existe aussi en Gaule centrale (Lyon) contrairement à ce que l'on croyait; les gens la confondent avec des imitations locales.

*A. CARANDINI*

En ce qui concerne la phase tardive de la sigillée claire C, à Piazza Armerina, sous la tétrarchie ou au début du IV<sup>e</sup> siècle, sont apparues des formes très anciennes de la D (Lamboglia 52 = Hayes 58 et Lamboglia 54 = Hayes 61) fabriquées en C en même temps que les formes typiques de la D; cette production du IV<sup>e</sup> siècle a été appelée C3. C'est une catégorie surtout chronologique mais présentant aussi une différence de qualité: elle est en effet moins fine que la C du III<sup>e</sup> siècle.

La publication de Hayes et des fouilles plus tardives m'ont permis d'aller plus loin. Les formes 82-85 de Hayes, qui constituent un service du V<sup>e</sup> siècle assez avancé (6), représentent l'extrême production de la C. Y avait-il une autre production entre la sigillée claire C3 et celle du V<sup>e</sup> siècle? Les fragments de Conimbriga semblent le démontrer. En effet, les formes Hayes 71-73 sont normalement produites en C, mais il y en a aussi fabriquées en sigillée claire D; la forme 67, typique de la D, existe également en sigillée claire C(7). Cette catégorie intermédiaire pourrait être appelée C4; elle est encore moins fine que la C3 dont elle est difficile à distinguer. Les formes Hayes 82-85 constituent la catégorie C5; c'est le dernier moment de la sigillée claire C.

On a donc pour la C une tradition unique qui va du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle, contemporaine de la A, antérieure et contemporaine de la D. Le fait qu'une même forme ait été fabriquée en C et en D ne doit pas poser de problème la forme ne dit pas l'atelier, mais la prééminence dans tel ou tel atelier. (8)

(•) HAYES, p. 130.

(7) Se reporter par exemple au vase de Vila Yiçosa publié par M. Delgado.

*M. DELGADO*

Cette catégorie C3 est-elle fréquente?.

*A. CARANDINI*

Oui.

*J. W. HAYES*

Je dois ajouter quelques remarques à l'exposé de A. Carandini avec lequel je suis d'accord.

— Il y a une tradition de la sigillée claire C, mais qui n'exclut pas l'existence de plusieurs ateliers et ainsi s'expliquent les différences (par exemple les produits de C ayant les caractéristiques de la D). On doit parler davantage de méthode de fabrication que de lieu de production. La tradition de la C est celle qui semble utiliser les moules, ce qui lui donne une surface parfaitement lisse et des articulations bien marquées. Mais il existe des différences dans la préparation de l'argile. Je crois que l'on peut voir dans la série des bols de formes 71-73 une détérioration progressive dans la préparation de l'argile dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle. Je ne fais pas de distinction très nette entre la C et la D au point de vue de l'argile. De même sur le grand plat rectangulaire (en restauration au laboratoire de Conimbriga) (PI. XI), on remarque une argile un peu grossière, un engobe plus épais et plus poli, mais encore fait dans la tradition de la C. Pour la D, on constate une même variation d'argiles et d'engobes difficiles à classer. La forme 67 (au double rebord) pose un grave problème de classification avec les deux aspects qu'elle présente: tantôt un engobe très épais et poli, tantôt un engobe moins poli. Je ne suis pas sûr que ce soit exactement de la D.

*P.-A. FÉVRIER*

Je me suis trouvé devant les mêmes problèmes avec le matériel des fouilles de Sétif: il s'agit d'un comblement antérieur à 379 ou 388. Problème de classification de fragments paraissant être

de la C mais avec des formes de D. De cette discussion, il ressort qu'après l'antériorité de la G, il y a contemporanéité et concurrence de la C et de D. Ne faudrait-il pas supprimer les termes de C et de D et prendre une direction de recherche différente en abordant les problèmes technologiques (façon dont le «vernis» est déposé, introduit dans la pâte, lissé, etc.)?

*A. CARANDINI*

Un problème fondamental est bien celui de la tradition technologique. La forme Lamboglia 21, en sigillée claire A, par exemple, a duré des siècles sans avoir été influencée ni par la C ni par la D <sup>(8)</sup>.

*Ch. GOUDINEAU*

La permanence des formes est un fait. En Gaule, une même forme se retrouve sur 20 siècles, des champs d'urnes au Moyen Age, sans interruption mais avec des techniques différentes — tradition liée à des usages de nourriture ou de conservation.

*N. LAMBOGLIA*

Etes-vous certains que les fragments du V<sup>e</sup> siècle ne sont pas des tessons plus anciens conservés dans des déblais?

### **3.° Sigillée claire D**

Très abondante dans l'ensemble du Portugal, la sigillée claire D correspond, à Conimbriga, à 70% des sigillées claires rencontrées. La majorité des fragments appartiennent à des formes communes entre le début du IV<sup>e</sup> siècle et le milieu du V<sup>e</sup> siècle, avec une nette prédominance des formes Hayes 58 (Lamboglia 52 A),

<sup>(8)</sup> A. CARANDINI, Studio di una forma ceramica africana, un esempio di «selezione artigianale», dans *Studi Miscellanei (in onore di G. Becatti)*.

Hayes 59 (Lamboglia 51), Hayes 61 (Lamboglia 54), Hayes 67 (Lamboglia 42). Cent douze fragments circulèrent entre 425 et le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, selon la chronologie établie par J. W. Hayes, avec les formes 76, 91 (Lamboglia 38) et 99 (Lamboglia 1), fréquentes entre 425 et 530. Seuls 25 fragments appartiennent à des formes postérieures à cette date, 13 d'entre eux correspondant à la forme Hayes 104.

En ce qui concerne l'aspect du type de fabrication, nous jugeons opportun d'attirer l'attention sur les points suivants:

1. Nous reconnaissons la phase initiale de la production, de très bonne qualité, sur divers exemplaires de formes typiques du IV<sup>e</sup> et de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle déjà mentionnées, et représentées ici par le numéro 19 (PI. X). Durant la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle et le début du VI<sup>e</sup>, Hayes relève la présence d'une pâte plus grossière et d'un engobe plus épais et brillant, caractéristiques que nous reconnaissons dans le fragment n° 20 (forme 61 B).

2. Vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, des formes telles que Hayes 66, 76, 93A présentent un type de fabrication paraissant être une dégradation du type précédent. A Conimbriga, nous avons de nombreux exemplaires de cette phase de production, moins homogène et de qualité inférieure. Le numéro 21A (non illustré) de la forme 76 possède un engobe rouge foncé; d'autres fragments de la même forme, comme le numéro 21 (PL X), présentent au contraire un engobe si peu épais qu'il paraît n'être qu'une peinture à la détrempe (aguada). D'autres relèvent encore d'un type de fabrication très caractéristique, avec une pâte rosée et un engobe de même couleur, très adhérent, semi-lustré, toujours zébré de taches sanguines, résultant probablement du contact d'une matière organique, herbes ou pailles, détruites pendant la cuisson. Il apparaît sur le fragment n° 22 que nous attribuons à la forme Hayes 66 tout comme le fragment n° 23 mais avec un autre type de fabrication.

3. J. W. Hayes a reconnu une production particulière, apparentée au type de fabrication de la D et répandue entre 350 et 450; elle est caractérisée par une pâte légèrement granuleuse avec particules de carbonate de calcium, généralement rouge foncé ou rouge brunâtre, avec un engobe mat et peu épais présentant

des «twig marks under base». Bien que nous possédions quelques formes caractéristiques de cette production (Hayes 60, 66, 62), nous ne parvenons pas à y reconnaître ce type de fabrication.

En revanche, nous trouvons à Conimbriga une variante pour laquelle nous ne connaissons pas de parallèle, se caractérisant par une différence très nette de couleur entre un engobe rougeâtre et mat et une pâte jaunâtre, granuleuse, avec très souvent de fines particules de mica. Elle est représentée par les numéros 24, 25 et 26 (PL X), respectivement formes Hayes 60, 62, 61 (Lamboglia 54).

4. La dernière phase de la production de sigillée claire D, caractérisée par une pâte rouge orangé avec des particules de calcium et par un engobe brillant et satiné au toucher, est ici bien représentée. La superficie externe, sans engobe, est généralement lissée à la brosse. Les formes Hayes 99 (Lamboglia 1) et Hayes 91 (Lamboglia 38), typiques de cette phase, sont très fréquentes à Conimbriga, en plus des formes rares Hayes 96 et 97 (Lamboglia 48).

5. Finalement, nous présentons un cas pour lequel le problème du type de fabrication est étroitement lié à celui de la typologie. Nous pensons avoir résolu la difficulté née d'une série de confusions, mais nous voudrions profiter de cette réunion pour aboutir ensemble à une solution définitive.

Nous n'avons pas hésité à identifier les fragments n<sup>os</sup> 28 et 29 (PI. X) avec les fragments apparus à Antioche<sup>(9)</sup>, Tipasa<sup>(10 \*</sup>) et Luni<sup>(11)</sup> ainsi qu'avec le bord provenant d'Ager Falicus intégré par Hayes dans sa forme 12<sup>(12)</sup>. A l'exception du vase d'Antioche que Waagé situe dans la «Late B», tous les autres sont attribués à la sigillée claire A par les auteurs respectifs. L'apparition, à Belo, d'un exemplaire complet de calice au bord identique,

(9) WAAGÉ, *Antioch*, pl. X, n.° 885.

(10) J. BARADEZ, Nouvelles fouilles à Tipasa. La maison des Fresques et les voies la limitant. Annexe I, La céramique et les lampes à huile, dans *Libyca*, IX, 1961, pl. I, n<sup>os</sup> 29 à 32.

(11) A. FROVA, *Scavi di Luni, Relazione preliminare delle campagne di scavo 1970-1971*, Rome, 1973, p. 374 et pl. 68.

(12) HAYES, pl. 5, Forme 12-1.

avec un pied haut, fin et oblique <sup>(13)</sup> est d'une importance capitale dans la mesure où elle établit une relation catégorique entre ce type de bord, attribuée à la sigillée claire A par la majorité des auteurs, et un type de pied totalement étranger à ce type de production mais au contraire commun à des formes caractéristiques de la dernière phase de la sigillée claire D.

Devant cette trouvaille et rejetant provisoirement l'hypothèse d'une forme de sigillée claire A, nous avons été amenés à réexaminer le type de fabrication des fragments de Conimbriga que nous avons tout d'abord attribués à la sigillée claire A en raison de l'engobe très adhérent et poli et de la texture légèrement granuleuse de la pâte. Un examen plus rigoureux nous montra alors que l'engobe avait une couleur orange-brique, légèrement plus foncé que les vases en sigillée claire A et que la pâte présentait un nombre prédominant de particules de calcite en relation avec des particules de quartz, ce qui lui donne une texture moins compacte. Ces caractéristiques nous permirent d'inclure ces fragments dans la dernière phase de la production de la D qui, selon J. W. Hayes, présente un engobe fin, semi-lustré, et poli, plus ou moins identique, en apparence, aux plus anciens produits africains.

Si ces conclusions sont exactes, les fragments de Conimbriga renforcent l'hypothèse de l'existence, dans la sigillée claire D, d'une forme représentée par le calice de Belo et à laquelle nous n'hésitons pas à attribuer les fragments de Conimbriga et d'Antioche. La confrontation de ces fragments avec ceux de Tipasa, Ager Faliscus et Albenga pourrait corriger les classifications établies et aboutir ainsi à la suppression de la forme Hayes 12.

Ni l'exemplaire de Belo, ni les autres fragments publiés, ni ces fragments de Conimbriga, provenant de couches bouleversées ou de la couche de destruction de 465/468, ne fournissent malheureusement aucune indication chronologique utile pour la discussion de ce problème.

(18) F. MAYET, Sigillée claire en Espagne: une forme complète inédite, dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, VI, 1970, p. 433-434. Cette forme se trouve reproduite sur la planche X de ce volume avec le n° 27.

## DISCUSSION

*J. W. HAYES*

Pour les fragments particuliers présentés par M. Delgado (n<sup>os</sup> 24, 25 et 26), je pense qu'il s'agit d'une question de cuisson et non d'une imitation comme le prouvent les fragments de Sabratha que je vous montre.

*A. CARANDINI*

Je doute que les fragments n<sup>os</sup> 22 et 23 présentés comme forme Hayes 66 appartiennent effectivement à cette forme. Il s'agit plutôt d'une forme nouvelle avec deux types de production différents. Le gigantisme de cette forme est assez curieux. Ce type de rebord s'agrandit effectivement aux IV<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> siècles à Ostie et Carthage. Des formes comme Lamboglia 38 et Hayes 104 sortent du panorama chronologique de la ville. La D brillante est peut-être à mettre en relation avec la A/D.

*J. W. HAYES*

Ces tessons ne sont pas de la même facture que ma forme 66; on peut rapprocher la facture et le traitement du pied du n<sup>o</sup> 23 de la forme 67. Il peut s'agir en effet d'une forme unique et nouvelle. Quant au n<sup>o</sup> 22, je dirai que c'est une grande version des petits bols de formes 71-73, et je le rapprocherai de la sigillée claire C.

*P.-A. FÉVRIER*

En ce qui concerne les fragments de bol ou de calice que vous nous avez présentés, je ne suis pas convaincu qu'ils appartiennent tous à une même forme. J'ai remarqué que la forme de Tipasa présente le bourrelet de droite plus bas que celui de gauche. Ce détail pourra être important.

*M. DELGADO*

Certes, mais je suis sûre que le dessin publié par Baradez n'est pas exact. Il suffit de très peu de chose pour que l'orientation du fragment nous donne le même profil que les autres. D'ailleurs, je viens de me rappeler que récemment Lancel a publié le dessin d'un autre calice complet qu'il a trouvé dans les fonds du Musée, lequel présente les deux bourrelets à même hauteur (14).

*A. M. ALARCÃO*

Il y a un autre fait qu'il vaut bien la peine de rappeler. Deneauve a trouvé dans un puits à Carthage (15) un autre calice complet qu'il présente comme sigillée claire D et qui était accompagné d'un couvercle fait dans le même type de fabrication et qui a l'intérêt de présenter un guillochis d'une extrême finesse encore plus beau que celui des fragments de Tipasa. Si J. W. Hayes appuie sa datation haute sur l'existence de ce guillochis, je crois que l'argument est assez faible.

*J. W. HAYES*

Mais le vase de Carthage est-il uni, lui-même? Et le pied du vase de Belo est-il recouvert d'engobe?

*F. MAYET*

Le pied est totalement recouvert sur sa face externe mais ne présente que des coulées à l'intérieur. Le vase de Carthage est uni; il n'y a que le couvercle qui l'accompagne qui a reçu un guillochis. \* IV.

(14) S. LANCEL, Tipasitana IV; la nécropole romaine occidentale de la porte de Césarée : rapport préliminaire, dans *Bulletin d'Archéologie Algérienne*, IV, 1970, p. 149-266, fig. 67, 8.

(16) J. DENEAUVE, Un dépotoir paléochrétien sur la colline de Byrsa à Carthage, dans *Antiquités Africaines*, VIII, 1974 p. 143 et fig. 9, 10 et fig. 17, 10.

*J. W. HAYES*

Alors, le vase de Belo doit être probablement tardif car un produit en sigillée claire A serait totalement recouvert d'un engobe.

*P.-A. FÉVRIER*

Les matériaux de Carthage publiés par Deneauve proviennent d'un dépotoir assez tardif, avec une chronologie peu homogène bien que dans l'ensemble il n'aille pas en deçà du IV<sup>me</sup> siècle. On peut quand même admettre que dans des conditions d'enfouissement partielles un ou deux tessons puissent être anciens. Jusqu'à présent je ne vois pas que vous ayez un argument de force à placer cette forme à une époque si basse. On peut toujours admettre l'hypothèse d'un produit plus ancien appartenant à la A.

*A. M. ALARCÃO*

Faites attention. Le calice de Belo a été trouvé dans une couche tardive.

*F. MAY ET*

Oui, il a été trouvé dans une couche de destruction (IV<sup>me</sup>/V<sup>me</sup> siècles).

*A. M. ALARCÃO*

Au plus tôt car l'on date ainsi cette destruction en s'appuyant sur les datations traditionnelles de la sigillée claire D. Si l'on reprend le matériel à la lumière des dates proposées par Hayes on aboutit à une chronologie beaucoup plus basse.

*P.-A. FÉVRIER*

Là encore, on peut admettre un vase cassé plus ancien avec du matériel tardif.

*A. M. ALARCÃO*

Il faut remarquer que les vases de Belo et de Carthage ne sont pas terriblement cassés. D'autre part il y a des facteurs d'ordre technologique. Voyons le type de fabrication et le fait que le pied ne soit complètement recouvert d'engobe que sur sa face externe.

*A. CARANDINI*

Je suis en faveur d'une datation tardive; le bord ressemble à d'autres bords que j'ai trouvés à Carthage dans les couches des V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup>, et VII<sup>e</sup> siècles, eux aussi faits dans la même technique caractérisée par une pâte très sombre et un vernis très brillant. D'ailleurs, il y avait d'autres formes différentes de celle de Belo.

*F. MAY ET*

Le type de fabrication du vase de Belo est très proche de la sigillée claire A.

*A. CARANDINI*

Admettons. Mais si nous commençons à faire des distinctions de pâte et de vernis, on voit qu'il y a un type de fabrication A/D — qui n'est pas du tout de la A — présent à partir de l'époque sévérienne, très abondant au III<sup>e</sup> siècle et qui doit avoir continué. C'est une production de très bon niveau. Comme Hayes pourra le démontrer, au point de vue qualité il n'y a aucune différence entre ces fragments du III<sup>e</sup> et ceux du IV<sup>e</sup> siècles, c'est évident. Même si je comprends l'embarras dans lequel vous êtes je n'ai quant à moi aucune hésitation à mettre cette forme dans la D tardive et à la dater de 400 environ.

*N. LAMBOGLIA*

Je suis prêt à enlever de la forme 22 de la sigillée claire A cette pièce d'Albenga qui présente une couleur sombre aberrante et doit être située à une date plus tardive et dans la D.

Habituellement, ce sont les fragments de D qui posent le plus de problèmes; je ne crois pas aux datations basses proposées par J. W. Hayes; le faciès des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles est très incertain. La destruction de Conimbriga en 465/468 est donc d'un grand intérêt: il serait intéressant de savoir si l'on trouve ou non telle ou telle forme avant cette date.

*J. ALARCÃO*

Dans ce problème chronologique, il faut se méfier du raisonnement négatif. Tout de même je crois qu'il faut profiter de l'évidence offerte par Conimbriga pour réfléchir sur quelques datations basses proposées par Hayes, bien que je pose le problème d'une façon différente de celle qui est présentée par N. Lamboglia. A Conimbriga il y eut deux attaques suèves (465 et 468) connues par les sources littéraires ayant occasionné des destructions et le départ des gens importants. Or sur le site, on a constaté une couche de destruction très nette dans laquelle on a trouvé, en abondance relative, des formes de la D et de la Late Roman C datées du VI<sup>m</sup>e siècle par Hayes. J'invite M. Delgado à vous dire quelles sont ces formes dont le début de fabrication me semble pouvoir être reculé, d'autant plus que dans son ouvrage fondamental J. W. Hayes n'apporte aucune preuve décisive pour la chronologie qu'il propose.

*M. DELGADO*

Dans la couche de destruction nous avons trouvé anormale la présence des formes 97, 99 (Lamboglia 1), 104 et 110, formes ayant commencé vers 490 au plus tôt selon Hayes.

Devant ce fait on est tenté de se dire: ou bien la chronologie de Hayes est trop basse ou bien l'attribution de ces fragments à telle couche est douteuse. Or je sais que la question n'est pas

aussi simple car on ne peut ignorer que cette couche n'est pas toujours homogène et qu'elle a été à plusieurs reprises bouleversée par les travaux agricoles.

*N. LAMBOGLIA*

L'intérêt c'est de savoir quelles sont les formes de D trouvées dans la couche immédiatement antérieure à cette couche de destruction.

*P.-A. FÉVRIER*

Je suis assez méfiant à l'égard de l'historiographie traditionnelle du genre littéraire qui se résumait à dire «on a détruit une cité». En fait, la situation réelle était presque toujours différente: il peut s'agir d'une destruction globale ou partielle.

Nous sommes en face d'un problème difficile qui touche à la fois à la céramique et aux problèmes historiques. Si nous faisons l'étude de la céramique c'est pour résoudre des problèmes de formes, mais aussi pour mieux comprendre les échanges économiques, les événements politiques. En tant qu'historien et m'intéressant particulièrement à cette époque, je pose deux problèmes complémentaires qui peut-être ne peuvent certainement pas être simultanément résolus par la fouille car l'un dépend de l'autre. C'est celui de la datation de la céramique et celui de la destruction ou de l'abandon du site ou d'une partie du site.

Je pense aux résultats des fouilles extraordinaires que les anglais ont faites par exemple à Winchester par Biddle démontrant que des quartiers qui nous paraîtraient occupés d'une façon continue, ne l'ont été en fait que pendant des périodes assez courtes.

A Conimbriga il faudrait pouvoir bien distinguer les couches d'habitation de celles de destruction car les textes d'Hydace pourraient être sûrs, mais pas pour l'ensemble du site. Encore faut-il savoir s'il y a des critères internes permettant de dater cette destruction (monnaies, trésors par exemple). N'y a-t-il pas eu un habitat postérieur?

*J. ALARCÃO*

Nous avons reconnu cette couche de destruction qui d'ailleurs n'est pas énorme comme extension, sur le forum et sur le quartier d'habitat seulement; il n'est pas dans notre intention de la considérer comme valable pour tout le site.

*P.-A. FÉVRIER*

L'abandon du forum est un problème politique qui marque la rupture de la vie municipale. L'abandon des maisons est un fait qui pose une question plus complexe.

*J. ALARCÃO*

Cette couche reposait sur le dernier sol du forum et de ces maisons. Nous y avons trouvé d'assez nombreuses monnaies, isolées ou en trésors (datant pour les plus anciennes de Claude le Gothique et de Tetricus et, pour les plus récentes, de 395), des verres et de la sigillée claire D du V<sup>me</sup>, ainsi que quelques fragments de formes 97, 99, 104 et 110 et qui d'après Hayes auraient été inventées 20 ans après la prise de Conimbriga par les Suèves.

Attribuer cette couche de destruction à une des attaques suèves en 465 ou 468 paraît assez vraisemblable. Cette couche de démolition, faite de mortier et de tuiles cassées a pu rester abandonnée pendant longtemps. Un tesson, jeté en surface 20 ou 30 ans après la destruction, a pu se mêler à la couche de démolition de telle façon qu'il soit aujourd'hui impossible de le réparer. Il y a là une possibilité qu'on ne peut pas rejeter. Nous avons pourtant vérifié que ces formes ont été trouvées dans la couche de destruction et jamais dans les couches d'occupation ou de démolition des maisons barbares qui par endroits ont été bâties sur elle. D'autre part il faut faire attention au nombre et à la grosseur des tessons trouvés qui à mon avis sont considérables et s'expliquent mal comme déchet postérieur et fortuit.

*A. CARANDINI*

Il faut être prudent et sur la chronologie de Hayes et sur la couche de destruction de Conimbriga. Les villes totalement abandonnées sont très rares; la destruction peut être seulement municipale ou atteindre un ou deux quartiers. On peut donc avoir des doutes sur la datation d'une couche de destruction. Je crois que vous avez raison de faire attention à la quantité des tessons trouvés dans cette couche. Il faudrait même faire une étude statistique très poussée.

Pour cette question des formes plus tardives j'ai des éléments qui vont dans le sens de la chronologie proposée par Hayes. Dans les couches supérieures de la ferme du Nador (Algérie), j'ai remarqué l'absence totale des formes que Hayes dit postérieures à 520, ce qui suggère que la ville a été abandonnée lors de l'invasion byzantine, d'autant plus que les monnaies arrivent jusqu'au début du sixième siècle mais s'arrêtent là. En revanche, à Carthage, j'ai trouvé dans les couches superficielles des formes toutes neuves pour moi telles que le plat de forme Hayes 106.

Si, d'une part, Hayes situe au début du VII<sup>e</sup> siècle les formes les plus tardives d'une production envisagée dans un système chronologique général qui a sa logique, et si, d'autre part, je les trouve moi-même dans la couche la plus récente de Carthage — la dernière ville à être abandonnée en Occident —, je pense qu'il faut travailler sur cette base avant de rejeter la chronologie de Hayes comme improbable.

*R. ETIENNE*

Tout d'abord je veux souligner qu'il s'agit non pas de critiquer l'ensemble de la chronologie de Hayes ni de mettre en doute sa cohérence mais de penser qu'il faut peut-être avancer le début de la production de certaines formes.

D'autre part je défends l'intérêt de la chronique d'Hydace car non seulement il a été un contemporain des faits mais il nous a aussi laissé un texte double qui ne parle pas un langage banal pour nous faire témoignage de précisions remarquables à la fois d'onomastique et d'action politique qui nous mènent à croire

que non seulement la cité a été désolée mais aussi toute la région. Il faut aussi considérer le rôle que Conimbriga a pu jouer dans ce royaume suève où elle est au centre d'un réseau d'évènements politiques; je pense que si l'on analyse les textes présentés par d'autres historiens de la même époque, ceux d'Hydace s'en distinguent par leur spécificité.

*A. M. ALARCÃO*

Je veux renforcer ce que M. Etienne a dit sur la chronologie de J. W. Hayes car la discussion risque d'être inutile si on se tient à des positions inflexibles. C'est avec la plus grande joie que nous avons reçu un ouvrage qui non seulement proposait un système cohérent de datation pour une catégorie de céramiques qui traînait dans le vague à partir du IV<sup>e</sup> siècle, mais venait aussi appuyer les données de notre fouille. Tout de même on a constaté que pour 4 formes les datations initiales proposées par Hayes ne se conforment ni aux données immédiates de la fouille ni aux renseignements littéraires.

Mais la nature même de la couche stratigraphique — qui d'ailleurs vous a été exposée avec la plus grande honnêteté — démontre que Conimbriga ne peut rien prouver pour l'instant, mais tout simplement suggérer. Et que suggérons-nous ? Que la date de parution de ces 4 formes, elle-même mal définie par J. W. Hayes aux alentours de 490 au plus tôt, soit reculée d'une trentaine d'années. Tout le problème se résume à une seule question qui reste à être confirmée ou infirmée.

*P.-A. FÉVRIER*

C'est exactement cela. Si nous nous sommes tous tellement intéressés par cette question c'est parce que, du point de vue de la céramique comme du point de vue de l'histoire tout court, nous nous trouvons dans une zone où les ignorances sont beaucoup plus grandes que les certitudes. Alors quand on peut entrevoir soit à la lecture de la chronique d'Hydace, soit à la lecture d'une stratigraphie ou d'indications fournies par des fouilles avec du matériel daté, un point d'ancrage, nous essayons de nous y accrocher

et d'être absolument sûrs ou bien de dire que la marge est de plus ou moins 10, 50, 60 ans par exemple, de part et d'autre. Si vous pouvez à Conimbriga nous apporter des renseignements qui sont à la fois dialectiquement utiles pour l'histoire et la céramique, c'est essentiel et nous avons besoin de votre honnêteté qui consiste à dire: voilà l'axe et voici le plus ou moins d'une part et d'autre. C'est ce que vous avez fait, me paraît-il.

*J. W. HAYES*

Sur les formes «tardives» trouvées dans la couche de destruction, on peut accepter, sans grande difficulté une datation aux alentours de 460 pour la forme 97, et peut-être pour la forme 12/102, encore mal datée. Pour la forme 99, bien attestée durant tout le VI<sup>e</sup> siècle, on ne connaît pas la date de son apparition; elle semble cependant manquer dans tous les contextes du V<sup>e</sup> siècle que je connais. Pour la forme 104, la question est plus difficile car elle apparaît plus tard et n'est point signalée, à mon avis, avant le début du VI<sup>e</sup> siècle.

#### **4.°) Late Roman C**

Cette production est très fréquente à Conimbriga et relativement rare dans le sud du pays; nous n'en avons pas trouvé en effet dans les musées de l'Alentejo et de l'Algarve, et dans le Musée Archéologique National (Lisbonne), on connaît seulement 25 fragments de forme 3<sup>(16)</sup>.

A Conimbriga, près de 60% des fragments de ce type de production recueillis appartiennent à la phase la plus ancienne de fabrication, avec une pâte orange clair, tendre et un engobe relativement épais et peu adhérent; c'est le cas des numéros 4

<sup>(16)</sup> M. GARCIA PEREIRA MAIA, Cerâmica fina oriental de Troia de Setúbal : Late Roman C Ware, dans *III<sup>o</sup> Congresso Nacional de Arqueologia*, /, Porto, 1974, p. 333-341.

et 8 (Pl. XII). Les autres présentent un type de fabrication plus tardif à pâte rouge foncé ou rouge lie de vin, très dure où ressortent d'abondantes particules jaunâtres de carbonate de calcium; l'engobe, léger et très adhérent, présente très souvent une tonalité métallique, comme on peut le voir sur le fragment no 5 (PL XII).

Les formes 3 et 5, les plus fréquentes dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle sont les seules connues à Conimbriga; la première réunissant 93% des tessons, spécialement dans ses variantes B, C et E, les 7 % restant étant constitués par la forme 5A. Le grand nombre de variantes établies par Hayes pour la forme 3 et l'absence quasi-générale de profils complets à Conimbriga ont rendu la classification bien difficile et nous ont entraîné sans doute à quelques erreurs dans la détermination de ces variantes. Le cas qui nous a posé le plus de problèmes est celui du fragment n° 1 (PL XII) que nous avons finalement situé dans la variante A, non illustrée, étant donné la relation signalée par Hayes entre cette variante et les formes 1 et 61 de la sigillée claire D<sup>(17)</sup>, relation qui se vérifie également sur le tesson de Conimbriga.

Nous n'avons pas rencontré les formes 1 et 2, communes à la fin du IV<sup>e</sup> et dans le premier quart du V<sup>e</sup> siècle, ni la forme 10 de la fin du VI<sup>e</sup> et la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle. L'absence des premières peut se comprendre par la forte concurrence des sigillées africaines, celle de la forme 10 pourrait s'expliquer par la destruction de la cité (465/468). D'autre part, l'abondance des formes 3 et 5 pourrait être une conséquence de l'occupation du Nord de l'Afrique par les Vandales, depuis 430, occupation qui aurait interrompu les contacts commerciaux avec cette région et provoquée de ce fait l'ouverture du marché atlantique, aux produits de la Méditerranée orientale.

(17) HAYES, p. 329 et 337.

## DISCUSSION

*J. W. HAYES*

Pour la grande partie des fragments de Late Roman C, je suis d'accord pour les situer au milieu du V<sup>e</sup> siècle, par comparaison avec les trouvailles de l'Agora d'Athènes (milieu et 3<sup>e</sup> quart du V<sup>e</sup> siècle). Pour deux ou trois fragments, je préfère une datation plus tardive. Dans l'ensemble, cela ne pose pas de problème.

*P.-A. FÉVRIER*

Conimbriga serait donc entrée au contact de l'Orient au moment où elle est saccagée?

L'invasion vandale n'a pas interrompu les échanges entre l'Afrique et Byzance; les échanges se sont poursuivis malgré les troubles: il y a des chapiteaux byzantins dans l'Afrique vandale, ainsi que des trésors de monnaies byzantines.

*R. ETIENNE*

On peut parler du destin méditerranéen de Conimbriga. Elle a ressenti tous les mouvements orientaux dans les émissions monétaires, l'existence d'un commerce avec l'Orient ne peut donc pas surprendre. Le problème posé porte sur la fin des échanges avec l'Afrique.

*A. C ARANDI NI*

Hayes parle très clairement d'une baisse des exportations africaines vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle.

*J. W. HAYES*

Selon les sources historiques, la grande rupture entre l'Empire byzantin et l'Afrique s'est effectuée pendant les trente années qui ont suivi l'installation des Vandales, après les relations se sont progressivement rétablies.

Pendant la période 440-470 qui est en question, la Late Roman C semble avoir gagné le marché occidental; si elle arrive en quantités sensibles, c'est que la sigillée claire n'arrive plus. Je me demande si les fragments «tardifs» de sigillée claire D trouvés dans la couche de destruction de Conimbriga ne sont pas arrivés après cette période, au moment où les relations commerciales reprennent avec l'Afrique. Les fragments de sigillée claire D que je peux dater de la crise même me semblent assez rares.

*N. LAMBOGLIA*

Conimbriga n'est certainement pas une exception; on doit trouver ailleurs au Portugal des matériaux semblables. Il faut reprendre l'histoire des relations Orient-Occident.

*P.-A. FÉVRIER*

Il semble que le monde vandale n'ait pas coupé les contacts entre l'Orient et l'Occident; d'autre part, il apparaît que les contacts avec l'Orient soient antérieurs à ce que l'on pensait.

*F. MAY ET*

A Belo (Espagne), la Late Roman C est également présente, dans ses formes les plus anciennes.

*P. de PALOL*

Je n'avais jamais vu de Late Roman C avant ce moment. Je ne pense pas qu'elle soit présente à Clunia; il y a des formes semblables, certes, mais sans décor.

## VII —CÉRAMIQUES CAMPANIENNES ET DE TYPE CAMPANIEN

EXPOSÉ DE MANUELA DELGADO

Il y a quelques années, j'ai présenté une étude (x) du matériel provenant de Vaiamonte, Alcácer do Sal, Algarve et Setúbal (déposé au Musée Archéologique National et au Musée Municipal d'Alcácer do Sal), et du matériel de Mirobriga (Musée Municipal de Santiago do Cacém) et de Castelo da Lousa, ce qui donnait un total de 98 pièces. Ce chiffre ne correspond pas à la totalité de la production existant au Portugal, mais probablement à la plus grande partie; en effet, les rares fragments existant dans les musées du Nord du pays ou dans les collections particulières ne peuvent modifier le tableau que nous avons dressé. Il en va de même avec le petit nombre de fragments rencontrés dans les fouilles franco-portugaises de Conimbriga.

Ce tableau révèle immédiatement un contraste évident entre la nombre réduit des fragments réunis et la variété des types de fabrication. La céramique précampanienne provient essentiellement d'Alcácer do Sal; les productions A et B se distribuent régulièrement entre Alcácer do Sal, Santiago do Cacém et Vaiamonte, les formes 5 et 1 étant les plus fréquentes.

Nous ne pouvons pas dire que la céramique campanienne nous pose tel ou tel problème mais plutôt qu'elle constitue elle-même une difficulté pour les raisons suivantes:

1. La conviction, qui nous est donnée par les travaux de Morel (2), que les détails du profil sont fondamentaux pour la classification des fragments. (\*)

(\*) M. DELGADO, *Cerâmica campaniense em Portugal*, dans *IIº Congresso Nacional de Arqueologia*, Coimbra, 1971, p. 403-420.

(2) J. P. MOREL, *Céramique à vernis noir du Forum romain et du Palatin*, suppl. 3 des *ME FR*, Paris, 1965.

2. Le nombre réduit des fragments et l'absence de formes complètes nous privent d'éléments importants pour cette classification.

3. L'extraordinaire prolifération des imitations locales ou régionales.

4. Notre expérience personnelle très limitée pour ce type de céramique.

L'illustration de notre communication de 1971 va me permettre de vous rappeler les formes rencontrées au Portugal et de vous montrer quelques exemples significatifs des types de fabrication que nous pensons pouvoir distinguer. Nous aimerions connaître votre point de vue sur ce sujet, en tenant compte de cette question: quels sont les critères permettant de distinguer les produits des ateliers centraux des imitations?

## DISCUSSION

J.-P. MOREL

C'est une question embarrassante à laquelle on ne peut répondre simplement. La campanienne A, elle, est facile à reconnaître; il y en a un fragment à Conimbriga. Mais pour la B, c'est plus délicat car il y a plusieurs variétés de pâtes avec un «vernis» analogue. Il est difficile de distinguer la vraie B des autres dans la mesure où l'on ne sait pas exactement ce qu'est la vraie B, ni où elle a été fabriquée (pour moi, c'est une fabrication étrusque); la pâte et le «vernis» ne suffisent pas toujours à les distinguer. Ce sont des céramiques à pâte calcaire entre lesquelles la discrimination à l'oeil nu en fonction des seules caractéristiques techniques est délicate. Il faut donc décrire soigneusement ces vases et ces fragments (pâte et «vernis» bien sûr, mais aussi des détails tels que le profil du pied, le décor avec le nombre et la disposition des cercles et des stries). C'est le seul moyen de se faire comprendre et d'arriver à distinguer la B de ses imitations.

*N. LAMBOGLIA*

Sur la céramique campanienne, il y a très peu de publications (mis à part les travaux de Morel et de Balland); il faut multiplier les études comme cela s'est passé pour les sigillées claires. Après 10 ou 20 ans d'expérience, il me paraît difficile d'assimiler à la A toute une série de céramiques produites en Italie centrale et méridionale, y compris Rome: il y avait une campanienne d'exportation et d'autres plus régionales. La première est à mettre en liaison avec le commerce des vins; la découverte d'épaves peut aider à préciser des synchronismes. La région de Naples, de Pouzzoles ont répandu la campanienne A à travers toute la Méditerranée; à côté il y a des productions locales à Vulci (pâte verdâtre), à Rome (atelier des petites estampilles découvert par Morel), en Sicile (faciès spécial se rapprochant de la campanienne C très précoce), production à la rosette (un exemplaire à Santiago de Cacém). La campanienne C vient de Sicile et a été abondamment exportée.

La campanienne B se dégrade plus facilement dans certains milieux; mais les formes se laissent mieux reconnaître. Il faut découvrir ce qui est particulier à la région; à Gênes par exemple, une étruscocampanienne, au faciès républicain, correspond à la romanisation. Pour le Portugal, y a-t-il eu un ou plusieurs centres fournisseurs? Là est le problème. Ce qui apparaît surtout, c'est la B typique (tout au moins par les formes).

*J.-P. MOREL*

Je suis frappé par l'aspect très «italien» du matériel du Portugal. Les productions importées sont la A ou la B (ou bien des imitations très fidèles). Les imitations à pâte grise, si abondantes sur le littoral oriental de la Péninsule Ibérique et au Maroc, c'est-à-dire dans la sphère ibéropunique, sont ici faiblement représentées. De ce fait, l'échantillonnage du Portugal, sauf si c'est un choix que vous nous montrez, me paraît semblable au faciès de la Gaule méridionale, de la Narbonnaise.

Je ne pense absolument pas que l'atelier de Calés ait fabriqué de la campanienne B: c'est une imitation de la B comme il y

en a eu un peu partout. La B vient certainement de PEtrurie; j'y crois dur comme fer.

En ce qui concerne la A tardive que M. Delgado estime abondante au Portugal, je ne suis pas tout à fait d'accord. La campanienne A est une production de la région de Naples-Ischia, exportée à partir de 200 environ; la campanienne A tardive correspond à la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Ce qui nous est montré ici est de la A de bonne époque, du milieu du II<sup>e</sup> siècle, comme ce calice à cannelure sous la lèvre (PL XII, 9) que vous avez publié en 1971, sans signaler cette cannelure justement. Vous n'avez pas de A vraiment tardive.

A propos de cette publication, je ferais remarquer que vos restitutions me paraissent audacieuses, surtout en ce qui concerne les anses. Quand celles-ci n'existent pas, il ne faut ni les dessiner ni les décrire.

Le fragment de patère au bon «verniss» (pi. XII, 10) que vous pensez être du II<sup>e</sup> siècle est pratiquement indatable.

En étudiant la campanienne A, on ne doit pas prêter trop d'attention au «verniss» car cette céramique est très sensible à la nature du sol; son état de conservation (et donc son apparence) peut par conséquent être nettement différent d'un site à un autre.

Donc pas de A tardive ici; cette céramique n'a d'ailleurs pas été imitée par la céramique à pâte rouge, lissée, de fabrication locale et c'est une lacune curieuse que l'on doit noter.

En réponse à M. Lamboglia, je dirai qu'il faut s'entendre sur la définition de la A, que l'on ne peut trop élargir. Il faut également s'entendre sur l'exportation «terrestre»: presque toutes les exportations de campanienne me paraissent être maritimes.

Le matériel du Portugal présente un faciès qui s'apparente plus au nord qu'au sud de la Méditerranée occidentale.

Les imitations si abondantes de la B posent des problèmes de transmissions de traditions, et peut-être de déplacements d'artisans. A Alicante, comme à Hippone, il n'y a pas de vraie B mais des imitations de bonne qualité; en revanche, la B est relativement abondante au Portugal mais moins au Maroc. La A y a été à peine imitée. A noter que dans l'ensemble la A et la B ont été plus exportées qu'on ne le croit, celles ont même été exportées

en Sicile qui ne les a point repoussées ; mais on manque cruellement de publications.

Mises à part les pièces que M. Delgado situe dans les deux groupes D et E, et que je placerais parmi les imitation de la B, je suis d'accord avec la présentation du matériel.

*JOAQUINA SOARES*

A Pedrão (Setúbal), sont apparues les formes 1, 2, 3 et 5 imitant la B, dans un contexte bien daté par la céramique et des monnaies hispaniques du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère.

A propos d'imitation de la B, j'ai trouvé des tessons appartenant aux formes 3 et 5 dont le «vernis» se présente véritablement bleu foncé, épais, adhérent et mat.

Une autre imitation de la B a été trouvée dans le site de Pedrão près de Setúbal, avec un profil (pl. XII, 11) qui ne trouve pas de parallèle dans la bibliographie dont je dispose. D'ailleurs je dois avouer que je ne suis pas sûre de l'orientation à donner à ce tesson.

*M. DELGADO*

Pour ce qui est de la forme il s'agit à mon avis d'un couvercle qui trouve un parallèle dans le matériel de Cosa (3).

(8) D. TAYLOR, Cosa: Black Glazed Pottery dans *MAAR*, XXV, 1957, Pl. XXIX B 52a, p. 105.

## VIII —CÉRAMIQUES A PAROIS FINES

EXPOSÉ DE FRANÇOISE MAYET

Nous avons déjà présenté en 1971 (\*) un premier panorama des céramiques à parois fines de Conimbriga selon des critères de chronologie et de décor. Il nous est possible maintenant, depuis le travail d'ensemble que nous avons fait pour la Péninsule Ibérique (2), de distinguer les vases importés de ceux qui ont été fabriqués dans la Péninsule Ibérique.

La majorité des céramiques à parois fines découvertes à Conimbriga appartient aux productions de la Péninsule Ibérique et à l'époque impériale. Toutefois, quelques fragments de vases préaugustéens ou augustéens, importés d'Italie très certainement, méritent d'être relevés. Cette série est caractérisée par une pâte beige rosé, bien cuite; la paroi extrêmement fine n'est généralement pas recouverte d'engobe mais se trouve souvent fort bien polie sur la face externe. Les fragments recueillis sont assez petits et une seule forme est reconnaissable: un gobelet ovoïde surmonté d'un haut bord incurvé (pl. XIII, 1) caractéristique du I<sup>er</sup> siècle av. J. C. et plus particulièrement de la seconde moitié (3). Souvent lisse, cette forme peut recevoir un décor constitué d'un semis plus ou moins serré d'épines (pl. XIII, 2). \* II

f<sup>1</sup>) F. MAYET, La céramique à «parois fines» de Conimbriga, dans *II<sup>o</sup> Congresso Nacional de Arqueologia*, Coimbra, 1971, pp. 445-449.

(2) F. MAYET, *Les céramiques à parois-fines dans la Péninsule Ibérique*, Paris, 1975. (Publications du Centre Pierre Paris, 1).

(3) M. T. MARABINI MOEVS, *The Roman thin walled pottery from Cosa*, Rome, 1973, p. 66-67.

Tous les autres fragments sont plus tardifs; leur provenance est diverse: Bétique, Lusitanie et parfois de régions encore plus proches de Conimbriga.

De la Bétique tout d'abord proviennent les vases à décor sablé et certains bols décorés à la barbotine. Les bols sablés, à panse légèrement carénée ou hémisphérique et au fond plat, au bord droit ou incurvé se terminant par une petite lèvre arrondie, sont décorés sur la paroi externe seulement jusqu'à 10 mm du bord (pl. XIII, 3). Les traces de pinceau ayant enlevé l'excédent de sable sont souvent bien visibles. Par ces caractéristiques, ainsi que par leur pâte ocre et leur engobe orangé, ces bols sont en tout semblables à ceux qui ont été découverts en grand nombre dans les nécropoles de Carmona (Séville) et de Belo (Cadix). Le gobelet est une forme plus rare (pl. XIII, 4), mais il présente le même caractère de fabrication que les précédents. Il s'agit dans l'ensemble d'un groupe homogène; la datation tibéro-claudienne qui leur est traditionnellement accordée <sup>(4)</sup>, est en accord avec la stratigraphie de Conimbriga; en effet, ces bols ont été trouvés en compagnie de sigillées italiques et sud-gallicques à l'exclusion presque totale de sigillées hispaniques. De la Bétique encore proviennent des bols décorés de guillochis (pl. XIII, 5) et à la barbotine: leur pâte et leur engobe sont identiques à ceux des vases sablés, leur décor est plus varié: décor mamillaire (pl. XIII, 6), de perles (pl. XIII, 7), de feuilles d'eau (pl. XIII, 8), de bâtons (pl. XIII, 9), d'écailles de pomme de pin (pl. XIII, 10), décor en résille de losanges (pl. XIII, 11). C'est une des productions de parois fines les plus répandues dans le bassin occidental de la Méditerranée, dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère surtout. Leur apparition doit être cependant remontée au début du règne de Claude si l'on s'appuie sur la chronologie d'une tombe de Carmona (tombe à Une Niche) et d'un sondage sous le forum de Belo, forum qui semble bien être claudien. Nous mettons à part le décor de crépi sablé, trop peu connu encore pour que l'on puisse déceler son origine.

<sup>(4)</sup> N. LAMBOGLIA, *Gli scavi di Albintimilium e la cronologia della ceramica romana*, Bordighera, 1950, p. 47-107.

L'atelier de Mérida a fourni une part importante des céramiques de Conimbriga. Ce sont surtout des bols carénés à pâte ocre très clair et même blanchâtre, peu homogène, recouverts d'un engobe orange et brun moiré, ayant parfois des reflets métalliques comme les vases de Bétique. Parfois lisses, ces bols sont le plus souvent décorés sur la partie supérieure de la panse soit d'un guillochis (pl. XII, 12) soit de motifs à la barbotine: mamelons (pl. XIII, 13), lunules (pl. XIII, 14), feuilles (pl. XIII, 15), motifs végétaux plus rares, mamelons reliés par des tiges perpendiculaires; ce vase était recouvert d'une fine pellicule d'or dont il reste encore des traces (pl. XIII, 16). La production de Mérida n'est pas encore datée avec exactitude; elle se situe cependant dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle ap. J. C.

Il existait dans le nord du Portugal, peut-être à Bracara Augusta <sup>(5)</sup> une production locale, très diversifiée sur le plan des formes puisque l'on y relève des imitations de sigillées sud-galliques, hispaniques, des imitations de «rouge pompéien», de sigillées claires, mais très uniforme quant au type de fabrication. Cette production présente une pâte de couleur claire, jaune pâle, à peine ocre parfois, et un engobe léger, peu adhérent et mat, dont la couleur varie du jaune pâle au brun, avec prédominance des ocres et orangés; c'est donc un type de fabrication très proche de celui des parois fines. A Conimbriga, on a trouvé deux coupes appartenant à cette production, l'une pouvant être rapprochée de certains bols Dragendorff 35 au bord court et lisse, l'autre semblable à un type de coupe fabriquée à Mérida (pl. XIII, 17). Ce dernier cas mis à part, il semble que cette production n'ait pas imité les formes propres aux céramiques à parois fines.

En dehors de ces groupes bien définis, quelques fragments restent difficiles à classer aussi bien par la forme que par le type de production. L'un semble être une imitation en céramique commune des vases décorés d'écailles de pomme de pin. Un autre fragment nous paraît encore plus original avec du sable à

(6) A. MOUTINHO ALARCÃO, Bref aperçu sur la céramique romaine trouvée à Bracara Augusta, dans *RCRF*, VIII, 1966, p. 45-50.

J. J. RIGAUD DE SOUSA, Cerâmica fina típica de Braga, dans *IIº Congresso Nacional de Arqueologia*, Coimbra, 1971, p. 451-455.

l'intérieur et une série de rainures à l'extérieur. Le dernier enfin est certainement une imitation en céramique commune relativement grossière.

De la production bien connue des vases à parois fines au décor moulé du sud de la Gaule, il n'existe à Conimbriga qu'un seul fragment, bien petit mais d'excellente qualité (pl. XIII, 18).

## DISCUSSION

### *A. CARANDINI*

Pour la première fois, on entend parler de parois fines de Bétique et de Mérida. Les produits attribués à la Bétique se retrouvent aussi très répandus en Italie, cette origine ne semble s'appuyer que sur la carte de distribution, or celle-ci ne tient pas compte des trouvailles en Italie.

### *F. MAYET*

Les fouilles d'Ostie et de Cosa, fort bien publiées, ne présentent en fait que très peu de produits attribuables à la Bétique et presque toujours sous forme de tessons. La carte de distribution en tient compte. En revanche, dans la province de Bétique, les parois fines sont très fréquentes et même très abondantes surtout dans les nécropoles. Ceci est d'autant plus remarquable quand on sait que c'est une région peu fouillée, où le matériel, dispersé dans des collections particulières, échappe parfois à une telle étude.

### *A. CARANDINI*

Il faudrait donc faire des statistiques. On peut se demander aussi si la catégorie des parois fines a un sens; à Naples (dépôt des anciennes fouilles de Pompei), ces vases sont difficiles à distin-

guer. Il me semble que de grands vases dont la paroi n'est pas toujours très mince devraient pourtant appartenir à ce groupe. Il faudrait donc mieux préciser les critères de distinction.

*F. MAY ET*

La dénomination est en effet artificielle et parfois peu conforme à la réalité, mais elle est commode car elle n'exerce aucune influence sur l'origine de cette céramique et parce qu'elle est maintenant bien comprise par tout le monde. Pour moi, un des critères principaux est qu'il s'agit de vases à boire. Formes, technique et décor concourent à définir cette catégorie.

*N. LAMBOGLIA*

La dénomination de parois fines est très pratique et il existe au moins une raison de la maintenir: elles ont été fabriquées pour concurrencer le verre et les potiers ont donc essayé de maintenir une certaine finesse de la paroi.

Il y a des anomalies de distribution : il y a des aires maritimes et des aires continentales. En Italie, au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., la péninsule n'a pas le même faciès que la Ligurie ou la Gaule méridionale. On peut donc parler de koiné maritime. C'est à l'époque de Tibère que l'unité méditerranéenne a été la plus complète, à l'époque des vases sablés. Pour la technique des feuilles d'eau, se sont multipliées les aires régionales qu'il faudrait déterminer par les différences de pâte, de vernis, de style décoratif. Il faudrait aussi définir des aires générales et des aires réduites de diffusion pour les différents types de production. Il n'est pas évident que la Bétique soit un centre producteur.

*P. de PALOL*

On ne trouve pas beaucoup de parois fines à Clunia ni dans la Meseta en général. Les fouilles de Clunia apportent une confirmation des aires régionales de distribution des parois fines. Entre le début de notre ère et 40 ap. J.-C., cette céramique est peu abondante; vers 40/50, apparaît une production locale, d'un ou

de plusieurs potiers, d'une céramique peinte de tradition indigène ayant donné des vases à paroi fine peinte. La carte de diffusion de cette production va d'Ampurias à León/Astorga, correspondant à peu près au *conventus cluniensis*, c'est-à-dire à un vide sur les cartes de diffusion de F. Mayet (8).

*F. MAYET*

Nous retrouvons là le problème de la définition: doit-on considérer cette production locale comme des vases à parois fines ?

En ce qui concerne la diffusion des vases décorés de feuilles d'eau à la barbotine, j'ai pu constater en Arles le chevauchement de deux aires: celle de la Bétique, prédominante, et une autre, italienne très probablement, représentée par peu d'exemplaires et se distinguant fort bien de la première par le style décoratif. Cette production «italienne» est bien attestée dans la région de Rimini et de Ravenne en particulier.

*N. LAMBOGLIA*

Il existe dans la vallée du Pô toute une catégorie de parois fines grises.

*A. CARANDINI*

Il faut peut-être supposer une production de parois fines autour de Pouzzoles, avec des vases ovoïdes et piriformes sablés.

A Ostie, il y a des bols coquille d'oeufs dans des couches du II<sup>e</sup> siècle. Quand commence cette production ?

*F. MAYET*

La production des bols coquille d'œuf est bien attestée à l'époque claudienne; il n'existe pas dans la Péninsule Ibérique, à ma connaissance, de témoignages pour le II<sup>e</sup> siècle, pas plus que pour la plupart des autres types de parois fines.

(#) Cf. F. MAYET, *Les céramiques à parois fines dans la Péninsule Ibérique*, Paris, 1975, cartes, *passim*.

Le schéma général de la production des parois fines me semble être le suivant: à l'époque républicaine et augustéenne, la production paraît presque exclusivement italique; à partir de Tibère, et surtout du règne de Claude, les ateliers se multiplient dans les provinces en se diversifiant. Leur importance est très variable: locale, régionale, provinciale ou méditerranéenne...

*M. LABROUSSE*

Il y a eu une production de vases à parois fines en Gaule méridionale également. (La Graufesenque, Montans, Galane ?). Leur couleur est orange métallisée; ils datent du deuxième quart du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. On les confond volontiers et l'on ne connaît pas encore leur aire de diffusion. La sigillée semble avoir échangé des motifs avec les parois fines de la Gaule.

*R. ETIENNE*

Pour conclure ce débat, et apporter peut-être un argument supplémentaire en faveur d'une production hispanique de parois fines, de Bétique vraisemblablement, je peux signaler que, dans sa thèse F. Mayet discute les diverses identifications du «barro saguntino» et propose l'hypothèse que les fameux vases de Sagonte ne seraient autres que ces bols décorés à la barbotine, si abondants dans le Sud de l'Espagne et bien répandus sur le pourtour de la Méditerranée occidentale.

## IX —CÉRAMIQUE A GLAÇURE PLOMBIFÈRE

EXPOSÉ DE JORGE ALARCÃO

Les fragments de céramique à glaçure plombifère rencontrés à Conimbriga sont rares. A part une seule exception, tous appartiennent à des *skyphoi* certainement importés d'Orient. Cette exception est un fragment de vase fermé (pl. XVII, 7), d'un type apparemment semblable à la forme Déchelette 60, avec une pâte rosée, sur la provenance duquel nous n'avons aucune idée.

En Orient, la céramique à glaçure plombifère a été fabriquée à Tarse, Notion et probablement dans quelque cité de Carie. Il est plus discutable qu'elle ait été également fabriquée à Tschandarli. La rareté dans les cités de Pergame, Ephèse et Priène ne suggèrent pas l'hypothèse de productions locales. En Occident, ce type de céramique a été produit en Italie, en Gaule, en Bretagne et sans doute en Germanie.

Les fragments de Conimbriga ne soulèvent de problèmes ni sur le plan typologique ni sur le plan chronologique. Si nous vous les présentons ici, c'est pour vous montrer que ce type de céramique existe également à Conimbriga. Elle sera publiée dans le volume VI des *Fouilles de Conimbriga*; nous profiterons de cette occasion pour tenter une synthèse de nos connaissances sur l'origine, la chronologie et la typologie de cette céramique. Pour l'instant, j'attire plus spécialement votre attention sur deux fragments: l'un de Conimbriga (forme Déchelette 60?) et un autre de Fiães. Ce dernier, appartenant peut-être à un mortier correspondrait-il à la céramique vitrifiée tardive d'Albintimilium ?

DISCUSSION

*J. W. HAYES*

Cette série de *skyphoi*, de bols et de cratères au décor moulé (feuilles et figures humaines), comme le vase publié par Mme Horta Pereira (x), et la plupart des fragments de Conimbriga peuvent avoir une origine orientale (2). Il semble en effet que la plupart de ces vases viennent de Syrie ou de Cilicie où ils sont assez communs. Leur production est attestée à Tarse, mais il y avait sans doute d'autres centres dans la même région. Les exemplaires de Pompéi sont identiques à ceux d'Orient; il en va de même pour les fragments de Conimbriga. Ils ont tous vraisemblablement une origine orientale.

*M. LABROUSSE*

Un fragment trouvé à Toulouse est décoré d'un aigle aux ailes déployées: c'est une céramique rare (3). A Vertault, elle est également rare et très différente, par la couleur, des vases de Vichy (Allier) qui ont été identifiés comme des tasses de curistes.

*N. LAMBOGLIA*

La rareté de cette céramique au Portugal est normale comme ailleurs. On peut distinguer trois phases:

- phase augustéenne — tibérienne (*Skyphoi* décorés)
- III<sup>e</sup> siècle: vases lisses, vert à l'extérieur, marron à l'intérieur.
- IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup>: renouveau; céramique fine (est-ce toujours une production romaine?).

f1) M. A. HORTA PEREIRA, O dolium cinerário, com *skyphos* vidrado a verde, da necrópole de Paredes (Alenquer), dans *Conimbriga*, IX, 1970, p. 49-54, pi. I et II.

(2) F. F. JONES, Rhosica Vase, dans *AJA*, 49, 1945, p. 45-61.

(8) Cf. E. ETTLINGER et Ghr. SIMONETT, *Römische Keramik aus dem Schutthügel von Vindonissa*, Bâle, 1952; *Gallia*, XXVI, 1968, p. 532 et fig. 15.

Quant à l'origine, il faut la rechercher en Orient à l'époque augustéenne; on a aucune preuve de fabrication en Italie malgré les recherches de Kern. La question d'une succursale italienne reste à démontrer. Même chose pour les deux autres phases.

Je demande à M. Hayes s'il existe une possibilité de continuité dans la production des vases à glaçure entre le IV<sup>e</sup> siècle et le Moyen-Age.

*J. W. HAYES*

Je ne vois une telle tradition dans aucune partie du monde romain entre la première moitié du V<sup>e</sup> siècle et le VII<sup>e</sup>, date à laquelle commence la production de poterie à glaçure médiévale/byzantine à Constantinople. Une tradition continue se poursuit seulement dans l'empire des Sassanides.

*J. ALARCÃO*

Je suis absolument convaincu de l'origine orientale de cette céramique. Mais il y a une telle abondance de cette production à Sarsina en Italie du Nord qu'il est difficile de croire seulement à des importations dans cette région. Il y a eu certainement une production locale.

*F. PALLARÉS*

On peut en effet penser à une fabrication possible du côté de Ravenne où beaucoup de produits sont imités en céramique vitrifiée.

Le fragment tardif de Fiães présenté par M. Alarcão n'a rien à voir avec ceux de Vintimille.

*J.-P. MOREL*

Il y a beaucoup plus de céramiques émaillées qu'on ne l'imagine, mais elles sont bien rarement signalées. A Hippone par exemple, il existe des cruches à glaçure des II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s. avec antécédents républicains, à pâte rouge foncé.

## X — CÉRAMIQUES A ENGOBE BLANC

EXPOSÉ DE JORGE ALARCÃO

Un engobe blanc recouvrant la surface externe des vases constitue le dénominateur commun de ces céramiques qui sont fort peu répandues au Portugal. Une gargoulette d'excellente qualité recueillie dans la nécropole de Bouçós (Paços de Ferreira), une autre de Conimbriga et un calice de Troia (Setúbal) sont les seules pièces complètes connues dans notre pays. Des fragments de Fiães (Vila de Feira) et de Conimbriga complètent la liste des sites luso-romains ayant donné, à notre connaissance, des céramiques à engobe blanc.

Selon Claustres, la céramique à engobe blanc a été trouvée sur des *oppida* du Roussillon associée à de la campanienne B de la fin du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> siècle av. J. C.. Les trouvailles d'Argentomagus, Gergovie, Mehun, Strasbourg ou Lezoux prouvent que cette production s'est poursuivie tout au long du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. A Conimbriga, la plupart des fragments proviennent de niveaux flaviens et d'époque trajanienne. J.-J. Jully identifia en 1962 <sup>(x)</sup> un groupe de céramiques à engobe blanc, avec une décoration peinte en rouge et en noir, qu'il localisa à Montfo (Magalas, Hérault), Ensérune et en divers lieux de l'Aveyron à la Loire, du Puy-de-Dôme et de la Saône-et-Loire. De fabrication gauloise, cette céramique qui adopta, selon cet auteur, la couverture blanche des amphores étrusques et de la céramique ionienne, a été fabriquée du II<sup>e</sup> siècle av. J. C. au début de l'époque impériale.

P) J.-J. JULLY, Quatre vases ovoïdes à engobe blanc, dans *RAC*, I, 1962, p. 326-334.

La décoration de bandes et de lignes ondulées, verticales ou horizontales, peintes en rouge brunâtre, brun foncé ou noir de fumée, se rencontre toujours sur des urnes ovoïdes. La peinture linéaire rouge sur engobe blanc existe-t-elle encore en Gaule à l'époque impériale? Ce groupe défini par Jully serait-il à l'origine de la céramique à engobe blanc, sans peinture, de l'époque impériale? Y eut-il effectivement une influence de la céramique étrusque et ionienne, comme le suppose cet auteur ?

Un examen macroscopique attentif de la pâte et de l'engobe nous permet de distinguer à Conimbriga divers types de fabrication, mais nous n'avons pas idée de leur provenance respective. Peut-être l'un de vous, familiarisé avec des céramiques identiques en Espagne, en Italie ou en Gaule, pourrait reconnaître ici quelque type de fabrication bien déterminé.

## DISCUSSION

*M. LABROUSSE*

Dans la région toulousaine, nous connaissons des cruches à engobe blanc depuis l'époque augustéenne jusqu'à la fin du siècle. A Albi, un dépotoir daté de 50/70 de notre ère, a donné des cruches ovoïdes et des lagènes peintes en blanc, d'un blanc brillant, et décorés de bandes orangées (\*). On vient d'en trouver de semblables à Montans. Celles de Gergovie n'ont aucun décor.

*A. VERNHET*

Pour la France nous nous heurtons à une grande faiblesse de la bibliographie (cf. Jully, Périchon, Maier).

0) *Gallia*, XVII, 1959, p. 441 et fig. 40.

*N. LAMBOGLIA*

A Vintimille, la céramique à engobe blanc apparaît parallèlement à la céramique à glaçure plombifère (I<sup>er</sup> s. av. J.C. : couches VI et V). On l'a toujours considérée comme d'origine gauloise: c'est la même que celle de Conimbriga.

*J. ALARCÃO*

J.-J. Jully croit à la reprise d'une tradition étrusque ou ionienne; que faut-il en penser?

Cette production semble en effet avoir commencé au début de l'Empire.

## XI —CÉRAMIQUES PEINTES

*EXPOSÉ D'AD ILIA MOÛT IN HO ALARCÃO*

A Conimbriga, les céramiques peintes les plus anciennes accompagnent les céramiques à engobe rouge de type tartesso-orientale et les céramiques grises polies. Faites au tour, elles présentent une pâte de couleflr beige ou rose jaunâtre, dure, bien travaillée, une surface très lissée et une décoration de traits et de bandes horizontaux, combinés parfois avec des réticulés. La peinture est constituée d'engobes très dilués, blancs, rouges et bruns. Les rouges présentent une grande variété de tons, devenant presque noirs dans certains cas; ce sont toutefois les tonalités communes aux céramiques à engobe rouge qui dominent. La plupart du temps, cette peinture est mate, mais des zones brillantes, dues au polissage fait au tour avec un instrument dur, sont aussi fréquentes.

Etant donné la couleur et la nature de cette peinture, il est parfois difficile de savoir s'il faut classer certaines pièces avec les céramiques à engobe rouge ou bien avec les céramiques peintes. Pour surmonter cette difficulté, nous avons décidé de réserver pour cette dernière catégorie les vases sur lesquels les zones avec engobe forment un dessin aussi élémentaire soit-il; c'est le cas des numéros 1 et 5 (PL XIV). Malheureusement, très peu de fragments présentent un profil suffisant pour ne laisser aucune doute sur la forme de ces pièces. Quelques pièces parmi lesquelles le n° 3 (pl. XIV) donnent l'impression qu'il s'agit d'une production relativement récente qui peut s'être poursuivie assez tard dans

le I<sup>er</sup> siècle av. J. C., et pouvant être comparée à des matériaux provenant des fortifications de «El Higueron» et «El Castillarejo» (1). Des vases polychromes, à col large et anses hautes (PL XIV, 2) témoignent par contre d'une production ancienne (2) avec des parallèles exacts à Mogador et à Santa Olaia. De cet *oppidum* proviennent aussi des fragments de plats avec peinture blanche (pi. XIV, 4 et 6) ou rouge (pl. XIV, 5) et des coupes (pi. XIV, 7) dont la chronologie exacte nous échappe.

Quelle est l'origine de cette céramique? Gomment la désigner: de tradition ionienne, punique, punico-ibérique ?

Les fragments peints datables de l'époque romaine sont nombreux à Conimbriga; tous présentent les caractéristiques d'une production locale ou régionale. Le même phénomène apparaît d'ailleurs dans le reste du pays. Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, on distingue un groupe de vases à large embouchure et au bord largement incurvé vers l'extérieur, avec deux anses (pl. XV, 11 et 12); la pâte est toujours rose clair, la surface lissée, la peinture dans les tonalités de brun orangé. La décoration dominante consiste en triangles garnis de lignes parallèles ou croisées et de zones réticulées (3). Les exemplaires les plus remarquables sont les deux vases jumeaux de Guifões (4) au col haut, le bord souligné d'une guirlande et la décoration des anses se terminant par des têtes de serpent. Proche de ce groupe, mais avec une individualité propre cependant, est celui représenté par deux fragments découverts à Braga dans un contexte archéologique parfaitement datable des années 50-80. Il s'agit d'une céramique à pâte fine, blanchâtre, décorée de motifs humains assez grossiers tout en étant visiblement inspirés du répertoire classique (Pl. XX, 1 et 2).

1) J. FONTEA et J. BERNIER, *Recintos y fortificaciones ibéricos en la Bética*, Salamanque, 1970, fig. 9, 26, 48 et p. 92, 121.

(2) A. JODIN *Mogador, comptoir phénicien du Maroc Atlantique*, Tanger, 1966, p. 157, fig. 32.

(3) Ces vases ne sont pas fréquents mais nous en connaissons à Braga, Meixomil, Briteiros, Monte do Padrão (Santo Tirso), Guifões (Porto) et Conimbriga.

(4) J. NEVES DOS SANTOS, Serpentes geminadas em svástica e figurações serpentiniformes de Castro de Guifões, dans *Lucerna*, 3, 1963, p. 141, pl. I.

A Conimbriga, provenant d'un niveau d'époque trajanienne des grands thermes du sud, nous avons un fragment d'une petite assiette à pâte fine et claire, bien lissée, avec une décoration de bandes blanches (Pl. XIV, 10). Ce n'est d'ailleurs pas un fragment unique; les caractéristiques du type de fabrication permettent de le rapprocher de deux vases provenant d'une nécropole non identifiée du nord du pays et conservés à la Société Martins Sarmiento (pl. XIV, 8 et 9). Mais la ressemblance que l'un d'eux présente avec des pièces de la nécropole de Lomba <sup>(5)</sup> suggère, néanmoins, la possibilité d'une chronologie plus basse.

Il est impossible, dans l'état actuel de notre recherche, d'avoir une idée, même approximative et provisoire, de ce qu'était la céramique peinte des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. L'absence de trouvailles de cette époque ne signifie pas que l'on n'ait plus fabriqué de vases peints. On peut admettre, à notre avis, que pendant ces deux siècles ont prédominé les dessins très simples de lignes droites parallèles et de lignes ondulées, peintes en blanc et dans des tons lie de vin et brunâtres, préfigurant ainsi les nombreuses variantes que l'on peut observer au Bas-Empire, sur des formes rares (pl. XV, 13), sur des petites coupes au marli horizontal (pl. XV, 14) et sur des gargoulettes aux profils divers (pl. XV, 15 et 16; pl. XVI, 19, 20 et 21). La gargoulette est la forme peinte la plus fréquente dans le nord du Portugal, connue par de nombreux exemplaires complets découverts dans des nécropoles (Campo do Tablado, Lamego, Mozinho, Gulpilhares, etc.) et provenant indiscutablement d'ateliers locaux. A part une exception ou deux, ces céramiques se caractérisent par des pâtes très claires, spongieuses et friables. A Conimbriga, au contraire, les pâtes sont franchement rougeâtres, fines et dures, formant un groupe régional très caractéristique, homogène et abondant, ayant ses racines dans le Haut-Empire <sup>(6)</sup>. Parmi ces céramiques des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, typiques de la région de Conimbriga, il faut distinguer un groupe systématiquement décoré de dessins blancs constitués

<sup>(6)</sup> J. FORTES, Necrópole lusitano-romana da Lomba (Amarante), dans *Portugalia*, 2, 1905-1908, pl. XVI, 7 et 8, et p. 258.

(\*) J. ALARCAO, *La céramique commune, locale et régionale (Fouilles de Conimbriga V)*, Paris, 1975, p. 86.

de lignes droites, ondulées ou en zig-zag, par des points, des spirales et des réticulés (pl. XVI, 17, 18 et 25). En dehors de Conimbriga, les gargoulettes et les pots ne sont connus que par de rares fragments à Fiães, Guifões et dans une tombe de la région de Salamanque (7).

Le groupe le plus tardif, parmi les céramiques peintes, est constitué par des plats, des coupes, des pots et des pichets (pl. XVI, 22-24) de fabrication grossière (8) avec une décoration très fruste, aussi bien dans le dessin que dans la couleur (blanc, bruns jaunes), généralement dégénérée sous l'action d'une cuisson mal contrôlée. Ce type de décoration se retrouve sur des fragments de formes diverses de Fiães, avec des pâtes claires et tendres.

Un cas doit être mis à part dans ce tableau, un cas pour lequel nous n'avons aucune indication chronologique; c'est un fragment provenant également de Fiães, à pâte orangée, bien lisse, décorée d'une peinture apparemment peu soignée, constituée d'un engobe noir, semi-vitrifié et presque métallique (pl. XX, 3).

## DISCUSSION

**P. RO U ILLARD**

L'influence ionienne sur la céramique peinte de la Péninsule Ibérique est à revoir; le mot ionien est commode mais mal connu. Il n'y a pratiquement pas eu d'importations ioniennes. On ne peut parler de tradition ionienne qu'à Mogador.

En revanche, les influences puniques ou punicisantes sur les formes comme sur les décors sont certaines (*thymateria*). Quant aux rapports avec la céramique ibérique, ils me semblent très

(7) J. MALUQUER DE MOTES, Excavaciones en el castro de «Las Merchanas», dans *Pyrenae*, III, 1968, p. 115-120, fig. 6.

(8) Ces vases correspondent au groupe de grès argileux ou d'argiles gréseuses décrit par J. ALARCÃO (*op. cit.*, p. 102) dans le chapitre des céramiques communes du Bas-Empire.

hasardeux; les rehauts blancs n'existent pas en Andalousie. Au Portugal, Azougada est le seul site à présenter de la céramique ibérique de type andalou.

*Ch. GOUDINEAU*

Je suis d'accord pour rejeter le mot ionien. Je ne connais pas en Gaule de parallèles à cette céramique peinte du Portugal. Le problème est de savoir s'il y a eu, au Portugal, une tradition continue entre le III<sup>e</sup> s. av. J. C. et le Bas-Empire.

*P. de PALOL*

Il s'agit de céramiques locales difficiles à rattacher aux types connus. Elles manifestent des influences ibériques, mais de quelle région ? Pour le premier groupe, il est aussi difficile de le rattacher à la famille sud-hispanique qu'à celle d'Ullastret. Il faut donc les appeler céramiques peintes tout court.

Pour le deuxième groupe (deuxième moitié du I<sup>er</sup> s.), on pourrait le rapprocher de la production de Clunia — mais avec un décor différent. Plus grand rapport avec l'Espagne centrale qu'avec l'Espagne méditerranéenne.

Le troisième groupe me paraît être composé de produits locaux de différentes provenances. Cf. nécropole dite wisigothique de Pina de Esgueva (Valladolid), Vega del Mar (Málaga), Ibiza.

Pour les profils tardifs des IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, nous sommes encore dans l'imprécision. Il demeure le problème de la découverte à Càstulo d'une céramique ibérique dans des tombes à incinération que J. M. Blazquez date du Bas-Empire <sup>(9)</sup>. Cette chronologie est moins que sûre, mais il serait intéressant de savoir si les céramiques peintes de Càstulo ressemblent au groupe tardif présenté ici.

Certes, on note la persistance du goût pour les céramiques peintes, à Clunia, depuis le I<sup>er</sup> siècle, avec une céramique se rattachant au dernier style ibérique d'Azaila, jusqu'au III<sup>e</sup> siècle,

<sup>(9)</sup>J. M. BLAZQUEZ, *Càstulo I* (Acta Arqueológica Hispanica, 8), Madrid, 1975, p. 237-304, p. 291-292 pour la chronologie.

avec une autre céramique peinte et au IV<sup>e</sup> siècle avec une céramique peinte de style grossier, brun noirâtre (jamais rouge et blanc).

En Castille, existait une tradition de la céramique commune avec décor peint (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles) que l'on pourrait confondre avec de la céramique musulmane.

*A. CARANDINI*

La poterie peinte d'Athènes du II<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle est tout à fait autre chose.

*P.A. FÉVRIER*

En Afrique du Nord, au III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s., il y a de nombreuses céramiques peintes — jamais publiées — céramiques recouvertes d'un engobe et décorées en blanc brun.

## XII — CÉRAMIQUES COMMUNES

EXPOSÉ DE JORGE ALARCÃO

Nous avons consacré à la céramique commune, locale et régionale, le volume V des *Fouilles de Conimbriga*. D'autres céramiques communes que nous estimons d'importation seront publiées dans le volume VI (*Céramiques diverses et verres*). Nous avons donc réparti les céramiques communes en deux groupes, en distinguant celles qui furent fabriquées à Conimbriga ou dans la région de celles qui ont été importées de loin.

La classification des céramiques communes obéit, en premier lieu, à un critère technologique. Les groupes ont été déterminés suivant la qualité de la pâte, le procédé de fabrication (céramiques faites à la main ou au tour), le procédé de finition et les conditions de cuisson. C'est ensuite seulement que nous avons fixé une typologie des formes, à l'intérieur de chaque groupe. Ainsi, le critère technologique a la priorité absolue par rapport aux critères typologique et stratigraphique ; il nous paraissait être le plus fécond et le plus scientifique. Nous avons organisé la première classification technologique par un simple examen macroscopique avec l'aide d'une loupe commune; une analyse scientifique vint ensuite confirmer ou corriger nos groupements.

Quelles méthodes d'analyse avons-nous utilisées? Quels problèmes avons-nous posés au scientifique ? Quels résultats avons-nous obtenus?

Le choix d'une méthode d'analyse scientifique ne peut être indépendant des problèmes formulés par l'archéologue. Or, ces problèmes sont de deux ordres: taxonomiques et génétiques. Nous pouvons, en effet, demander au scientifique qu'il nous aide à établir

des groupes, à distinguer les pâtes les unes des autres (problème taxonomique) ou bien à identifier l'origine des pâtes (problème de génétique).

La distinction et la caractérisation des pâtes peuvent s'obtenir aussi bien par l'analyse des éléments (par activation neutronique, par fluorescence de rayons X, par spectrométrie, par émission optique) que par l'analyse minéralogique. La première est aujourd'hui généralement plus suivie bien que l'école anglo-saxonne continue à utiliser avec succès les méthodes d'analyse minéralogique. Si la distinction des pâtes est l'unique objectif de l'analyse, l'identification des éléments est certainement préférable à l'examen minéralogique. Nous ne pouvons, toutefois, oublier que les éléments sont susceptibles de combinaisons différentes et surtout que la nature, la forme, les dimensions et répartition des composants non argileux présents dans la pâte sont des éléments importants pour la caractérisation de celle-ci. Mais si la détermination de la provenance est aussi l'objectif de l'analyse, l'étude des éléments n'est pas alors forcément la plus adéquate, car il est nécessaire dans ce cas de confronter la composition des pâtes avec celle des glaisières d'où peut provenir la céramique étudiée. Si l'on connaît la composition élémentaire des gisements, l'analyse de la céramique peut être une analyse des éléments; si c'est la composition minéralogique qui est connue, l'analyse de la céramique devra être minéralogique.

C'est pour cette raison que nous avons fait faire essentiellement des analyses minéralogiques (surtout par diffraction des rayons X) sur les céramiques de Conimbriga. Après avoir regroupé les céramiques par la méthode macroscopique, nous avons constaté que certains groupes étaient extraordinairement abondants alors que d'autres se réduisaient à quelques pièces. Ce critère statistique, certainement susceptible d'erreur, mais justifiable sur le plan scientifique, et fécond, nous amena à distinguer des groupes de production probablement locale et des groupes sans doute importés. L'analyse scientifique intervint à ce moment, tout d'abord pour confirmer ou corriger ces regroupements et, en second lieu, pour vérifier si, dans la région de Conimbriga ou un peu plus loin dans les autres régions de la Lusitanie, existaient des glaisières de même composition. La rareté des analyses élémentaires des glaisières

portugaises aurait rendu toute comparaison impossible, mais l'existence d'analyses minéralogiques, inédites pour la plupart mais existant au Service du Développement Minier de Porto, conduisit à donner la priorité à l'analyse par diffraction des rayons X (sans exclure toutefois d'autres types d'analyse comme nous l'expliquons plus longuement dans le volume V des *Fouilles de Conimbriga*).

L'analyse scientifique, en premier lieu, a rendu plus rigoureuse notre classification des pâtes; en second lieu, elle a prouvé que les pâtes que nous présentions dans le volume V des *Fouilles de Conimbriga* pouvaient provenir de la région de Conimbriga ou de la Lusitanie. C'est intentionnellement que nous disons : *pouvaient* provenir de la région de Conimbriga. En effet, dans d'autres points du monde romain, on rencontrera certainement des gisements d'argile de composition semblable. Mais n'était-il pas légitime de supposer que des céramiques apparues en abondance sur le site de Conimbriga étaient originaires de la région de Conimbriga puisque l'analyse scientifique démontre que des gisements de composition semblables y existent?

## DISCUSSION

### *A. VERNHET*

Des analyses chimiques ont été effectuées à la Graufesenque sur la sigillée, la céramique de la Tène III et sur des glaisières; des résultats sont difficiles à obtenir en raison des ajouts postérieurs à la pâte (mica, sable, etc....).

### *J. ALARCÃO*

Nous ne parlons pas exactement des mêmes problèmes. A La Graufesenque, le problème de provenance ne se pose pas, puisque la céramique que l'on y trouve a été fabriquée sur le site; l'analyse chimique est donc valable comme moyen de mieux caractériser

la pâte. Le travail est plus difficile quand on ne connaît pas la provenance des vases (cas de Conimbriga). Un travail archéologique préliminaire est obligatoire pour déterminer ce qui a été probablement produit sur place; on passe ensuite à l'analyse pour confirmer s'il y a des glaisières comparables.

*Ch. GOUDINEAU*

On vous envie beaucoup de pouvoir demander ces analyses à des laboratoires. En France, l'analyse minéralogique commence à être appliquée à la céramique protohistorique.

*P.-A. FÉVRIER*

Les gisements de Conimbriga sont-ils proches ou lointains? Les autres gisements du Portugal sont-ils différents de ceux-ci?

*J. ALARCÃO*

Les gisements de Conimbriga se situent entre Coimbra et Avelar (environ 40 à 50 km), c'est une région réduite. D'autres glaisières auraient peut-être pu produire cette céramique commune ; mais on n'a analysé que les céramiques trouvées en grande abondance et ne se trouvant pas sur d'autres sites.

*Ch. GOUDINEAU*

C'est une chance d'acquérir la certitude que cette céramique commune a été fabriquée localement. Des comparaisons sont-elles possibles avec d'autres sites? Ces formes se retrouvent-elles ailleurs, qu'il s'agisse d'exportations, de modes ou d'imitations ?

*J. ALARCÃO*

Nous avons tenté une telle étude, mais il y a très peu de travaux sur la céramique commune. Nous avons dressé un *corpus* des pièces publiées en France, en Espagne et au Portugal (800 pièces complètes); mais nous avons abandonné ce travail car nous n'avons

trouvé de ressemblances que pour les formes les plus communes et les plus simples, ce qui n'apportait aucune solution.

A Conimbriga, nous avons la certitude qu'il existait une céramique locale. Certes, il existe un grand commerce de céramiques communes d'importation; citons deux exemples: celui de la céramique jaune caractéristique des mortiers de type Hofheim 79 ou les mortiers du type de ceux de C. ATISIVS SECVNDVS de Lugdunum C). Je crois qu'il faut partir davantage de critères technologiques pour définir les catégories et non pas des formes.

*N. LAMBOGLIA*

La céramique commune peut être divisée en trois-groupes: une céramique de cuisine au dégraissant abondant, fabriquée sur place ; une céramique plus fine ; une céramique encore plus fine, pouvant être exportée.

Les comparaisons peuvent-elles être faites par des laboratoires ?

*P.-A. FÉVRIER*

L'expérience faite par M. Alarcão paraît nécessaire d'être poursuivie quel qu'en soit le coût. Il est aussi important de connaître le marché local et régional que le grand commerce de luxe. Les petites réalités sont essentielles.

La condition fondamentale est de poursuivre le travail sinon il devient inutile; mais les moyens financiers manquent et l'on est rapidement noyé par la masse du matériel.

*P. de PALOL*

Je suis d'accord, mais il faudrait unifier les méthodes des laboratoires. Je rappelle que les résultats des analyses par C14 sont discutables à cause de cela, d'où un certain scepticisme. \* II.

(\*) CUNLIFFE, *Excavations at Fishbourne, 1961-1969*, Londres, 1971, II, p. 173.

*J. ALARCÃO*

Certes la céramique est utile pour la chronologie, mais aussi pour l'évolution socio-économique, pour l'évolution des goûts. 2 exemples: — Au Bas-Empire, l'importance des cruches est à mettre en relation avec la nécessité d'aller à la fontaine, avec les citernes; elles sont la conséquence du démantèlement du système d'adduction d'eau des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s.

— La céramique grise, de tradition préromaine, a duré jusqu'à la période claudienne, traduisant ainsi la persistance d'un goût pour ce type de céramique.

Il ne faut pas se méfier des laboratoires; mais il faut leur poser les vrais problèmes, les questions justes pour éviter tout gaspillage.

*P.-A. FÉVRIER*

Il faut donc un échange de questions entre l'archéologie et le laboratoire en connaissant bien les données de la problématique.

*N. LAMBOGLIA*

Les résultats me semblent partiels et soumis à caution. Comment donner à ce travail exemplaire une valeur générale? Comment établir un réseau homogène de relations avec les scientifiques ?

(Página deixada propositadamente em branco)

## CONCLUSION

HOWARD COMFORT

Je désire tout d'abord remercier et manifester ma reconnaissance à Madame Alarcão, au Professeur Etienne et à leurs assistants de m'avoir accordé, grâce à cette Table Ronde, le plaisir de rencontrer d'anciens amis et d'en connaître de nouveaux, ce qui n'est pas facile depuis l'Outre-Mer.

En commençant, je voudrais faire observer que sur n'importe quel site — et Conimbriga en offre un exemple aux limites de l'Empire — il faut étudier la céramique arétine, ou la sigillée italique, ou la sigillée de type italique, selon plusieurs points de vue. Tout d'abord, chaque signature doit être identifiée grâce au catalogue d'Oxé; il ne faut négliger aucun effort pour amener des signatures fragmentaires ou faiblement imprimées dans ce lit de Procuste. Mais il demeure un petit reste de marques nouvelles et l'on doit toujours se préparer à en rencontrer d'inédites qui, pour une raison ou pour une autre, ne figurent pas dans le catalogue d'Oxé-Comfort, et il y en a à Conimbriga. Il peut sembler étrange de devoir venir sur un site de ce Finistère pour y rencontrer un nom nouveau venu d'Italie, mais cela peut toujours arriver. Que dirons nous de ces *hapax*? Sont-ce des imitations locales de céramiques italiques? Je le pense. Les marques Terentius de la *IV Legio Macedonica* à León appartiennent manifestement à une production locale; la marque si commune C.P.P. *in planta pedis*, pourrait en être aussi une illustration. L'atelier bien connu de sigillée de type italique, à Lyon, ne représente qu'un témoignage

parmi de nombreux ateliers provinciaux. Ainsi se pose le problème suivant : une signature «arétine» trouvée sur un seul site provincial doit-elle avoir une origine italienne?

En second lieu, le fouilleur d'un certain site a l'intérêt et le devoir de rappeler tout ce qui a été trouvé sur ce site: c'est nécessaire et cela va de soi. Mais que dire des catégories de céramiques qui n'y ont *pas* été découvertes? Nous n'avons dit qu'un mot de l'absence des sigillées italiques tardives en général au Portugal et sur l'absence du potier précoce L. Tettius Samia. Nous n'avons pas mentionné la présence ou l'absence de signatures radiales au Portugal et spécialement l'absence d'arétine noire qui est en fait attestée à Ampurias, Tarragone et Narbonne et qui semble être la première production de céramique arétine dans la Méditerranée occidentale. Quelles autres absences remarque-t-on? Je pense à celle de Camurius, largement représenté dans certaines régions mais non signalé dans la production d'A. Alarcão sur la terra sigillata italique au Portugal. La marque *in planta pedis* est rare. Qu'en est-il de la proportion entre produits décorés et produits lisses importés ? Les statistiques comparatives sont difficiles à établir mais elles pourraient être significatives; à Sabratha, les vases décorés sont étonnamment importants. Qu'en est-il de la production authentique des vases d'Aco, des produits de Pouzzoles? J'ai essayé d'en identifier une pièce décorée putéolane à Conimbriga; il y en a un autre exemplaire incontestable à Beja. L'absence complète ou presque complète des produits de l'Italie du Nord et du centre de la Gaule n'est pas une surprise et ne pose pas de problème. Mais elle mérite d'être notée parce que leur place a été prise par d'autres céramiques. Que dire de l'absence des produits de Banassac?

J'ai parlé «du Portugal» une ou deux fois et A. Alarcão a publié la céramique du Portugal comme si ce pays représentait une unité culturelle; or nous savons bien que ce n'est qu'une unité politique moderne et non une unité culturelle à l'époque romaine, et même la Péninsule Ibérique ne présente pas d'unité sur le plan céramique comme P. de Palol l'a rappelé. De ce point de vue, la Péninsule Italienne ne représente pas davantage d'unité malgré la prééminence d'Arezzo tant dans les temps anciens que modernes. Tout ceci n'est qu'une extension de l'observation que sur un site on

doit tenir compte non seulement de ce que l'on y rencontre mais aussi de ce que l'on n'y rencontre pas.

Je passe maintenant au problème sémantique, plus important, de la sigillée, problème dont j'ai déjà eu à m'occuper. Qu'est-ce qu'une sigillée? A. Alarcão dit qu'elle se définit par certains caractères technologiques communs et je suis d'accord. A. Carandini pense que le critère technologique en est un parmi d'autres mais il n'a pas suggéré quels étaient les autres. Je voudrais en proposer un autre: le politique et le social. Sans vouloir en discuter en détail, je voudrais soumettre à votre méditation les points suivants :

1. Contemporaine du moment où l'on passe d'un gouvernement sénatorial républicain, fortement centralisé, au gouvernement impérial, nous trouvons la transition vernis noir-vernis rouge. Cependant, tandis que certaines innovations technologiques comme la couleur rouge et sans doute l'usage d'une décoration moulée sont importées d'Orient, les formes continuent à refléter les formes républicaines de la céramique campanienne comme l'a montré Ch. Goudineau.

2. Sous Auguste, nous avons un gouvernement fort, centralisé, et une nouvelle mentalité qui trouve son parallèle dans la poterie que nous connaissons tous. Je veux seulement dire que le centre de l'Italie n'est plus Rome mais l'Italie en tant que telle, que bien des provinces sont sous le gouvernement de l'Empereur et non sous le gouvernement unique du Sénat. La Gaule Cisalpine n'est plus une *provincia pacata* mais une partie de l'Italie. Arezzo certes est encore la capitale céramique de l'Empire comme le montrent les nombreuses marques *Arretinu(m) veru(m)* ou *Arrêt*, etc. (Oxé-Comfort 132) qui n'ont jamais été trouvées à Arrezzo même, ou la fameuse marque *Scotius fe(cit) Aretinu(m)* de Vindonissa (\*) qui en fait une «station» arétine.

3. Déjà sous Auguste et encore plus sous Tibère, la grande tradition impériale commence à gagner non seulement le Nord et le Centre de l'Italie ou la région de Cumes mais aussi les Provinces, et parmi elles, la Gaule nous donne, c'est bien connu, (\*)

(\*) E. ETTLINGER et R. FELLMANN, Ein Sigillata-Depotfunde aus dem Legionslager Vindonissa, dans *Germania*, 35, 1955, pl. 35, 14a.

la meilleure documentation. Il y a d'évidentes différences entre l'Italie et la Gaule sur le plan de la décoration; on ne confondait pas l'oeuvre des ancêtres de Michel-Ange et du Titien et celle des ancêtres de Matisse et de Cézanne.

4. Sous Claude et plus tard, me semble-t-il, les représentations érotiques des produits de Gaule sont plus obscènes que celles d'Arezzo plus délicates, et les évocations gauloises des jeux de l'amphithéâtre ne sont peut être pas plus brutales que les réalités des amphithéâtres d'Italie mais, du moins, ces distractions populaires n'avaient pas pénétré les représentations céramiques d'Arezzo et de Pouzzoles. Mais il y a encore une tradition impériale ténue.

5. On n'a pas besoin de s'appesantir sur la décentralisation de la tradition impériale céramique, c'est-à-dire la sigillée, décentralisation qui va d'un pas égal dans le gouvernement romain et dans la mentalité romaine.

6. Nous parlons souvent de certaines périodes de l'histoire romaine — périodes augustéenne, julio-claudienne, flavienne —, des bons empereurs comme Trajan, Hadrien, Antonin, de la période sévérienne, de l'anarchie militaire — et dans les provinces, à l'intérieur des limites du commerce, de l'économie, des invasions, des opérations militaires, tout a un retentissement sur les productions céramiques. Par exemple, un bol de Respectinus au British Museum manifeste un sans-gêne artistique et technique qui, à mon avis, réfléchit un manque de spiritualité tant du potier que du public qui achète la céramique et qui procède en partie de l'irresponsabilité de l'Empereur Eliogabal, et cependant les potiers de Rheinzabern, de Westendorf et d'Aquincum restent encore dans la tradition impériale tout comme Eliogabal lui-même.

7. Est-ce que les potiers africains avaient eux-mêmes conscience de produire une céramique arétine? Malheureusement, nous ne pouvons le leur demander, mais si nous pouvions le faire ils nous donneraient une réponse ambiguë. Les potiers de Paestum et de Gnathia avaient-ils conscience qu'ils fabriquaient un produit attique? Nous ne pouvons pas le croire et pourtant on peut constater une communauté de figures rouges entre les deux; de même que le dialecte attique et la littérature dominèrent le monde hellénistique, de même la poterie de type attique domina ce

monde jusqu'à son remplacement par une nouvelle tradition étudiée par Courby. Le parallèle n'est pas tout à fait valable parce que les produits de Paestum n'ont pas submergé les côtes méditerranéennes, tandis que la sigillée africaine a inondé — et je n'hésite pas à employer le mot — la totalité du monde méditerranéen, glissant toujours plus loin de son créateur.

8. Nous pouvons dire la même chose de la sigillée hispanique. Perennius et Rasinius auraient bien souffert en contemplant les formes et la décoration des vases hispaniques moulées les plus tardifs; mais ils auraient dû confesser de mauvais gré avoir une part de responsabilité.

9. En bref, songez à l'état politique, économique et social de l'Empire, aux IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles: il n'est pas du tout surprenant que des problèmes se posent avec les fabrications fractionnées de céramique durant cette période. Les Empereurs eux-mêmes rencontraient ces problèmes et, tout compte fait, je pense que les potiers résolvaient les leurs avec plus de bonheur et en restant plus fidèles à leurs traditions que ne le firent les Empereurs.

10. Pour conclure, en opposition avec cette tradition impériale, contemporaine d'elle et jamais submergée par elle, il y eut la petite tradition populaire. Comme exemple, on peut citer la poterie d'Argonne, qui, comme l'africaine, semble combiner des éléments populaires et les éléments de la tradition impériale. On n'a pas besoin d'aller chercher bien loin des exemples plus purs, moins bâtards, par exemple dans les céramiques à parois fines dont, jusqu'à hier, je pensais qu'elles ne devaient rien à la tradition impériale. Mais F. Mayet nous a montré l'importance du phénomène que les philologues appellent la *contaminatio*. Et quand tout l'Empire fut «contaminé», par exemple par la constitution antonine, la tradition céramique en fut affectée. Encore merci.

*N. LAMBOGLIA*

En conclusion, je vous donnerai mes impressions spontanées et improvisées, en vous parlant du fond du coeur, en tant qu'europpéen et latin. Pour moi, l'un des résultats les plus importants c'est de nous avoir donné l'occasion de nous serrer la main entre amis bien séparés (italiens, français, espagnols, portugais et américains), c'est de nous mettre au courant, de l'exploration de Conimbriga. Je ne saurais trop souligner le grand mérite de l'équipe franco-portugaise d'avoir réalisé cette osmose culturelle, le mérite de l'historien, du professeur R. Etienne, d'avoir su organiser une équipe. Le cas de Conimbriga me paraît, à cet égard, tout à fait exemplaire. Je salue également l'effort de J. M. Bairrão Oleiro, le premier portugais que j'ai accueilli dès 1952, pour réaliser, en compagnie de J. et A. Alarcão et M. Delgado, les conditions parfaites pour le travail de la mission française. Il faut leur reconnaître à tous le mérite d'avoir maintenu liées l'histoire et l'archéologie. Le système d'organisation de travail de Conimbriga peut servir d'exemple; l'ensemble des installations ne trouvent pas beaucoup de parallèles, sauf peut-être à Ampurias.

Le but de la table ronde s'est trouvé modifié dans la mesure où les invités ont davantage appris, en particulier sur la place du littoral atlantique par rapport au contexte méditerranéen. Depuis l'époque républicaine — ou protoromaine — les voies de pénétrations sont arrivées jusqu'à Conimbriga; le problème de la romanisation du Portugal est donc en voie de solution. C'est un point d'appui assez solide pour espérer étudier, de façon plus concrète, les rapports entre les civilisations indigènes et les Romains et voir leur osmose. Cette province n'a pas été colonisée comme les autres, ce que nous prouvent les céramiques campaniennes. Le faciès de l'époque protoimpériale et de l'époque tardo impériale, reflet de la réalité des fouilles, constitue un hiatus que l'on peut espérer combler d'ailleurs. Il est donc important que le matériel

soit conservé et étudié afin que le faciès d'un Conimbriga des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles apparaisse le plus clairement. On a bien vu le faciès et les problèmes des horizons les mieux connus. La revue *Conimbriga* est née de cette exigence de donner une étude totale du matériel.

Le but de Vintimille et de son école est de rehausser le niveau scientifique des fouilles des pays méditerranéens qui ont souffert de leur trop grande richesse archéologique. Cette nouvelle méthode de fouilles et de publications s'est propagée en Occident et jusqu'en extrême Occident par l'intermédiaire d'une première génération à laquelle appartiennent, entre autres, J. M. Oleiro, P. A. Février et M. Labrousse. Le but final est de donner pour plusieurs sites un panorama complet des céramiques permettant de faire une histoire complète. Mais le chemin sera long pour arriver à une compréhension totale, pour atteindre une unité des méthodes et du langage, une parfaite entente entre ces méthodes et l'histoire, pour aboutir à une synthèse historique. Pour cela, je salue le travail admirable de l'équipe franco-portugaise, Conimbriga restera dans nos yeux et notre cœur.

*P.-A. FÉVRIER*

Je remercie tout d'abord nos amis portugais et français qui nous ont accueilli et nous ont apporté beaucoup d'informations et de documents intéressants.

Nous vous avons posé beaucoup de questions, trop peut-être, mais sans doute parce qu'ignorants des cheminements que vous avez faits pour parvenir aux conclusions auxquelles vous êtes arrivés, des questions que vous vous êtes posées, et aussi mal préparés aux questions que vous nous avez posées. Cela tient certainement au fait qu'un archéologue ne peut se défaire du désir de refaire le chemin que les autres ont parcouru. C'est pour lui une exigence méthodologique, plus importante que pour n'importe quelle autre discipline des sciences humaines auxquelles notre culture classique nous a habitués. Tout dépend pour nous, non pas tant de l'objet qui se conserve, comme le livre ou le texte, mais d'un objet en situation, non pas d'un objet en soi mais d'un objet qui prend sa valeur de la façon dont il a été vu. Un objet est vu, choisi ou rejeté — nous avons insisté sur la situation déplorable de certains secteurs de la recherche du passé ou du présent — un objet vu et donc décrit de façon très empirique et cette situation risque de durer longtemps, tant que nous n'aurons pas élaboré un langage commun, qui peut être un langage «clair» comme un système codé. L'objet est donc décrit d'une façon qui dépend essentiellement de la connaissance de la culture matérielle que possède le chercheur, de l'intérêt qu'il y porte, et, sous-jacent à tout cela, de l'idéologie dont il est le prisonnier, conscient ou inconscient.

L'attitude en effet que l'on porte à l'objet de la culture matérielle — ce sur quoi nous avons travaillé pendant ces trois journées — peut être de plusieurs types . Elle peut être de désintéressement pur et simple; beaucoup l'ont fait par le passé; mais beaucoup restent inconsciemment sensibles à cet héritage

car on se débarrasse difficilement des habitudes culturelles acquises : ne privilégions-nous pas parfois le texte par rapport à l'objet? Une autre attitude vient de la méconnaissance de certaines conditions, en particulier technologiques. J'ai beaucoup admiré l'effort que vous avez fait à Conimbriga pour sortir d'un certain nombre de sentiers battus. Vous vous êtes posés, en liaison avec des laboratoires, des questions qu'il y a dix ans nous ne nous posions pas. Ici le dialogue chercheur archéologue-chercheur scientifique est plus avancé qu'ailleurs. Et cela explique nos questions: en effet lorsque sur les sites où nous travaillons ou bien où nous avons travaillé, nous avons vu des objets, mais nous ne les avons pas toujours considérés comme vous les avez considérés. Aussi nos réponses et nos questions ont souvent trahi notre ignorance du passé, un regard différent porté sur l'objet. Car l'évolution au cours des dernières années s'est considérablement accélérée. J'ai parfois l'impression, par les études sur la sigillée claire D, d'être un ancêtre qui n'a pas vu parce qu'il n'avait pas encore appris à voir. Je suis sûr que si je pouvais réexaminer, avec le temps, par exemple la céramique de Sétif, de Tipasa ou de Tebessa, je parlerais autrement, parce que vous ou d'autres nous avez appris de nouvelles exigences.

Il est une autre difficulté du travail archéologique. Sur un chantier, nous partons de nos connaissances limitées et nous affinons la connaissance du matériel. Mais pour ce faire, nous devons apprendre à connaître le matériel d'autres sites et, là, nous ne pouvons le plus souvent tenir compte des remarques faites par d'autres, et ce pour une raison essentielle. Si nous savons lire l'appareil critique d'un texte, il faut bien voir que nous n'avons pas encore d'appareil critique d'une fouille; il nous est souvent difficile de remonter de la publication à la réalité de la fouille. Il nous faut souvent juger des conditions de fouilles. Nombreux sont les résultats de fouilles qui ne reposent que sur de fausses certitudes, sur des analyses qui n'ont pas grande valeur, sur un regard incomplet sur la marche des travaux. Toutes les hésitations, les possibilités éliminées au cours des fouilles ne passent pas ou passent mal dans le discours terminal. L'avantage d'une réunion comme la nôtre est précisément de faire apparaître les problématiques de la démarche archéologique. Il me semble

qu'il faudrait multiplier des rencontres de ce type et les étendre dans le temps. Trois jours sont certainement insuffisants. Un des vœux que je fais sera de pouvoir reprendre plus tard la discussion, entre nous ou avec d'autres, et surtout de faire la même chose sur d'autres sites. Lorsque R. Etienne m'avait fait part, il y a quelques années, de son projet, celui-ci m'était apparu comme un projet fécond. J'en suis convaincu car j'ai beaucoup appris. On a très rarement la possibilité et de découvrir le matériel d'un site et de saisir les discussions que la fouille fait naître.

De plus, nous partons d'une bibliographie qui est maintenant dépassée dans certains domaines. Il nous faut faire appel à des spécialistes qui sont les seuls à connaître, d'où un blocage que Ch. Goudineau a souligné. Il y a donc un véritable rapport dialectique entre la fouille que l'on fait et son interprétation d'une part, et l'utilisation des découvertes ou des interprétations faites ailleurs d'autre part (car les descriptions sont difficiles à faire et surtout à exploiter). Un double danger menace: on peut considérer son chantier ou un chantier comme le centre du monde et l'on a tendance à tout y rapporter, cela a été nécessaire à Oberaden, à Haltern ou le demeure dans la mesure où l'on découvre un matériel nouveau. Ou bien on reporte sur le chantier que l'on étudie les conclusions élaborées ailleurs, ce qui sert à dater telle couche ou tel horizon lorsqu'on est devant un matériel qui est particulièrement bien daté. Mais en fait, le plus souvent, le chercheur se trouve dans une situation intermédiaire: il faut à la fois être critique à l'égard de sa propre recherche et face à celle des autres. Le meilleur exemple d'une situation semblable a été donnée hier par le problème des formes datées par Hayes au début du VI<sup>e</sup> siècle et que vous trouvez dans la couche de destruction que vous placez au moment où la chronique d'Hydace situe la destruction de la ville. Ailleurs, la même difficulté s'est retrouvée pour dater le départ de la sigillée claire D et pour dater les mosaïques de Piazza Armerina. Elle se rencontrerait certainement pour les origines de l'arétine (ou de sa diffusion sur un site) ou de la sigillée claire A (ou de sa diffusion).

Nous voyons donc ici encore mieux la nécessité d'une discussion ouverte du type de celle-ci, lorsque la fouille est suffisamment

avancée. Cette discussion, je l'ai vu s'orienter de façon utile dans plusieurs directions:

Le thème essentiel de notre discussion portait sur la céramique de Conimbriga. Nous avons appris à bien la connaître avec ses différentes catégories, classiques (ou devenues telles) ou originales par rapport à des sites voisins ou éloignés. Nous qui venons d'horizons divers de la Méditerranée occidentale et orientale, nous avons tous été frappés par ce qui est original, par ce qui a été dit sur la céramique locale à engobe orange ou rouge (?) sur sa durée et surtout son origine. Y a-t-il eu réellement une tradition locale qui a duré très longtemps, qui s'appuie sur des influences puniques et se fonde sur des qualités technologiques moins élaborées que celles des autres poteries importées? Une céramique locale qui a imité des formes empruntées à des céramiques importées? S'il en est bien ainsi, nous avons la preuve d'un artisanat indigène qui reste soumis aux influences d'une masse importée. On retrouve donc au niveau de la culture matérielle ce que l'on constate au niveau de ce que l'on appelle traditionnellement la culture: l'impact et la pression de l'idéologie de la classe dominante.

Nous avons été aussi frappés par l'originalité que représente cette partie de la Lusitanie par rapport au reste du bassin occidental de la Méditerranée et en même temps par son ouverture vers le reste de ce bassin. Cette originalité, on la trouve par exemple dans des détails en apparence infimes; je n'en veux pour preuve que la brusque substitution de l'arétine par la production du sud de la Gaule et le quasi monopole qu'exerce La Graufesenque entre 25/30 et 80. Ce problème de diffusion implique des conditions économiques et sociales et le rôle d'un groupe ou de groupes qui ont su prendre un pouvoir dans la fabrication et surtout dans la commercialisation. Un autre détail qui a retenu mon attention est cette ouverture vers la *Late Roman C* à partir de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle. Par ce détail, nous voyons bien à quoi sert l'étude de la céramique. Nous sommes donc, à Conimbriga, sur un site habité même après les destructions que rapporte Hydace. Les quelques inscriptions découvertes nous le laissaient supposer mais nous tenons maintenant une preuve d'habitat. De quel type? La suite de la fouille devra le dire. Je suis donc une fois de plus convaincu de la valeur relative des informations que

nous donnent les textes anciens. Nous sommes sur un site où arrive une céramique d'Orient au moment même où l'on aurait pu croire que l'expansion vandale dans la Méditerranée médiane aurait coupé les échanges entre Orient et Occident; bien au contraire, cette céramique a peut-être pris le relai, du moins provisoirement, de la céramique africaine. Enfin, nous devinons une ébauche d'impérialisme économique byzantin qui a précédé l'impérialisme politique. Nous retrouvons là ce que l'on entrevoit à partir de la diffusion de la campanienne dans une Méditerranée des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles que l'on pouvait croire essentiellement soumise à l'influence de Carthage.

C'est pourquoi toutes ces classifications difficiles, rigoureuses ou moins précises, sont essentielles. Pour définir des courants d'échanges on l'a souligné entre l'intérieur de la Péninsule Ibérique et Conimbriga —, pour définir des zones plus ou moins homogènes et changeantes — on l'a montré lorsque l'on a opposé le Nord du Portugal à l'Algarve et l'Alentejo —, pour définir des espaces originaux. Ainsi pourra-t-on voir les limites de l'emprise de certains grands marchés et de certaines classes de la société ainsi que des zones de résistance (plus ou moins larges) ou des niveaux de développement des produits de culture matérielle et peut-être des niveaux sociaux.

Je ferai une dernière remarque. Ce qui me réjouit, c'est qu'ici des chercheurs se sont jetés à l'eau pour publier, pour faire connaître. Le véritable danger est d'avoir peur, de retenir le matériel que l'on connaît, faute de posséder *tous* les éléments de comparaison. Vous avez fait un travail *provisoire*, c'est-à-dire un travail scientifique. Vous avez donné des définitions provisoires; on vous critiquera peut-être mais vous aurez donné ce que vous savez en 1975, sans souci de perfectionisme qui nous cache de larges pans du monde de la culture matérielle. Cela me paraît un exemple à suivre, tout comme paraît un exemple à suivre, l'organisation de ce colloque, et ce que, présentement, votre pays cherche à réaliser.

*J. ALARCÃO*

Je voudrais clôturer nos travaux par quelques mots très brefs, en vous remerciant et en vous disant combien nous sommes satisfaits de cette Table Ronde. Nous avons fait des progrès. Vous nous avez beaucoup apporté; on a beaucoup contesté mais on ne conteste que les maîtres que l'on admire, les autres on ne s'en soucie pas. Espérons que nous nous retrouverons sur un autre point du monde romain.

(Página deixada propositadamente em branco)

## APPENDICES

(Página deixada propositadamente em branco)

## APPENDICE I

les de potiers sud-galliques (exemplaires ayant donné lieu à des lectures  
i des interprétations différentes de la part d'A. Alarcão et A. Vernhet).

### PLANCHE XVIII

### PLANCHE XIX

N°	A. ALARCÃO	A. VERNHET	N°	A. ALARCÃO	A. VERNHET
232	ABBI	ARD	293	MT.I:	
233	ACN(...)	[...]NDV	298	MOMO	
236	ANIO		299	MOMO	
237	ANII		300	OF M[O]	OF M[...]
238	AIHIO		301	M[O]	[...] M[...]
239	O AP(RI)		302	MVRI	
240	[A]RRVS	[...]RVS	303	OF. M[...]	
242	OF B(IO)		304	[O]F NIGR	OF INGE (?)
244	CALVIO		305	F NGI	OF INGE (?)
245	CAL(VI)		306	NI[G...]	
246	CMI(...)	[NI...] ou [...] IN	307	OF.N[G]	OF N[...]
247	OF. CANT(I)	OF. CAN[TI]	308	NI[...]	
251	CARI::F	CARILL[...]	309	O PASNI	O PASEN
253	L. C [RE]	L. C[...]	310	PASSI	BASSI
254	(CRI) SP	[...]ST	312	OF P.	
256	EMF	[...]E	316	PAVLLV[S.F]	PAVLLIN[...]
257	IINI	[...]VI	318	[PONT]EIVO	
259	IIRO[S]	[ANT]ERO[S]	319	PONTIN	PONTI MA ou PONT MA
260	P ERRIMI	PERRI MAN	320	PRIM OF	PRIMVS ou PRIMVL
263	IIVA[N]	[S]ILVA[N]	324	[O]F PRINT	OF PRIM
264	FAM		325	OF CVI	OF CANT rétrograde
266	[F]ELlici	[B]ELlici	326	RANTO	BASSI O
267	FELIX.SEX[TVS]	FELIX SEV	333	O. SĀBINI	O. SĀBIN[I]
272	IVBILV[S]		334	[OFS] ABN	SABIN
274	IVCV[NDI]	SECV[ND]	340	SECVD[I]	SECVNDI
276	OF IV[...]	OF IVL	341	SECVN[...]	SECVN[...]
277	[IVL]IHI	[IVLL] INI	344	[SE]VER	
278	IVII		345	CLVAN	[S] ILVAN
281	[LA]: BE	[...] BE	346	SIWA:F	
283	LAE M	LAEMI	348	SILVII	SILVIN ou SILVI P
286	F LĀPID		349	[...]BIV	[SALV]ETV
287	OE. LVP		351	VAVA	VAVA(?)
290	MAL	MAÇ	352	VE[...]	
291	MAR[TIAL]FECIT	MAR[SVS] FECIT	353	VII	
292	MASC[L]	MAS[CLI MA]			

(Página deixada propositadamente em branco)

## APPENDICE II

### CATALOGUE DES PIÈCES ILLUSTRÉES

Pour compléter et faciliter la compréhension du texte et des planches nous avons réuni dans ce catalogue les renseignements concernant l'origine, le lieu de conservation, caractères technologiques, et éventuellement, la publication des pièces illustrées. Suivant les possibilités, nous ajoutons les numéros d'inventaire et les données stratigraphiques, et pour chacune les références au texte de cette Table-ronde. Les pièces de Conimbriga sont naturellement conservées au Musée Monographique de Conimbriga. La détermination des couleurs a été faite d'après le code MUNSSELL (Soil Color Charts, Baltimore, 1973), étant bien entendu que toute référence a une valeur approximative.<sup>1. 2</sup>

### I. CÉRAMIQUES À ENGOBE ROUGE NON GRÉSÉ

#### Planche I

1. Trouvé à Santa Olaia; conservé au Musée Municipal Santos Rocha, Figueira da Foz. N.º Inventaire 7930; p. 10.  
Plat fragmentaire. Pâte très dure, bien épurée, couleur ocre rosé (7. 5YR 7/6). Engobe poli au tour, couleur rouge marron (2.5YR 3/6), à l'intérieur. L'extérieur est bien lissé. Diamètre: 268 mm.
2. Conimbriga: 68 R3 (2); p. 10.  
Fragment de plat. Pâte spongieuse, très dure, couleur orange (5YR 6/8). Engobe rouge (10R 4/6) poli au tour sur les deux faces et sur le fond externe. Diamètre: 340 mm.

3. Conimbriga: 65 G VIII 8 (7); p. 10.  
Fragment de plat. Pâte et engobe très semblables à ceux du numéro précédent. Diamètre: 275 mm.
4. Conimbriga: 69 R3/12 (2); p. 10 et 15.  
Fragment de plat. Pâte semblable à celle du n.º 2, mais engobe très poli de couleur plus vive, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Traces de feu sur les deux faces. Diamètre: 270 mm.
5. Trouvé à Tavadere; conservé au Musée Municipal Santos Rocha, Figueira da Foz. N.º Inventaire 4146; p. 10 et 14.  
Fragment de bol. Pâte assez grossière avec beaucoup de quartz et de mica, couleur beige (7.5YR 6/4). «Aguada» (\*) orangéâtre sur la paroi externe. Diamètre: 149 mm.
6. Trouvé à Briteiros; conservé à la Société Martins Sarmento, Guimarães; p. 11 et 14.  
Fragment de bol. Pâte couleur brune (7.5YR 5/4) très micacée. «Aguada» brun orangé, polie à l'extérieur et sur le bord interne. Diamètre: 130 mm.
7. Mêmes références et description que pour le numéro précédent. Diamètre : 85 mm.
8. Trouvé à Fiães da Feira; conservé à la Faculté des Lettres de Porto; p. 11.  
Fragment d'assiette. Pâte semblable aux numéros précédents, mais de couleur plus foncé (7.5YR 4/4). Engobe rouge peu épais sur les deux côtés. Diamètre: 189 mm.
9. Trouvé à Briteiros ; conservé à la Société Martins Sarmento, Guimarães ; p. 11 et 14.  
Fragment de pot avec une anse. Pâte blanchâtre assez fine et tendre avec des globules ferrugineux et des paillettes minuscules de mica. «Aguada» rouge (10R 5/8) sur la paroi externe et sur le bord interne. Diamètre: 67 mm.

#### Planche II

10. Trouvé dans la nécropole d'Alcácer do Sal; conservé au Musée National d'Archéologie ; p. 10 et 15.  
Bol intact. Pâte sableuse, abondante en mica et calcite; sa couleur brunâtre est noircie à l'intérieur par défaut de cuisson. Engobe rouge (10R 4/8) fin, presque mat. Diamètre: 195 mm.
11. Conimbriga: 67 H VI 29 (12); p. 11.  
Plat fragmentaire. Pâte orangée (2.5YR 5/6) très dure et grossière, abondante en calcite, mica, quartz et globules ferrugineux. Engobe rouge (10R 4/8) homogène, épais et satiné sur la paroi interne. Vestiges de traces de feu sur la paroi externe. Diamètre: 350 mm.

Í<sup>1</sup>) Le terme «aguada» pourrait être traduit par peinture diluée ou peinture à la détrempe.

12. Conimbriga: 70 H VIII 19 (1); p. 11.  
*Id.* Mêmes caractéristiques que le numéro précédent avec comme seules différences la couleur plus foncée de la pâte et de l'engobe (rouge- 10R 4/6). Diamètre: 336 mm.
13. Conimbriga: 70 H VIII 32 (4); p. 11.  
Fragment d'assiette. Pâte beige rosé (7.5YR 6/4) avec un dégraissant très abondant et visible même à travers l'engobe qui recouvre l'intérieur et la moitié de la paroi externe; il est léger, de couleur rosée (10R 5/6) et légèrement poli. Traces de feu sur la face externe. Remarquer les cannelures concentriques sur le fond externe. Diamètre: 243 mm.
14. Trouvé dans la nécropole de Monte Mozinho; conservé au Musée Municipal de Penafiel. Référence M 74/S4 (73); p. 11.  
Assiette intacte. Pâte semblable à celle du numéro précédent, couleur beige-brun (10YR 6/4). Engobe léger, rouge foncé (10R 4/6) à l'intérieur et sur le bord externe. Diamètre: 254 mm.  
C. A. Ferreira de Almeida, *Escavações no Monte Mozinho*, (1974), Penafiel, 1974, Pl. XII, 4. p. 45.
15. Trouvé dans la nécropole de Monte Mozinho; conservé au Musée Municipal de Penafiel. Référence Mozinho, 39; p. 11.  
Bol cassé sur le bord. Pâte assez fine, couleur beige rosé (7.5YR 6/4). Engobe fin, poli couleur brune (7.5YR 5/6) sur la paroi externe et sur le bord interne. Diamètre: 159 mm.  
*Id. Ibid.*, PL XI, 1, p. 50.
16. Trouvé dans la nécropole de Monte Mozinho; conservé au Musée Municipal de Penafiel. Référence Mozinho 60; p. 11.  
Bol intact. Pâte semblable à celle des numéros 6 et 7. Engobe fin rouge-marron (5YR 5/4) sur les deux côtés. Remarquer les entailles sur le bord. Diamètre: 123 mm.  
*Id. Ibid.*, PL XIII, 5 p. 50.
17. Trouvé dans la nécropole de Duas Igrejas (Penafiel); conservé au Musée Municipal de Penafiel. Référence D. Igrejas, 18; p. 11.  
Bol intact. Pâte assez fine et dure, beige rosé (7.5YR 6/4). Engobe rouge-marron (5YR 5/4) sur les deux faces. Diamètre: 143 mm.

Planche III

18. Trouvé à Montargil; conservé chez le docteur Pedro de Sousa à Coimbra; p. 11.  
Cruche avec anse cassée. Pâte couleur brune (7.YR 5/4), spongieuse et mal cuite avec un dégraissant abondant. Engobe rouge (10R 4/6), assez épais, homogène et brillant. Hauteur: 194 mm.
19. Trouvé dans la nécropole de St.º André (Montargil); conservé provisoirement au Musée Monographique de Conimbriga. Référence E 1.5.3; p. 11.

- Cruche cassée sur le bord. Pâte orangée (5YR 6/6) avec une texture semblable à celle du numéro précédent; l'engobe de couleur rouge clair, se trouve très abimé. Hauteur aproximative: 160 mm.
20. Trouvé et conservé dans les mêmes conditions que le numéro précédent. Référence E 6.9; p. 11.  
Le même type de fabrication que les numéros 18 et 19, bien que la pâte soit plus grossière. Diamètre: 136 mm.
21. Conimbriga: 71 PAL. 10 (2); p. 11.  
Fragment de coupelle. Pâte orangée (5YR 6/6) relativement épurée et dure. Engobe peu épais, rouge (10R 4/8) à l'intérieur, devenu très pâle (2.5YR 5/6) par défaut de cuisson à l'extérieur. Diamètre: 90 mm.
22. Conimbriga: 71 PAL. 15 (1); p. 11.  
Fragment de coupelle. Pâte identique à celle du numéro précédent. Engobe rouge (2.5YR 4/6), poli sur les deux côtés. Diamètre: 100 mm.
23. Conimbriga: 69 TH. 14 canalisation; p. 11.  
Fragment de coupelle. Pâte identique à celle du numéro précédent. Engobe rouge (10R 4/6) très fin et poli, sur les deux cotés. Diamètre: 89 mm.
24. Conimbriga: 70 H VIII 22/23 (4); p. 11.  
Fragment de coupe. Même type de fabrication que les n.<sup>os</sup> 21-23. L'engobe couvre seulement la paroi interne et le bord. Diamètre : 200 mm.
25. Conimbriga: 69 TH. 14 canalisation; p. 11.  
Pot intact. Pâte couleur brune (7.5YR 5/4), fine et dure abondante en paillettes minuscules de mica. Engobe rouge foncé (10R 3/6) sur la face extérieure et sur le bord interne; marques de polissage, horizontal sur la panse et vertical sur le col. Hauteur: 121 mm.
26. Trouvé dans la région de Guimarães; conservé à la société Martins Sarmiento, Guimarães; p. 11.  
Pot intact. Pâte couleur brune (7.5YR 5/4), fine et dure, abondante en paillettes minuscules de mica. Engobe rouge foncé (10R 3/6) sur la face extérieure et sur le bord interne; marques de polissage, horizontal sur la panse et vertical sur le col. Hauteur: 121 mm.
27. Conimbriga: 69 CVF 7 (4); p. 15.  
Fragment de pot avec une anse. Pâte beige-gris (10YR 7/3) spongieuse, très dure avec grande abondance de mica. «Aguada» rouge (10R 4/4) recouvrant toute la paroi externe et le bord interne. Remarquer le décor au brunissoir. Hauteur du fragment: 85 mm. <sup>11</sup>

## II. SIGILLÉES ITALIQUES

### Planche XVII

1. Conimbriga: 67 H VI 34 (9); p. 23 et 32.  
Deux fragments d'un calice au décor moulé. Pâte jaune-ocre, bien épurée et très dure où apparaissent de longues et fines vacuoles. «Vernis»

très épais et homogène, avec un brillant intense et d'une couleur orangée assez vive. Hauteur du fragment: 44 mm.

*Fouilles de Conimbriga*, IV, PL I et XV, 15 et 15 bis, p. 7 et 10.

2. Conimbriga, 65, canalisation nord; p. 23, 32 et 33.  
Deux fragments d'un calice au décor moulé. Pâte de couleur ocre rosé, très dure et saturée de matière blanchâtre pulvérulente, avec des grains de calcite épars, assez grands. «Vernis» d'un rouge presque lie de vin de mauvaise qualité. Hauteur du fragment: 60 mm.  
*Ibid.*, PL I et XVI, 16; p. 10.
3. Conimbriga: 64 G IX 35 (15); p. 23.  
Fragment de vase globulaire décoré à la barbotine. Pâte rouge clair très dure et compacte avec beaucoup de particules de calcite perceptibles à l'oeil nu. «Vernis» d'un rouge presque lie de vin, peu brillant et taché. Hauteur du fragment: 28 mm.  
*Ibid.*, PL I et XVI, 26; p. 7 et 10.
4. et 5. Conimbriga: 69 R 5 A; p. 32 et 33.  
Deux fragments signés par Quadratus appartenant à deux assiettes de fabrication très semblable. Pâte rosée quelque peu spongieuse avec quelques impuretés visibles à la loupe. «Vernis» brun orangé et brillant, très clair et lumineux pour le n.° 4, assez sombre pour l'autre.  
*Ibid.*, PL XII et XIII, 256 et 257, p. 40 et 45.
6. La naissance de Dionysos telle que la présente un vase du British museum publié par H. B. Walters. Voir dans ce volume, p. 32, note 4. Conimbriga: 69 H VI 29 (2); p. 36.  
Fragment de pot ovoïde. Décor moulé. Pâte rouge; «verniss» rouge-brun, peu brillant, sur la face externe seulement. Hauteur du fragment: 24 mm.  
*Ibid.*, PL XXI, 97, p. 74 e 90.

### III. SIGILLÉES SUD-GALLIQUES

#### Planche IV

1. Conimbriga: 71 PAL. 9 (2); p. 35.  
Cinq fragments d'une coupe carénée au décor moulé. Marque: OF. LABIONIS. Pâte rougeâtre, fine et dure; «verniss» brun orangé, vif, très brillant. Diamètre approx.: 239 mm.  
*Fouilles de Conimbriga*, IV, PL XVIII, 45-49, p. 83.
2. Conimbriga: 65, canalisation nord (4); p. 35 et 40.  
Fragment de vase à la panse tronconique; pied haut et fond très épais. Pâte beige rosé, assez fine; «verniss» rouge brun, taché, peu brillant. Hauteur du fragment: 33 mm.  
*Ibid.*, PL XXI, 100, p. 74 et 90.

3. Conimbriga: 69 H VII 38/43 (4); p. 36.  
Fragment de plat. Pâte rouge; «verniss» marron orangé, vif, satiné.  
Diamètre: 290 mm.  
*Ibid.*, Pl. XXVI, 187, p. 103.
  4. Conimbriga: 66 H VI 44 (8); p. 36.  
*Id.* Pâte rose orangé; «verniss» marron orangé vif, très brillant. Dia-  
mètre: 323 mm.  
*Ibid.*, Pl. XXVI, 186, p. 103.
  5. Conimbriga: 67 H VI 48 (5); p. 36.  
Fragment de *skyphos* décoré de guillochis. Pâte rouge; «verniss» rouge-  
-marron orangé, très brillant. Diamètre: 84 mm.  
*Ibid.*, Pl. XXI, 102, p. 91 et 94.
  6. Conimbriga: 70 H VIII 49 (6); p. 36 et 37.  
Fragment d'une coupe à la paroi droite. Décor moulé. Pâte rouge;  
«verniss» rougeâtre, brillant. Hauteur du fragment: 36 mm.  
*Ibid.*, Pl. XVII, 14, p. 74 et 78.
  7. Conimbriga: 70 TH III 5; p. 36 et 37.  
*Id.* Même type de fabrication que le numéro précédent. Hauteur du  
fragment: 49 mm.  
*Ibid.*, Pl. XVII, 15, p. 74 et 78.
  8. Conimbriga: 69 H VI 29 (2); p. 36.  
Fragment de pot ovoïde. Décor moulé. Pâte rouge; «verniss» rouge-brun,  
peu brillant, sur la face externe seulement. Hauteur du fragment:  
24 mm.  
*Ibid.*, Pl. XXI, 97, p. 74 e 90.
- 9-12. Vases trouvés à La Graufesenque. Les dessins ici reproduits ont  
été aimablement prêtés par A. Vernhet; p. 36 et 37.

#### Planches XVIII et XIX

Conimbriga: 69 marques de potier; p. 37.

*Ibid.*, Pl. XXX-XXXIII, p. 109-129. <sup>IV</sup>.

### IV. SIGILLÉES HISPANIQUES

#### Planche V

1. Conimbriga: 64 G IX, canalisation; p. 42.  
Fragment de coupe au décor moulé. Pâte rouge clair, fine et dure.  
«Verniss» rouge brun, homogène, épais, moyennement brillant, présen-  
tant une surface granuleuse semblable à celle d'une peau d'orange.  
Diamètre: 220 mm.  
*Fouilles de Conimbriga*, IV, Pl. XXXIV, 1, p. 158 et 160.

2. Conimbriga: 69 TH 14, canalisation; p. 42.  
Deux fragments de coupe au décor moulé. Pâte rose, assez fine, spongieuse et très dure. «Vernis» rouge orangé, épais, très vif et brillant. Diamètre: 160 mm.  
*Ibid.*, Pl. XXVI, 39, p. 158 et 165.
3. Conimbriga: 69 TH 14, canalisation; p. 42.  
Plusieurs fragments de bol au décor moulé. Pâte et «verniss» identiques au numéro précédent. Diamètre: 235 mm.  
*Ibid.*, PL XXXVII, 57, p. 159 et 167.
4. Conimbriga: 67 TEM. 3 (1); p. 42.  
Mêmes caractéristiques que le numéro précédent. Diamètre: 240 mm.  
*Ibid.*, PL XXXVII, 58, p. 167.
5. Conimbriga: 69 TH. 14, canalisation; p. 42.  
Mêmes caractéristiques que le numéro précédent. Diamètre: 190 mm.  
*Ibid.*, PL XL, 107, p. 159 et 173.

Planche VI

6. Conimbriga: 64 G VII 10 (2); p. 43.  
Vase fragmentaire. Pâte rouge-orangé clair, moyennement fine très spongieuse, avec un dégraissant abondant et nettement visible. «Vernis» orange, léger, brillant. Diamètre: 180 mm.  
*Ibid.*, PL XLIII, 165, p. 159 et 178.
7. Conimbriga: 68 R 3 (2); p. 42.  
Deux fragments de bouillote. Pâte rouge clair, fine, spongieuse avec un dégraissant abondant. «Vernis» rouge orangé clair, moyennement épais, peu brillant. Diamètre: 225 mm.  
*Ibid.*, PL LVI, 362, p. 186 et 201.
8. Conimbriga: 65 G VIII 23 (4); p. 43.  
Plusieurs fragments de bol au décor moulé. Pâte rose orangé, fine et dure. «Vernis» orange vif, foncé et brillant, présentant des taches noirâtres, brillantes et presque métallisées. Diamètre: 200 mm.  
*Ibid.*, PL LIV, 178, p. 160 et 179.
9. Conimbriga: 69 R 5 F; p. 43.  
Fragment de bol au décor moulé. Mêmes caractéristiques de type de fabrication que le numéro précédent. Diamètre: 210 mm.  
*Ibid.*, PL XLV, 181, p. 160 et 180.
10. Conimbriga: 70 H VIII 25 (4); p. 43.  
Fragment de bol au décor moulé. Pâte orangée, assez fine et peu dure. «Vernis» orange, léger et peu brillant. Diamètre: 205 mm.
11. Conimbriga: 69 R 3 14/15 (2); p. 44.  
Fragment de petit bol au décor en creux. Pâte et «verniss» identiques à ceux du n.° 8.  
*Ibid.*, PL XLV, 190, p. 160 et 181.

12. Conimbriga: 68 R 3 (2); p. 44.  
Fragment de bol au décor guilloché. Même type de fabrication que le numéro précédent; le «vernis» est presque totalement disparu.  
*Ibid.*, Pl. XLV, 191, p. 160 et 181.
13. Conimbriga: 69 R 2, canalisation (5); p. 43.  
Fragment de vase au décor moulé. Pâte orangée, fine. «Vernis» orange, léger, peu brillant. Diamètre du pied: 60 mm.  
*Ibid.*, Pl. XLIII, 170, p. 160 et 178.

## V. UNE SIGILLÉE TARDIVE RÉGIONALE

### Planche VII

1. Conimbriga: 69 H VIII 48 (4); p. 48.  
Fragment de bol au décor incisé. Pâte orange pâle, spongieuse et dure avec une distribution dense de petits grains de quartz fracturés et quelques grains de carbonate de calcium. «Vernis» orange, très fin et brillant. Diamètre: 210 mm.  
*Fouilles de Conimbriga*, IV, Pl. LXXXII, 5, p. 319 et 320.
2. Conimbriga: 66 H VI 24 (3); p. 48.  
Fragment de bol décoré de deux bandes de guillochis. Pâte plus fine et plus rouge que celle du numéro précédent. «Vernis» brun orangé clair, uniforme et brillant, s'écaillant facilement. Diamètre: 230 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXII, 3, p. 319 et 320.
3. Conimbriga: 65 G X 10 (2); p. 48.  
Fragment de fond et de panse hémisphérique décoré de deux rangs de guillochis. Pâte avec la même texture que le numéro 1, mais de couleur plus foncé. «Vernis» brun orangé, épais et brillant, présentant des taches noirâtres presque métallisées.  
*Ibid.*, Pl. LXXXIII, 18, p. 319-321.
4. Conimbriga: 65 G VIII 36 (3); p. 48.  
Fragment de bol. Bord guilloché. Pâte orange foncé, spongieuse avec un dégraissant abondant. «Vernis» orange vif, très brillant mais presque tout disparu. Diamètre: 120 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXII, 13, p. 319 et 321. <sup>5</sup>
5. Trouvé dans la région de Guimarães. Conservé à la Société Martins Sarmiento, Guimarães; p. 48.  
Bol entier. Bord au décor estampé. Pâte orangée, tendre; «vernis» rouge orangé clair, assez fin, brillant et mal conservé. Diamètre: 143 mm.

6. Conimbriga: 68 R 4 A (5); p. 48.  
Fragment de bol. Pâte identique à celle du numéro 2. «Vernis» de la même couleur, mais plus satiné. Diamètre: 118 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXII, 8, p. 319-321.
7. Conimbriga: 69 R 2 (2); p. 48.  
Fragment de bol. Pâte et «verniss» comme pour le numéro 2 et 6. Diamètre: 150 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXII, 11, p. 319-321.
8. Conimbriga: 69 TH I 2 (IA); p. 48.  
Fragment de bol. Pâte rose très spongieuse, mais dure avec dégraissant peu abondant. «Vernis» orange, brillant, presque totalement disparu. Diamètre: 168 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXII, 9, p. 319 et 321.
9. Conimbriga: 69 H VIII 50 (8); p. 48.  
Fragment de lampe. Pâte rouge clair assez fine, avec un dégraissant de taille très variable. «Vernis» orange pâle très fin et mal conservé, Longueur: 88 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXV, 60, p. 319, 325.
10. Conimbriga: 66 H VI 39 (2); p. 48.  
Fragment de plat. Pâte orange foncé, spongieuse, plus grossière que les précédents avec un dégraissant abondant. «Vernis» complètement disparu. Diamètre: 270 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXIII, 24, p. 319 et 322.
11. Conimbriga: 66 G VI 13 (3); p. 48.  
Fragment de plat. Pâte et «verniss» identiques à ceux du numéro 8. Diamètre: 290 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXIII, 25, p. 319 et 322.
12. Conimbriga: 67 H VI 38 (2); p. 48.  
Fragment d'assiette. Même type de fabrication que le numéro 3. Diamètre: 148 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXIII, 21, p. 319, 320 et 322.
13. Conimbriga: 68 H VII 48 (4); p. 48.  
Fragment de plat. Pâte et «verniss» identiques à ceux des numéros 8 et 11. Diamètre: 260 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXIII, 26, p. 319 et 322.
14. Conimbriga: 66 G VIII 36 (9); p. 48.  
Grand plat fragmentaire au décor estampée. Exactement la même pâte et le même «verniss» que le numéro 11. Diamètre: 414 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXIV, 28, p. 319 et 322.
15. Conimbriga: 6<sup>n</sup> H VI 46 (5); p. 48.  
Fragment de plat. Pâte et «verniss» comme pour le numéro 2. Diamètre: 320 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXIV, 29, p. 319 et 322.

16. Conimbriga: G VIII 7 (3); p. 48.  
Fragment de plat. Pâte rose foncé très spongieuse et grossière bien qu'elle soit très dure. «Vernis» orange, mat et taché. Diamètre: 260 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXIII, 33, p. 319 et 323.

Planche VIII

17. Conimbriga: 68 R 3 (2); p. 48.  
Fragment de plat au décor estampé. Même type de fabrication que les numéros 3 et 12. La pâte et le «vernis» sont très décolorés dû à l'excès de gazes réducteurs pendant cuisson. Diamètre: 380 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXIV, 30, p. 319 et 323.
18. Conimbriga: 70 TH I 22 (1); p. 48.  
Fragment de grand plat. Même type de fabrication que les numéros 8, 11 et 13. Diamètre: 460 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXIV, 31, p. 319 et 323.
19. Conimbriga: 65 G VII 6 (4); p. 48.  
Fragment de plat. Pâte rose quelque peu spongieuse avec un dégraissant assez fin. «Vernis» rosâtre, épais, et très brillant s'écaillant facilement. Diamètre: 280 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXV, 39, p. 319, 320 et 323.
20. Conimbriga: 69 TH I 13, canalisation, (1 A); p. 48.  
Fragment de plat. Type de fabrication identique et même état de conservation que le numéro 10. Diamètre: 290 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXV, 42, p. 319 et 324.
21. Conimbriga: 64 G VI 4 (1); p. 48.  
Fragment de plat. Pâte rose orangé, fine et dure avec un dégraissant bien travaillé. «Vernis» orange clair lumineux, épais, brillant et adhérent.  
*Ibid.*, Pl. LXXXV, 45, p. 319, 320 et 324.
22. Conimbriga: 69 R 5 F; p. 48.  
Fragment de grand plat. Type de fabrication très proche de celui des numéros 8, 11, 13 et 18. Diamètre: 470 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXVI, 48, p. 319, 320 et 324.
23. Conimbriga: 64 G IX 13 (3); p. 48.  
Fragment de grand plat. Pâte et «vernis» comme pour le numéro précédent.  
*Ibid.*, Pl. LXXXVI, 49, p. 319, 320 et 324.
24. Conimbriga: 69 R 2 (2); p. 48.  
Fragment de plat. Pâte et «vernis» de même qualité et avec la même apparence que le numéro 17. Diamètre: 390 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXXV, 44, p. 319 et 324.

25. Conimbriga: 67 R 2 (5); p. 48.  
Fragment de plat au décor estampé. Pâte et «vernis» identiques à ceux du numéro 19. Diamètre: 330 mm.  
*Ibid.*, PL LXXXV, 46, p. 319, 320 et 324.
26. Conimbriga: 70 R 5 (3); p. 48.  
Fragment de bol ou de gobelet au décor incisé. Même type de fabrication que le numéro 9.  
*Ibid.*, PL LXXXVI, 59, 319 et 325.
27. Conimbriga: 68 R 1 L (6); p. 48.  
Fragment de fond décoré d'une rangée de petits cercles estampés. Pâte rouge orangé, spongieuse et dure avec un dégraissant abondant. «Vernis» orange vif, très brillant, mal conservé.  
*Ibid.*, PL LXXXI et LXXXVI, 64, p. 319, 320.
28. Conimbriga: 69 R 2 (2); p. 48.  
Fragment de fond décoré de petites spirales estampées. Mêmes caractéristiques d'ordre technologiques que les numéros 17 et 24.  
*Ibid.*, PL LXXXVI, 67, p. 319 et 326.
29. Conimbriga: 68 H VI 31 (S3); p. 48.  
Fragment de fond décoré de chevrons et de petits cercles estampés. Mêmes caractéristiques d'ordre technologique que le numéro précédent.  
*Ibid.*, PL LXXXI et LXXXVI, 65, p. 319 et 326.

## VI. SIGILLÉES CLAIRES

### Planche IX

#### *Sigillée claire A*

1. Trouvé à Sines. Conservé au Musée Municipal de Sines; p. 57.  
Fragment de plat. Pâte orange foncé quelque peu grossière: spongieuse et moyennement dure avec un dégraissant abondant mais réduit à des grains de petite taille. Engobe orange épais homogène et très brillant s'écaillant facilement donnant lieu à des «cratères» irréguliers assez profonds.

#### *Sigillée claire C*

2. Conimbriga: 65 G VIII 31 (4); p. 58.  
Fragment de plat. Pâte orange foncé, spongieuse mais fine, très dure et très bien travaillée avec un dégraissant imperceptible à l'oeil nu. Engobe rose orangé, très fin et brillant. Diamètre longitudinal approximatif: 350 mm; diamètre transversal: 280 mm.  
*Fouilles de Conimbriga*, IV, PL LXIII, 6, p. 255 et 258.

3. Conimbriga: 66 G VIII 15 (5); p. 59.  
*Id.* Même type de fabrication que le numéro précédent ayant pour seule différence la couleur rose de la pâte et orange clair, très pâle, de l'engobe.  
*Ibid.*, Pl. LXV, 18, p. 256 et 259.
4. Conimbriga: 69 R 3 14/15 (3); p. 59.  
Fragment de plat. Pâte rouge très pure et très dure à la résonance presque métallique, avec une texture semblable à de la farine. Engobe rouge orangé fin homogène et légèrement lustré couvrant l'intérieur et le bord externe.  
*Ibid.*, Pl. LXV, 19, p. 256 et 259.
5. Conimbriga: 65 G VIII 9 (6); p. 58.  
Fragment de plat. Même type de fabrication que le numéro 3. L'engobe s'étend sur la totalité de la pièce.  
*Ibid.*, Pl. LXIII, 10, p. 255 et 258.
6. Conimbriga: 66 G VIII 14 (3); p. 59.  
Fragment de bol. Pâte rouge orangé sombre avec la même texture que celle des numéros 2 et 3. Engobe orange claire très pâle extrêmement fin et taché.  
*Ibid.*, Pl. LXIII, 8, p. 255 et 258.
7. Conimbriga: 70 H VIII 29 (2); p. 58.  
*Id.* Même type de fabrication que le numéro 3.  
*Ibid.*, Pl. LXIII, 7, p. 255 et 258.
8. Conimbriga: 65 G IX 9 (3); p. 59.  
Fragment de grand bol. Paroi plus épaisse qu'il n'est habituel dans cette production (Lamboglia C). Pâte rouge jaunâtre foncé avec des particules de calcaire assez abondantes et visibles à l'oeil nu. Engobe rose pâle, fin, savonneux, taché.  
*Ibid.*, Pl. LXIV, 13, p. 255 et 258.
9. Conimbriga: 64 G IX 9 (3); p. 59.  
*Id.* Pâte spongieuse avec des grains de calcite visibles à l'oeil nu et des particules infimes de mica. Engobe orange jaunâtre extrêmement dilué avec un lustre très léger.  
*Ibid.*, Pl. LXIV, 17, p. 256 et 259.
10. Conimbriga: 65 F IX 35 (2); p. 59.  
Fragment de grand bol. Pâte rouge-brun, extra dure avec un dégraissant réduit à des particules minuscules. Engobe orange foncé, peu épais et adhérent, légèrement taché.  
*Ibid.*, Pl. LXIV, 15, p. 256 et 259.
11. Conimbriga: 70 H VIII 42 (2); p. 59.  
Fragment de bol. Pâte rouge, spongieuse et assez grossière avec un dégraissant riche en quartz, visible à l'oeil nu. Engobe de la même couleur que la pâte, épais avec quelque lustre sur la face interne et la partie supérieure du bord.  
*Ibid.*, Pl. LXV, 27, p. 256 et 260.

12. Conimbriga: 65 G VIII 11 (3); p. 59.  
*Id.* Pâte intermédiaire entre celle du numéro 8 et celle du numéro 11.  
Engobe rose orangé, épais, adhérent, presque mat.  
*Ibid.*, Pl. LXXV et LXXXI, 24, p. 256 et 259.

*Sigillée claire D*

13. Conimbriga: 64 G VII 5 (3); p. 59.  
*Id.* Pâte rouge orangé foncé avec la même texture que celle du numéro 11.  
Engobe un peu plus clair que la pâte, épais et peu lustré.  
*Ibid.*, Pl. LXXII, 86, 256 et 260.
14. Conimbriga: 67 CRY 10 (3); p. 59.  
*Id.* Même type de fabrication que pour le numéro précédent mais très abimé.  
*Ibid.*, Pl. LXXI, 87, p. 257 et 260.

Planche X

15. Conimbriga: 64 G VIII 7 (7); p. 59.  
*Id.* Pâte rose orangé, très grossière; spongieuse et dure, elle présente une large quantité de grains de quartz et de carbonate de calcium de grosse taille.  
*Ibid.*, Pl. LXXII, 89, p. 257 et 260.
16. Conimbriga: 69 R 2 (2); p. 59.  
Fragment de bol. Pâte orange pâle, spongieuse et riche en dégraissant visible à l'oeil nu. Engobe très semblable à celui du numéro 12 couvrant seulement la face interne et le bord.  
*Ibid.*, Pl. LXX, 70, p. 264 et 275.
17. Conimbriga: 69 H VIII 48 (3); p. 59.  
*Id.* Le même type de fabrication que pour le numéro 11.  
*Ibid.*, Pl. LXXI, 84, p. 265 et 276.
18. Conimbriga: 67 CRY 14 (1); p. 60.  
Fragment de plat. Pâte orange très dure et compacte avec un dégraissant imperceptible à l'oeil nu. Engobe rosâtre, très peu épais, légèrement lustré.  
*Ibid.*, Pl. LXXII, 98, p. 257 et 260.
19. Conimbriga: 64 G VIII 2 (6); p. 68.  
*Id.* Pâte rose orangé dure et granuleuse avec des grains de quartz imperceptibles à l'oeil nu et des grains de calcite assez larges. Engobe orange clair, taché (à cause de sa faible épaisseur) et peu lustré couvrant les deux parois complètement.  
*Ibid.*, Pl. LXVI, 30 p. 262 et 271.

20. Conimbriga: 64 G VII 5 (3); p. 68.  
*Id.* Pâte rose orangé, spongieuse avec un dégraissant abondant visible à l'oeil nu et très dure. Engobe orange clair peu épais et lissé de façon non continue.  
*Ibid.*, PL XX, 68, p. 263 et 275.
21. Conimbriga: 66 G VIII 34 (6); p. 68.  
*Id.* Pâte rose orangé, très dure et très grossière avec des grains de quartz qui atteignent 1 mm d'épaisseur. L'engobe, orange rosé, très fin mais adhérent, ne couvre que la paroi interne et le bord dont la face inférieure n'a pas été lustrée.  
*Ibid.*, PL LXXII, 92, p. 265 et 277.
22. Conimbriga: 68 R 3 (2); p. 68 et 71.  
 Fragment de grande plat. Pâte et engobe très semblables à ceux du numéro 24 ayant comme seule différence la couleur plus rose.  
*Ibid.*, PL LXXI, 91, p. 265 et 276.
23. Conimbriga: 70 TH (hors stratigraphie); p. 68 et 71.  
*Id.* Pâte rosée, spongieuse et très dure avec un dégraissant abondant, de taille assez uniforme. Engobe rosé, épais et presque mat couvrant la totalité du plat.  
*Ibid.*, PL LXXI, 90, p. 265 et 276.
24. Conimbriga: 66 H VI 24 (3); p. 69 et 71.  
*Id.* Pâte orange jauneâtre spongieuse et dure avec une grande concentration de grains peu épais et taché ne couvrant pas le fond externe.  
*Ibid.*, PL LXVIII, 50, p. 263 et 273.
25. Conimbriga: 68 R 3 (3); p. 69 et 71.  
 Fragment de grand plat au décor estampé. Type de fabrication assez semblable au numéro précédent mais très décoloré par défaut de cuisson.  
*Ibid.*, PL LXIX, 59, p. 263 et 274.
26. Conimbriga: 68 R 3 12 (1A); p. 69 et 71.  
 Fragment de bord d'un grand plat. Même type de fabrication que le numéro 24.  
*Ibid.*, PL LXIX, 60, p. 263 et 274.
27. Dessin reproduit de F. Mayet. Voir dans ce volume, p. 70, note 13.
28. Conimbriga: 64 G VIII 3 (5); p. 69.  
 Fragment de calice. Pâte dure orangé brique avec une texture légèrement granuleuse et riche en dégraissant de taille peu uniforme. Engobe de même couleur que la pâte, très adhérent et poli laissant voir la texture sous-jacente.  
*Ibid.*, PL LXXIV et LXXXVIII, 124, p. 267 et 279.
29. Conimbriga: 70 H VIII 40/50 (6); p. 69.  
*Id.* Même type de fabrication que le précédent.  
*Ibid.*, PL LXXXIV, 125, p. 267 et 279.

Planche XI

*Sigillée claire C/D*

Trouvé à Fiães da Feira; conservé à la Faculté des Lettres de Porto; p. 66.

Plat fragmentaire moulé avec un motif décoratif estampé au centre. Pâte rose vif spongieuse et dure avec un dégraissant abondant mais bien travaillé. Engobe rose orangé peu épais et moyennement brillant sur la face interne. Largeur: 43 mm; longueur: 48 mm.

G. A. Ferreira de Almeida, *O Castro de Fiães, II*, Porto, 1973, p. 15.

Planche XII

*Late Roman C*

1. Conimbriga: 65 F IX 2 (3); p. 81.  
Fragment de jatte. Bord vertical décoré de guillochis. Pâte rouge-brique riche en particules de calcite. Engobe rouge orangé, épais, peu adhérent, mal conservé. Diamètre 290 mm.  
*Fouilles de Conimbriga*, IV, Pl. LXXVI, 179, p. 286 et 289.
2. Conimbriga: 64 G IX 10 (3); p. 81.  
Fragment de plat avec un marli horizontal. Pâte moyennement dure, rouge orangé avec des particules de calcite peu abondantes. Engobe orange, mat, dilué et peu adhérent; marques de brossage. Diamètre: 290 mm.
3. Conimbriga: 64 G VIII 17 (3); p. 81.  
Fragment de plat avec large marli tombant, légèrement concave.  
Type de fabrication semblable à celui du numéro 1. Diamètre: 246 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXVIII, 198, p. 287 et 290.
4. Conimbriga: 64 G IX 5 (2); p. 80.  
Fragment de plat avec large marli, concave dans la face supérieur.  
Le même type de fabrication que le numéro 2. Diamètre: 290 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXVIII, 196, p. 287 et 290.
5. Conimbriga: 70 H VII 27 (3); p. 81.  
Fragment de fond au décor estampé. Pâte rouge et dure, abondante en particules infimes de calcite. Engobe de la même couleur de la pâte, adhérent, enrichi de reflets métalliques; marques de brossage. Diamètre: 160 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXIX, 202, p. 287 et 291.

6. Conimbriga: 68 H VII 34 (3); p. 81.  
Fragment de fond orné de guillochis et de motifs estampés. Même type de fabrication que le numéro précédent avec l'engobe altéré par Faction du feu. Diamètre du fond: 160 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXIX, 199 et LXXX, p. 287 et 291.
7. Conimbriga: 66 G XII 15 (5); p. 81.  
Fragment de fond décoré de guillochis. Pâte et engobe identiques à ceux du numéro précédent. Diamètre du fond: 140 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXIX, 200, p. 287 et 291.
8. Conimbriga: 67 CRY 3 (1); p. 81.  
Fragment de fond au décor estampé. Pâte moins dure que les précédentes; engobe orangé clair, épais, très adhérent et bien conservé. Diamètre du fond: 110 mm.  
*Ibid.*, Pl. LXXIX, 201, p. 287 et 291.

## VII. CÉRAMIQUES CAMPANIENNES ET DE TYPE CAMPANIEN

### Planche XII

9. Trouvé à Mirobriga. Conservé au Musée Municipal de Santiago de Cacém; p. 87.  
Fragment de coupe au pied assez haut décoré de deux bandes peintes en blanc à l'intérieur du bol, sous le bord et sur le fond interne.  
Pâte brunâtre, épurée, fracture nette, avec beaucoup de mica. Engobe noir, brillant avec des reflets métalliques, très adhérent. Diamètre: 100 mm.  
Manuela Delgado, Cerâmica Campaniense em Portugal, dans *Actas do II Congresso Nacional de Arqueologia (Coimbra, 1970)*, Coimbra, 1971, Pl I, 6; p. 410.
10. Trouvé quelque part dans l'Algarve; conservé au Musée National d'Archéologie; p. 87.  
Fragment de plat, avec le fond interne orné d'une zone de stries très fines limité par trois cannelures. Pâte gris-rose, très dure, très épurée, fracture nette, avec des particules de mica. Engobe noir homogène et mat avec disque d'empilement rougeâtre. Diamètre du pied: 95 mm.  
*Ibid.*, Pl II, 20; p. 412.
11. Trouvé à Pedrão (Setúbal). Conservé au Musée Archéologique du District de Setúbal; p. 88.  
Fragment de couvercle. Pâte jaunâtre, fracture ondulée, avec abondantes particules de quartz et de calcite et des particules infimes de mica. Engobe marron, mat-luisant, peu adhérent.

VIII. CÉRAMIQUES A PAROIS FINES

Planche XIII

1. Conimbriga: 69 FOR I d (2); p. 89.  
Fragment de la panse d'un gobelet ovoïde. Pâte beige rosé, fine. Surface externe légèrement polie. Diamètre panse: 90 mm.
2. Conimbriga: 67 H VI 34 (9); p. 89.  
Fragment de la panse d'un vase à la panse presque verticale. Pâte ocre-rouge, devenant beige à l'extérieur. Surface externe légèrement polie avant de recevoir le décor à la barbotine.
3. Conimbriga: 65 G VIII 41 (3); p. 90.  
Bol entier. Pâte non visible; engobe orange clair, assez vif mais mat. Décor sablé sur la paroi externe jusqu'à 15 mm. du bord. Diamètre: 80 mm.
4. Conimbriga: 65 canalisation nord-sud 7 (4); p. 90.  
Gobelet fragmentaire, de forme ovoïde. Engobe orange claire et vif, mais non brillant. Diamètre: 80 mm. Hauteur: 78 mm.
5. Conimbriga: 67 TEM/3 (1); p. 90.  
Fragment d'un bol. Pâte ocre, ni fine ni homogène; engobe orange, vif et foncé, légèrement brillant à l'extérieur.
6. Conimbriga: 67 H VI 29 (9); p. 90.  
Bol fragmentaire. Pâte assez fine mais pas très homogène cependant. Engobe orange, assez foncé et brillant, présentant quelques reflets métalliques. Diamètre fond: 36 mm.
7. Conimbriga: 65 G VIII 41 (6); p. 90.  
Bol (entier) à panse hémisphérique. Pâte non visible; engobe orange très clair et mat. Diamètre: 100 mm.
8. Conimbriga: 65 G IX 35 (15); p. 90.  
Fragment d'un bol assez haut. Pâte ocre, assez fine et homogène, engobe orange, vif et brillant, d'excellente qualité. Diamètre: 90 mm;
9. Conimbriga: 65 canalisation nord-sud 2 (4); p. 90.  
Fragment d'un bol. Pâte ocre clair, tendre; traces d'engobe orange, brillant sur la paroi interne. Diamètre: 80 mm.
10. Conimbriga: 65 F IX 32 (3); p. 90.  
Fragment de bord d'un gobelet, à une anse vraisemblablement. Pâte ocre, engobe brun avec quelques reflets orangés. Légèrement brillant. Diamètre: 100 mm.

11. Conimbriga: 66 H VI 49 (3); p. 90.  
Petit fragment de la panse supérieur d'un vase (type de tasse carénée à deux anses). Pâte ocre clair; engobe orange, légèrement brillant.
12. Conimbriga: 67 ESP/N (3); p. 91.  
Bol caréné fragmentaire. Pâte ocre, peu homogène; engobe orange, terne et mat. Diamètre: 80 mm.
13. Conimbriga: 66 H VI 49 (11); p. 91.  
Fragments d'un vase caréné. Pâte ocre foncé, très peu homogène; engobe ocre-brun, avec traces de brillant dans les cannelures externes. Diamètre: 90 mm.
14. Conimbriga: 65 G IX 40 (7); p. 91.  
Fragments d'un bol à panse arrondie. Pâte ocre peu homogène; engobe orange vif et foncé, légèrement brillant à l'intérieur. Diamètre: 95 mm.
15. Conimbriga: 65 F X 29/30 (3); p. 91.  
Fragments d'un bol caréné. Pâte ocre clair, presque blanchâtre; engobe orange vif, plus foncé sur le bord. Diamètre: 90 mm.
16. Conimbriga: 65 G IX 40 (7); p. 91.  
Fragments d'un bol caréné. Pâte blanchâtre, assez grossière; engobe orange, plus foncé à l'intérieur; traces d'une fine pellicule d'or. Diamètre: 90 mm.
17. Conimbriga: 68 H VII 34 (S6); p. 91.  
Coupe fragmentaire. Pâte blanchâtre, peu fine; engobe orange vif et légèrement brillant à l'intérieur, plus clair et plus léger à l'extérieur. Diamètre: 96 mm.
18. Conimbriga: 70 H VIII 42 (5); p. 92.  
Petit fragment de la panse décorée d'un bol. Pâte ocre, très fine, d'excellente qualité; engobe orange foncé, très brillant, avec des reflets argentés.

## X. CÉRAMIQUES A GLAÇURE PLOMBIFÈRE

### Planche XVII

7. Conimbriga: 66 G VIII 47 (5); p. 96.  
Fragment de vase de forme indéterminable orné d'une frise de palmettes. Pâte orangée (7.5YR 7/6) spongieuse, peu dure avec quelques grains de quartz assez grands. Face interne bien lissée au tour. Face externe couverte d'une couche épaisse de glaçure plombifère, vert foncé.

## XI. CÉRAMIQUES PEINTES

### Planche XIV

1. Trouvé à Santa Olaia. Conservé au Musée Municipal Santos Rocha, Figueira da Foz; p. 102.  
Fragment de coupe. Pâte ocre orangé (5YR 5/6) avec un dégraissant abondant et très visible à l'œil nu. «Aguada» de couleur rouge (10R 3/6), polie au tour, sur le bord et la partie supérieure de la face externe. Diamètre: 187 mm.
2. Conimbriga: 66 F XI 25 (10); p. 102.  
Fragment de pot au col incurvé. Traces d'anse haute. Décor de bandes horizontales peintes en blanc et rouge orangé (2.5YR 5/6) polies au tour. Pâte rose jaunâtre, spongieuse, très dure et riche en fines paillettes de mica. Diamètre: 176 mm.
3. Conimbriga: 64 G VI 8 (5); p. 102.  
Fragment de pot au col droit. Décor de bandes parallèles peintes en rouge (10R 4/6) lissées au tour. Pâte orange vif (2.5YR 5/8) avec les mêmes caractéristiques que celle du numéro précédent. Hauteur du fragment: 150 mm.
4. Trouvé à Santa Olaia. Conservé au Musée Municipal Santos Rocha, Figueira da Foz; p. 103.  
Fragment de bord très large, orné de motifs irréguliers, très simples, peints en blanc sur une «aguada» rouge foncé, mat. Pâte orangée (5YR 7/6 7/8), fine et dure avec un dégraissant abondant mais réduit à des particules infimes; polissage au tour bien poussé sur les deux faces. Diamètre: 280 mm.  
Cf. A. Santos Rocha, *Memórias e explorações Arqueológicas*, II, Coimbra, 1971, p. 61, PL X, 88.
5. Trouvé et conservé dans les mêmes conditions que le numéro précédent; p. 103.  
Fragment de bord très large dont la partie supérieure de la face interne a reçu une «aguada» rouge-marron (5YR 4/4) sur laquelle fut peinte une bande très sombre (10R 2.5/2). Même type de fabrication que le numéro précédent mais avec pâte plus claire. Diamètre: 315 mm.  
*Id. Ibid.*, Pl. XXVI, 292.
6. Trouvé à Santa Olaia. Conservé au Musée Municipal Santos Rocha, Figueira da Foz. N.º Inventaire 7962; p. 103.  
Large fragment de plat à fond creux réduit et bord très développé. Orné de petits bâtons irréguliers peints en blanc. Même type de fabrication que les numéros précédents, très bien poli sur les deux faces. Diamètre: 280 mm.

7. Trouvé et conservé dans les mêmes conditions que le numéro antérieur.  
N.° Inventaire 7801; p. 103.  
Fragment de bol à la paroi droite ornée sur sa face externe de bandes parallèles en rouge et blanc. Même type de fabrication que les numéros précédents. Diamètre: 272 mm.
8. Trouvé dans la région de Guimarães. Conservé à la Société Martins Sarmiento, Guimarães. Référence: Vit. C., 289; p. 104.  
Bol ovoïde décoré de bandes parallèles, étroites, peintes en blanc et brun orangé (5YR 5/8). Pâte rose très fine et tendre avec des particules minuscules de mica, de quartz et d'hématite. Polissage de très bonne qualité: Hauteur: 109 mm.
9. Mêmes lieux de trouvaille et de déposition que pour le numéro précédent.  
Référence: Vit. C, 282; p. 104.  
Petit jar avec une anse. Pâte rose claire (7.5YR 8/2) avec la même texture que celle du numéro antérieur. Engobe très dilué de couleur beige (10YR 7/3). Décoration identique à celui du numéro 8. Hauteur: 149 mm.
10. Conimbriga: 67 H VI 24 (9); p. 104.  
Fragment de petite assiette ornée de bandes peintes en blanc sur le bord et la paroi externe. Pâte rose (7.5YR 8/4) très semblable du point de vue technologique à celle des numéros 2 et 3. Les deux faces ont été très bien polies au tour avant d'être peintes. Diamètre: 138 mm.

#### Planche XV

11. Conimbriga: 65 G VIII 21 (3); p. 103.  
Cinq fragments de vase à large col rentrant. Décor géométrique couleur brun orangé (5YR 5/8) sur le col et les anses. Pâte un peu plus grossière mais rappelant celles des numéros 2, 3, 10 et 13.
12. Trouvé à Briteiros. Conservé à la Société Martins Sarmiento, Guimarães; p. 103.  
Pot avec deux anses assez fragmentaire. Même type de fabrication que les numéros 8 et 9. Surface externe très bien polie et décorée de dessins géométriques couleur brun orangé (5YR 5/8). Hauteur: 148 mm. Mário Cardozo, *Citânia de Briteiros e Castro de Sabroso*, Guimarães, 1965, p. 46, fig. 9.
13. Conimbriga: 70 H VIII 33 (2); p. 104.  
Plusieurs fragments d'un grand plat creux avec anses qui imitent des types métalliques. Pâte un peu plus rouge mais très semblable à celles des numéros 2, 3 et 10. «Aguada» orange (5YR 6/6) irrégulièrement lissée au tour, sur les deux faces. Diamètre: 344 mm.

14. Conimbriga: 65 hors stratigraphie; p. 104.  
Fragment de bol au bord horizontal et creux, décoré de bâtonnets peints en blanc. Pâte «feuilletée» orange (5YR 6/8) et grise appartenant à un type de céramiques toutes particulières attribuées à la région de Avelar (cf. *Fouilles de Conimbriga*, V, p. 99). Polissage en spirale, de la base vers le bord sur la face interne. Diamètre: 170 mm.
15. Trouvé à Campo do Tablado (Lamego) et conservé à l'Institut d'Anthropologie «Dr. Mendes Correia», Université de Porto; p. 104.  
Gargoulette à la panse décorée de bandes parallèles, d'une ligne ondulée et de petites feuilles cordiformes, le tout peint en brun orangé (5YR 5/8) sur une surface très bien polie. Pâte beige (10YR 7/4) assez dure avec des particules abondantes de quartz, d'hématite et de mica. Graffiti après cuisson: RVFINII CAF (?) MA ou NÃ N I (?) NV. Hauteur: 172 mm.
16. Trouvé à Monte Mozinho et conservé au Musée Municipal de Penafiel.  
Référence: Mozinho, 35; p. 104.  
Gargoulette fragmentée à la panse ornée de cercles concentriques peints en rouge brun (5YR 4/4). Décor au brunissoir sur le col et l'épaule. Pâte jaunâtre (10YR 8/4) moyennement dure, riche en particules de quartz et d'hématite. Face externe recouverte d'un engobe très léger, rose orangé (5YR 7/6). Hauteur: 108 mm.

Planche XVI

17. Conimbriga: 66 G VI 12 (3); p. 105.  
Fragment de bord d'un pot orné de lignes droites et de lignes ondulées peintes en blanc. Pâte orangée (2.5YR 6/6) quelque peu spongieuse mais très dure avec des particules de quartz, d'hématite et de mica à peine visible à l'oeil nu. Surface lissée au tour. Diamètre: 110 mm.
18. Trouvé à Fiães da Feira; conservé à l'Institut d'Anthropologie «Dr. Mendes Correia», Université de Porto; p. 105.  
Fragment de gargoulette avec deux anses. Décor géométrique profus peint en blanc. Même type de fabrication que le numéro précédent. Hauteur du fragment: 187 mm.<sup>19</sup>
19. Trouvé à Monte Mozinho. Conservé au Musée Municipal de Penafiel.  
Référence: Mozinho 37; p. 104.  
Gargoulette ornée de lignes faites au brunissoir sur l'épaule et de bandes parallèles peintes en blanc et en rouge marron foncé (2.5YR 3/4). Pâte orange foncé (5YR 5/8) fine et très dure, riche en quartz. Face externe bien polie et noircie par l'action du feu pendant cuisson. Hauteur: 197 mm.

20. Mêmes lieux de trouvaille et de déposition que pour le numéro précédent; p. 104.  
Gargoulette avec un décor abondant de bandes parallèles, peintes en beige rose (5YR 6/6) encadrant des séries de motifs mal définis, de même couleur. Pâte beige, (10YR 7/4) micacée, spongieuse mais dure. Hauteur: 170 mm.
21. Trouvé à Gulpilhares. Conservé à l'Institut d'Anthropologie «Dr. Mendes Correia» Université de Porto; p. 104.  
Gargoulette avec col décoré au brunissoir et panse ornée de trois zones parallèles peintes en blanc, enrichies de dessins faits en brun orangé (5YR 5/8). Hauteur: 244 mm.
22. Conimbriga: 68 R 5 A (3A); p. 105.  
Trois fragments de pot au décor très fustre peint en blanc. Pâte orangée (7.5YR), spongieuse et très dure avec de gros grains de quartz. La face externe aussi bien que l'interne ont été noircies par l'action du feu apparemment après l'enfouissement. Hauteur: 155 mm.
23. Conimbriga: 66 FOR (2); p. 105.  
Fragment de pot au décor très simple peint en blanc. Même type de fabrication que le numéro précédent. Hauteur du fragment: 115 mm.
24. Conimbriga: 65 F X 14 (5A); p. 105.  
Fragment de bol très large au décor peint en blanc sur un engobe rouge très dilué qui recouvre toute la face externe. La peinture se trouve dans un très mauvais état de conservation. Pâte orange vif (2.5YR 5/8) dure et grossière, très riche en dégraissant sableux. Diamètre: 109 mm.
25. Conimbriga: 66 canalisation sud III; p. 105.  
Fragment de coupe avec deux anses. Décor de lignes spiralées entre deux bandes parallèles, le tout peint en blanc. Même type de fabrication que les numéros 17 et 18. Diamètre: 138 mm.

#### Planche XX

1. Trouvé dans le Séminaire de Santiago (Braga) et conservé sur place; p. 103.  
Fragment de pot à large col. Pâte blanchâtre, micacée, assez fine et bien lissée. Décor métopé à la figuration humaine (Victoire avec palme et bacchante?). Hauteur du fragment: 90 mm.
2. Mêmes lieux de trouvaille et de déposition que pour le numéro précédent; p. 103.  
Fragment d'un vase de même type avec pâte identique. Du décor reste seulement la partie inférieur d'une figure humaine drapée et voilée (?) peinte en rouge (10R 4/6). Hauteur du fragment: 60 mm.

3. Trouvé à Fiães da Feira; conservé à l'Institut d'Anthropologie «Dr. Mendes Correia», Université de Porto; p. 105.  
Fragment de pot. Pâte orange (5YR 6/8) riche en grains de quartz et d'hématite. Face externe bien polie décorée de lignes noires avec un brillant presque métallisé. Hauteur du fragment: 44 mm.  
G. A. Ferreira de Almeida, *O Castro de Fiães*, Porto, 1972, Pl. XI, 3, p. 23.

(Página deixada propositadamente em branco)

## APPENDICE III

### LISTE DES PARTICIPANTS

- Jorge ALARCÃO — Professeur à l'Université de Coimbra  
R. António José de Almeida, 275-4.º-Esq. — Coimbra (Portugal)
- João Manuel BARRÃO OLEIRO — Directeur du Musée Archéologique National  
R. João Belo, 88-5.º-Esq. — Olivais Sul — Lisboa 6 (Portugal)
- Andrea CARANDINI — Professeur à l'Université de Rome  
Via Genovesi, 5 — Rome (Italie)
- Howard COMFORT — Professeur à Haverford College  
Pennsylvanie 19041 (U.S.A.)
- Carlos Alberto FERREIRA DE ALMEIDA — Professeur à l'Université de Porto  
R. Urbano de Moura, 249, 5, 2.º — Vila Nova de Gaia (Portugal)
- Manuela DELGADO — Professeur à l'Université de Porto  
R. das Laranjeiras, 107—Porto (Portugal)
- Robert ETIENNE—Professeur à l'Université de Bordeaux III  
55 rue Amiral Courbet — 33110 Le Bouscat (France)
- Paul-Albert FÉVRIER — Professeur à l'Université d'Aix-en-Provence  
29 avenue Robert Schuman — 13621 Aix-en-Provence (France)
- Christian GOUDINEAU — Professeur à l'Université d'Aix-en-Provence  
29 avenue Robert Schuman — 13621 Aix-en-Provence (France)

- John Walker HAYES — Conservateur au Royal Ontario Museum  
100 Queen's Park — Toronto 5 (Canada)
- Michel LABROUSSE — Professeur à l'Université de Toulouse, Le Mirail  
15, rue Antonin Mercié — 31000 Toulouse (France)
- Nino LAMBOGLIA — Directeur de l'Institut International d'Etudes Ligures  
— Musée Bicknell  
Via Romana, 17 bis — 18012 Bordighera (Italie)
- Françoise MAYET — Attachée de recherche au C. N. R. S.  
33 rue Taudin (Le Rohan) — 33 200 Bordeaux (France)
- Jean-Paul MOREL — Professeur à l'Université de Besançon  
30, rue Mégevand — 25030 Besançon Cédex (France)
- Adília MOUTINHO ALARCÃO — Directeur du Musée Monographique de Conimbriga  
R. António José de Almeida, 275-4.º-Esq. — Coimbra (Portugal)
- Francisca PALLARÈS — Secrétaire de l'Institut International d'Etudes Ligures  
Via Romana, 17 bis — 18012 Bordighera (Italie)
- Pedro de PALOL — Professeur à l'Université de Barcelone  
Blasco de Garay, 59 — Barcelone-4 (Espagne)
- Mercedes de PALOL — Céramologue (Fouilles de Clunia)  
Blasco de Garay, 59 — Barcelone-4 (Espagne)
- Isabel Sousa PEREIRA — Conservateur au Musée Municipal  
Santos Rocha, Figueira da Foz  
R. do Brasil, 222-Dt.º-3.º-Esq. — Coimbra (Portugal)
- Pierre ROUILLARD — Membre de la Casa Velázquez  
Ciudad Universitaria — Madrid-3 (Espagne)
- Pierre SILLIERES — Membre de la Casa Velázquez  
Ciudad Universitaria — Madrid-3 (Espagne)

Joaquina SOARES — Go-directeur de fouilles au Gabinete da Área de Sines  
Av. 5 de Outubro, 19-A-Dt.<sup>o</sup> — Setúbal (Portugal)

Carlos TAVARES DA SILVA — Directeur de fouilles au Gabinete da Área de Sines  
Av. 5 de Outubro, 19-A-Dt.<sup>o</sup> — Setúbal (Portugal)

Alain VERNHET — Attaché de recherche au C.N.R.S. Dépôt de fouilles  
La Graufesenque—12100 MILLAU (France)

(Página deixada propositadamente em branco)

## TABLE DES PLANCHES

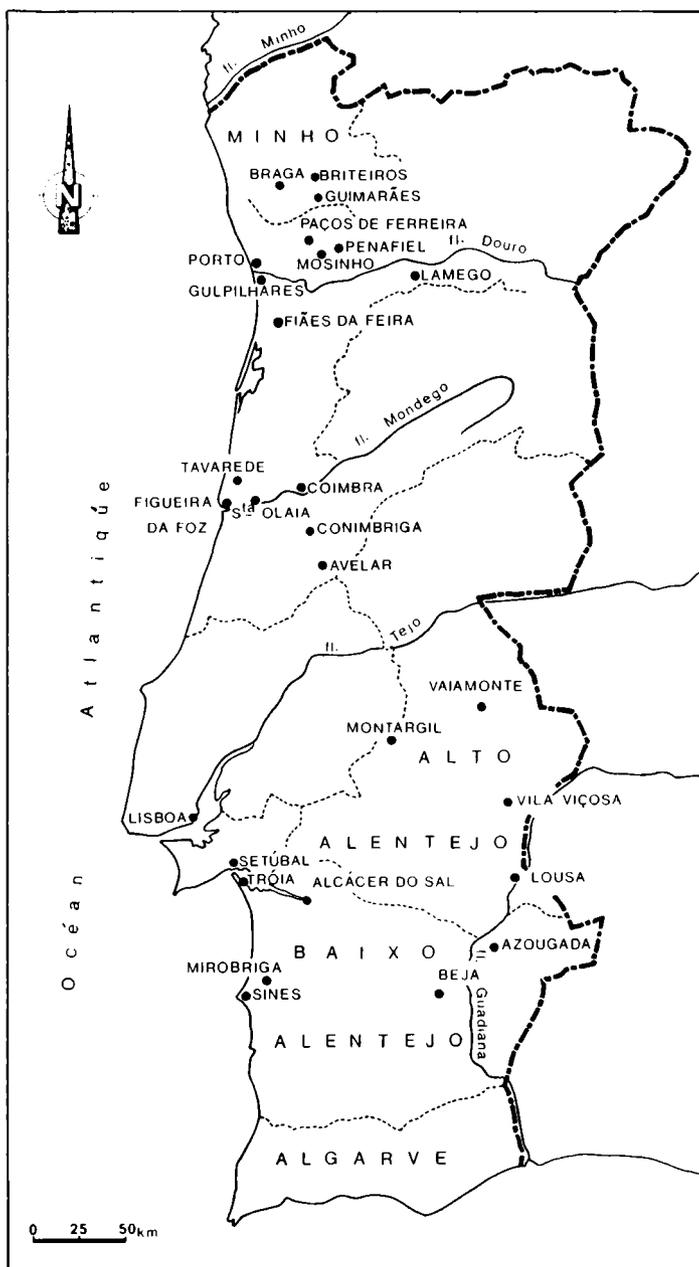
- I — Céramiques à engobe rouge non grésé(1-9)
- II — Céramiques à engobe rouge non grésé(10-17)
- III — Céramiques à engobe rouge non grésé(18-27)
- IV — Sigillées sud-galliques(1-12)
- V — Sigillées hispaniques (1-5)
- VI — Sigillées hispaniques (6-13)
- VII — Une sigillée tardive régionale (1-16)
- VIII — Une sigillée tardive régionale (17-29)
- IX — Sigillées claires (1-14)
- X — Sigillées claires (15-29)
- XI—Sigillées claires (1)
- XII — Late Roman C (1-8); céramiques campaniennes et de type campai-  
nien (9-11)
- XIII — Céramiques à parois fines (1-18)
- XIV — Céramiques peintes (1-10)
- XV — Céramiques peintes (11-16)
- XVI — Céramiques peintes (17-25)
- XVII — Sigillées italiques (1-6); céramique à glaçure plombifère (7)
- XVIII — Sigillées sudgalliques : marques de potier
- XIX — Sigillées sudgalliques: marques de potier
- XX — Céramiques peintes (1-3)

(Página deixada propositadamente em branco)

## INDEX DES INTERVENTIONS

- J. ALARCÃO — 18, 20, 27, 75, 77, 98, 101, 110, 111, 113.
- A. CARANDINI — 17, 18, 27, 28, 45, 51, 53, 57, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 71, 74, 78, 82, 92, 94, 107.
- H. COMFORT — 17, 27, 28, 30, 31, 32, 33, 40, 51.
- M. DELGADO — 52, 53, 61, 63, 66, 72, 75, 88.
- R. ETIENNE — 18, 21, 26, 39, 78, 82, 95.
- P. A. FÉVRIER — 14, 15, 18, 21, 26, 27, 30, 31, 45, 46, 52, 60, 62, 63, 66, 71, 73, 76, 77, 79, 82, 83, 107, 111, 112, 113.
- CH. GOUDINEAU — 13, 15, 18, 20, 25, 26, 29, 30, 31, 32, 38, 65, 67, 106, 111.
- J. W. HAYES — 29, 51, 57, 61, 66, 71, 72, 73, 80, 82, 97, 98.
- M. LABROUSSE — 15, 38, 39, 95, 97, 100.
- N. LAMBOGLIA — 16, 30, 40, 45, 52, 62, 63, 67, 75, 76, 83, 86, 93, 94, 97, 101, 112, 113.
- F. MAYET — 46, 64, 72, 73, 74, 83, 92, 93, 94.
- J. P. MOREL — 14, 20, 31, 63, 64, 85, 86, 98.
- A. M. ALARCÃO — 15, 16, 17, 18, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 37, 40, 45, 53, 54, 72, 73, 74, 79.
- F. PALLARÈS — 21, 29, 64, 98.
- P. DE PALOL — 31, 32, 44, 45, 46, 49, 52, 53, 83, 93, 106, 112.
- I. PEREIRA — 26.
- P. ROUILLARD — 15, 105.
- P. SILLIERES — 20.
- J. SOARES — 88.
- A. VERNHET — 36, 37, 38, 40, 45, 46, 100, 110.

(Página deixada propositadamente em branco)

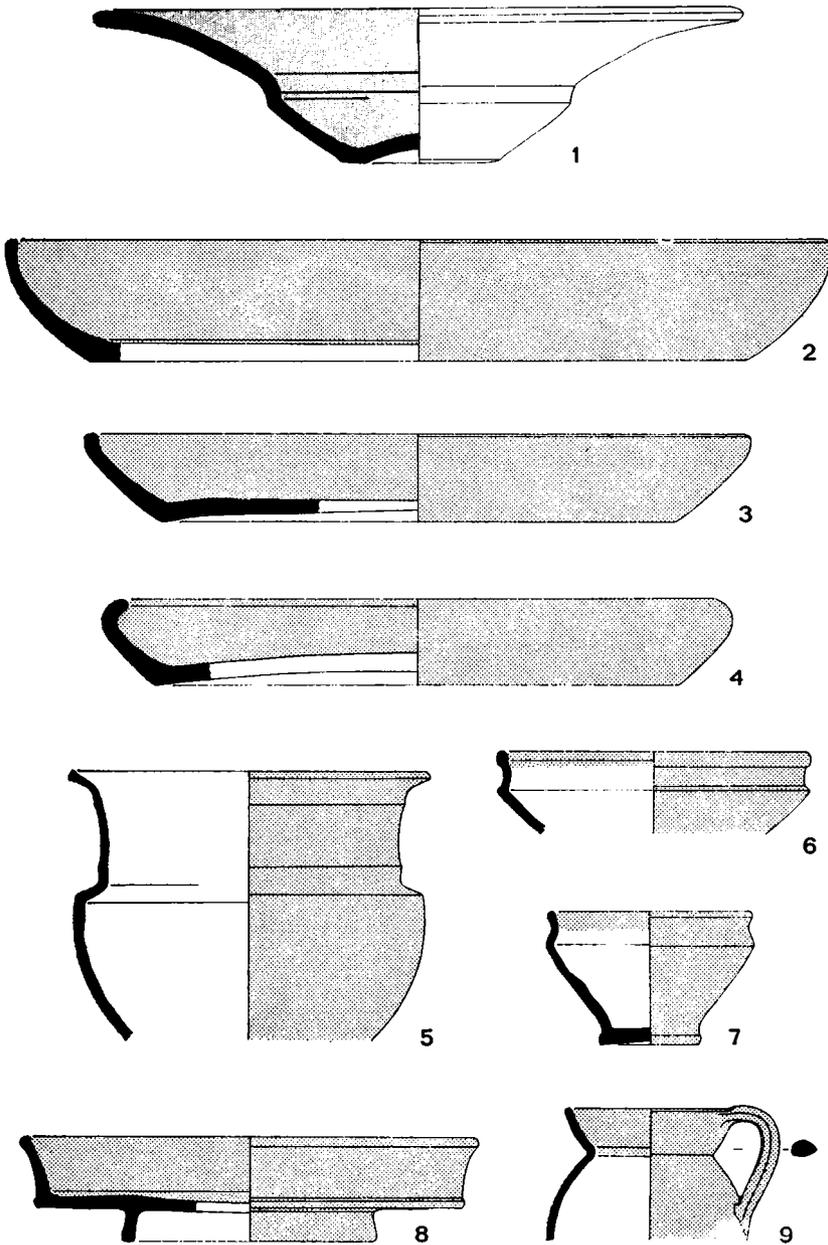


Carte des sites cités dans le texte



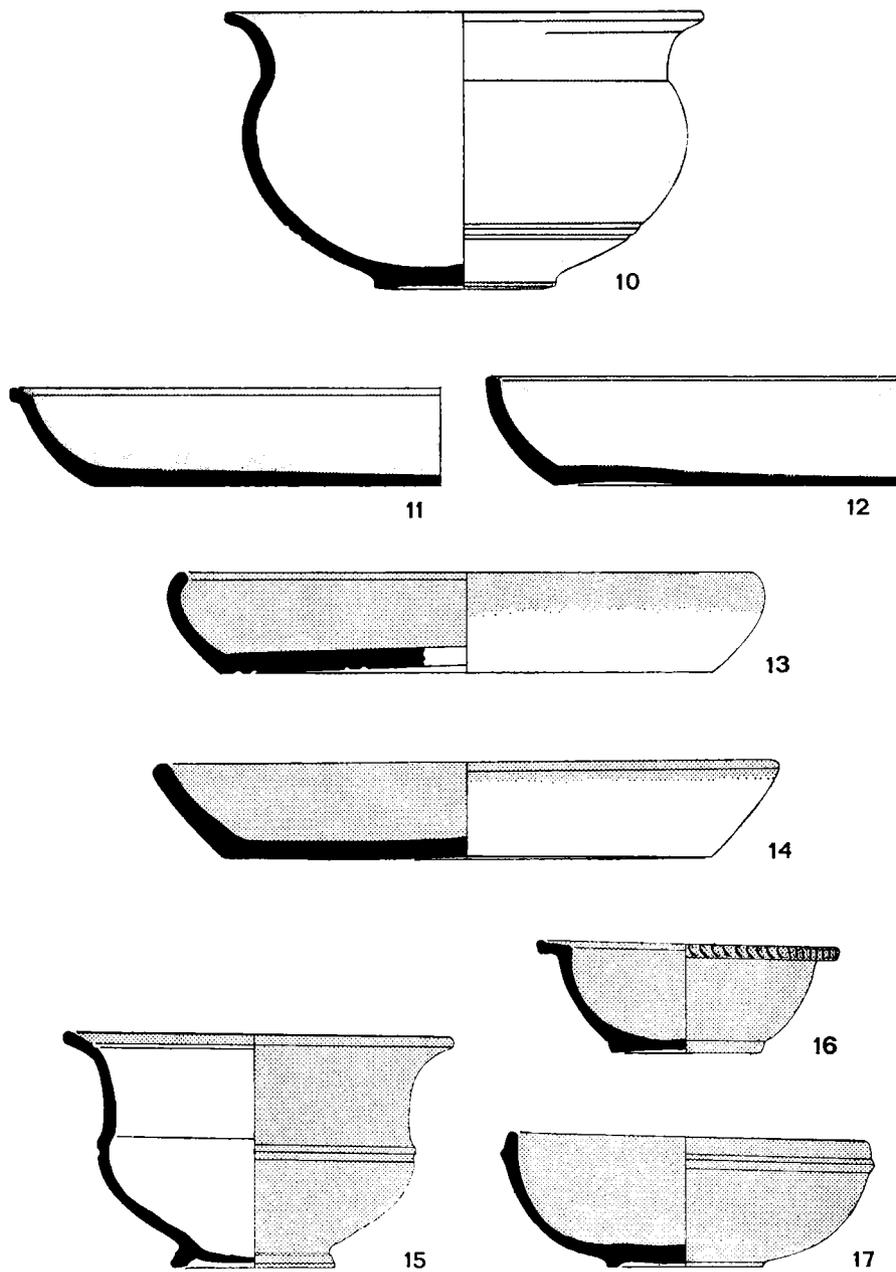
# PLANCHES

(Página deixada propositadamente em branco)

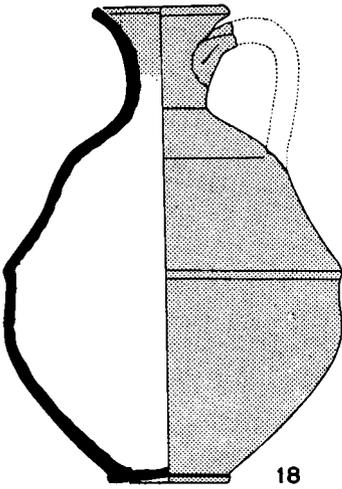


Céramiques à engobe rouge non grésé. Ech: 1:3.

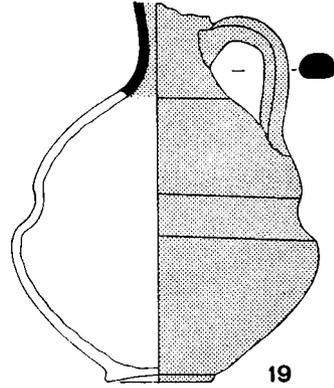
PL II



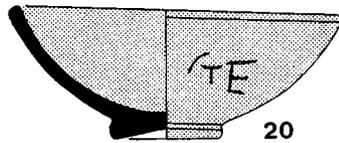
Céramiques à engobe rouge non grésé. Ech: 1:3.



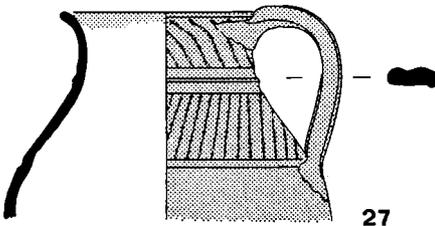
18



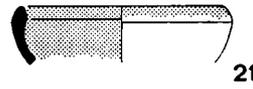
19



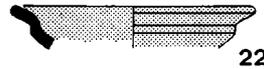
20



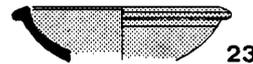
27



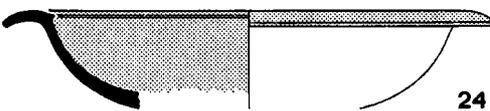
21



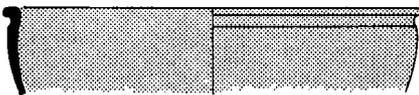
22



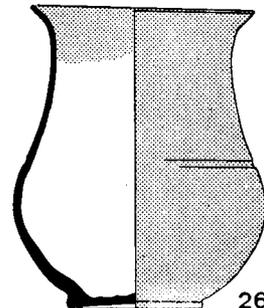
23



24



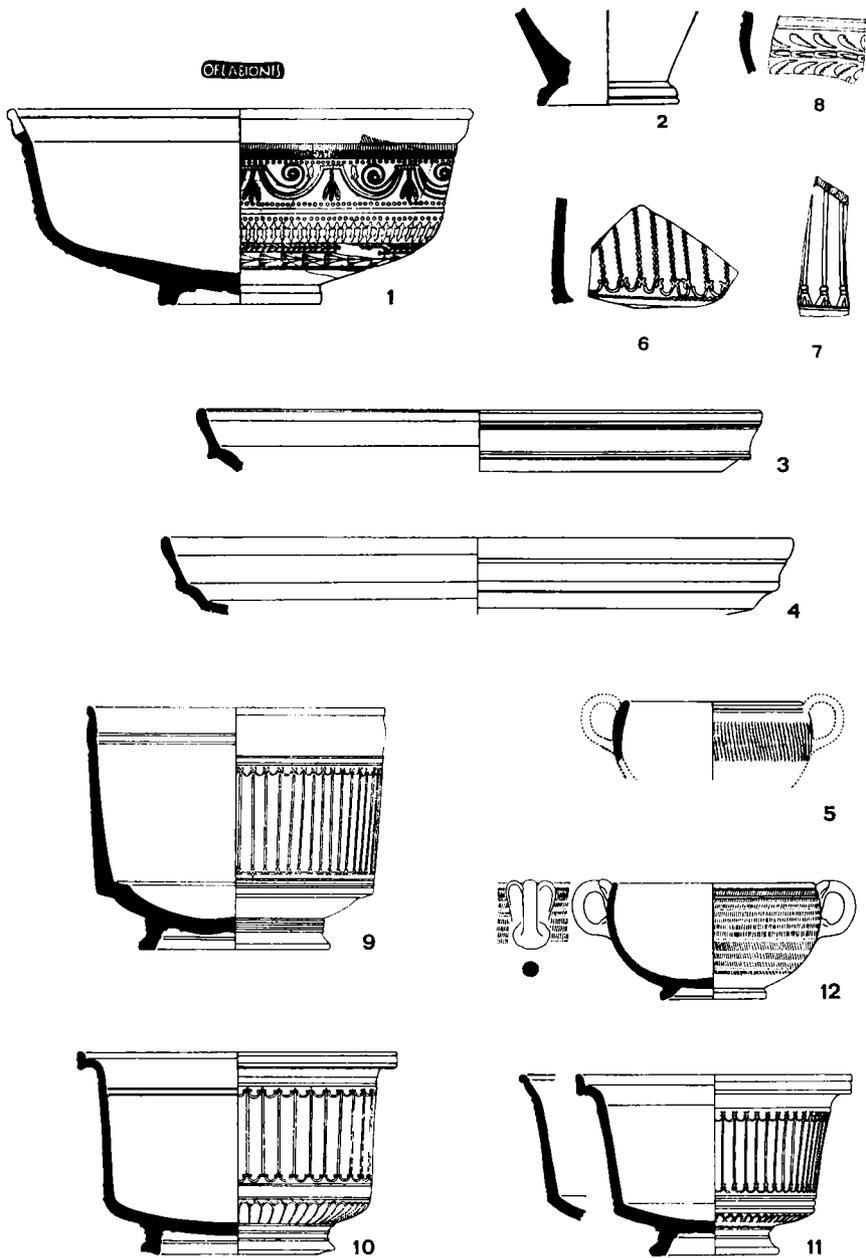
25



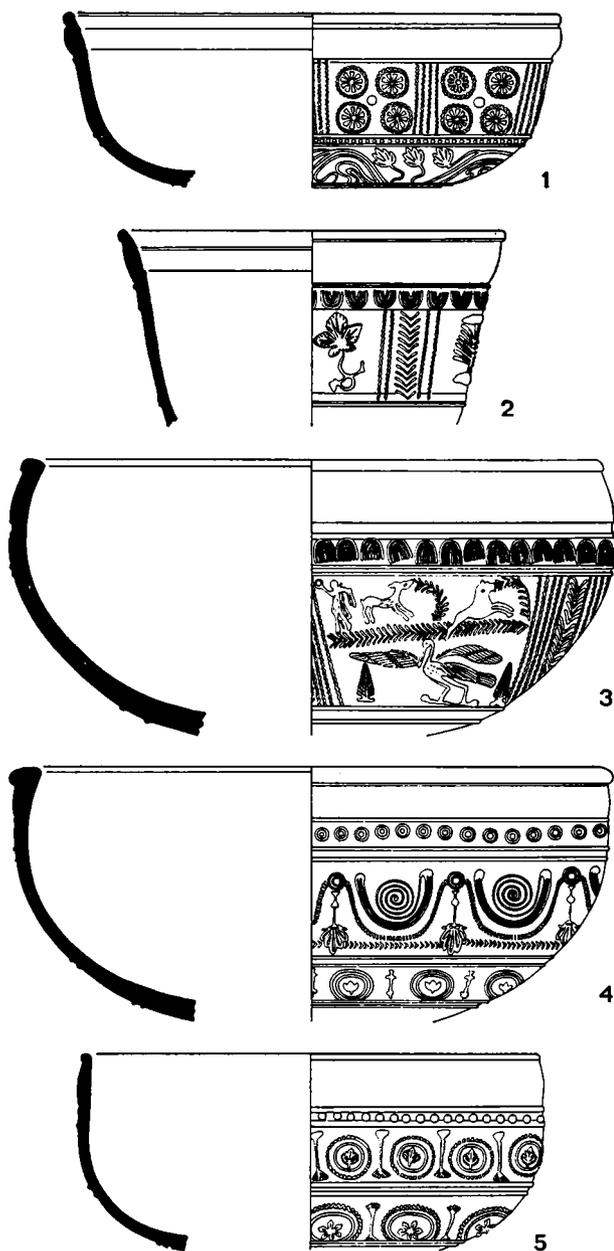
26

Céramiques à engobe rouge non grésé. Ech: 1:3.

PI. IV

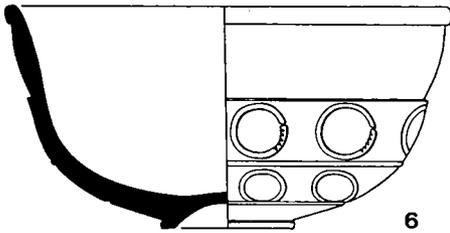


Sigillées sud-galliennes. Ech: 1:4 sauf pour les nos 2, 6, 7, 8 et la marque de potier (1:2).

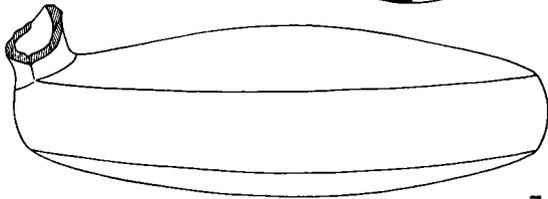
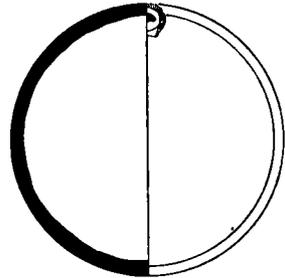


Sigillées hispaniques. Ech: 1:3.

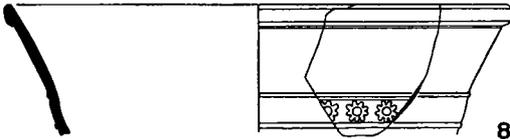
PL. VI



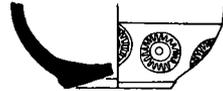
6



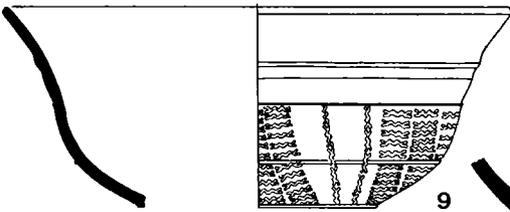
7



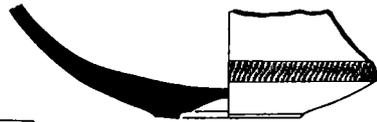
8



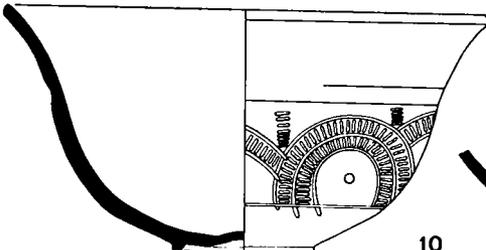
11



9



12

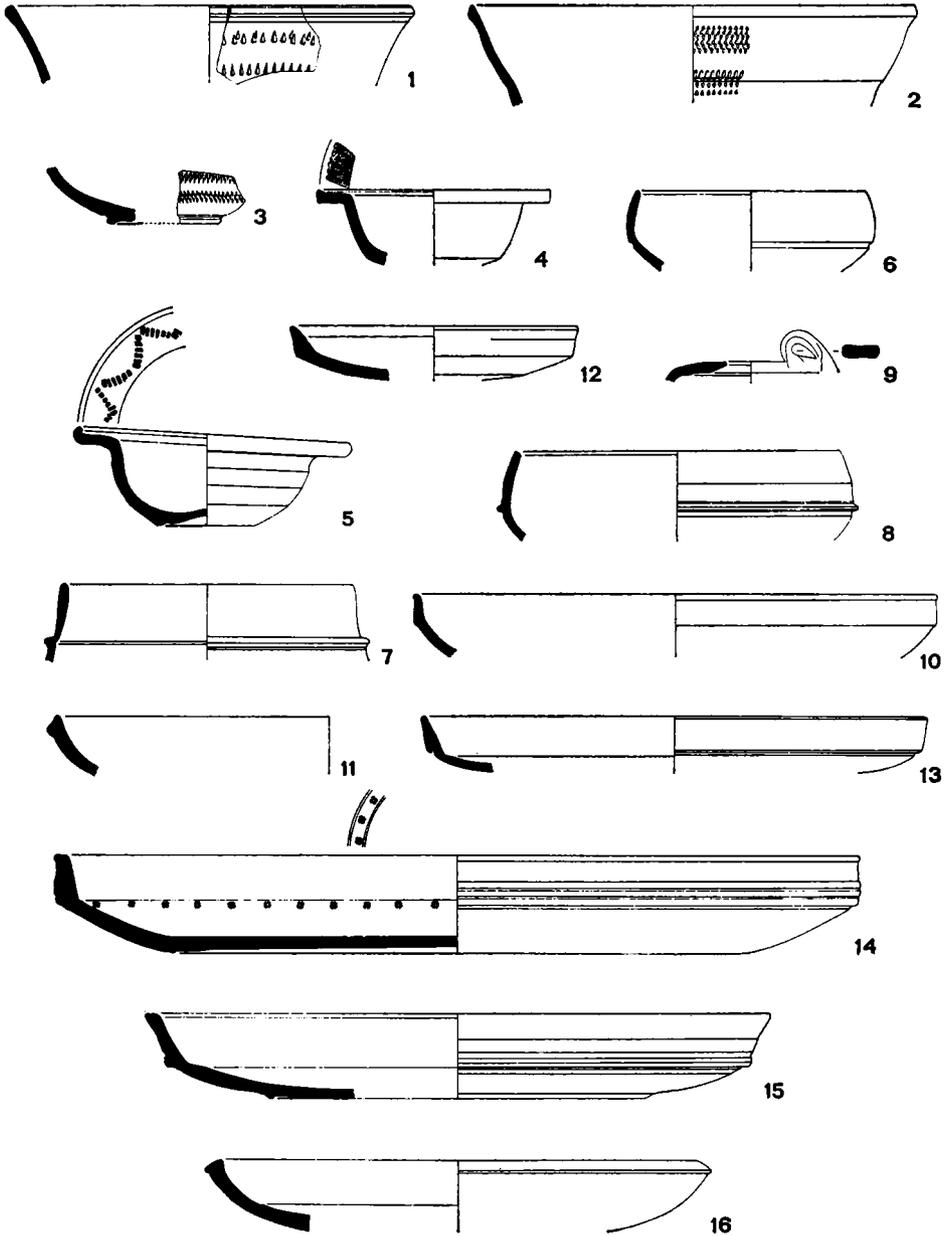


10



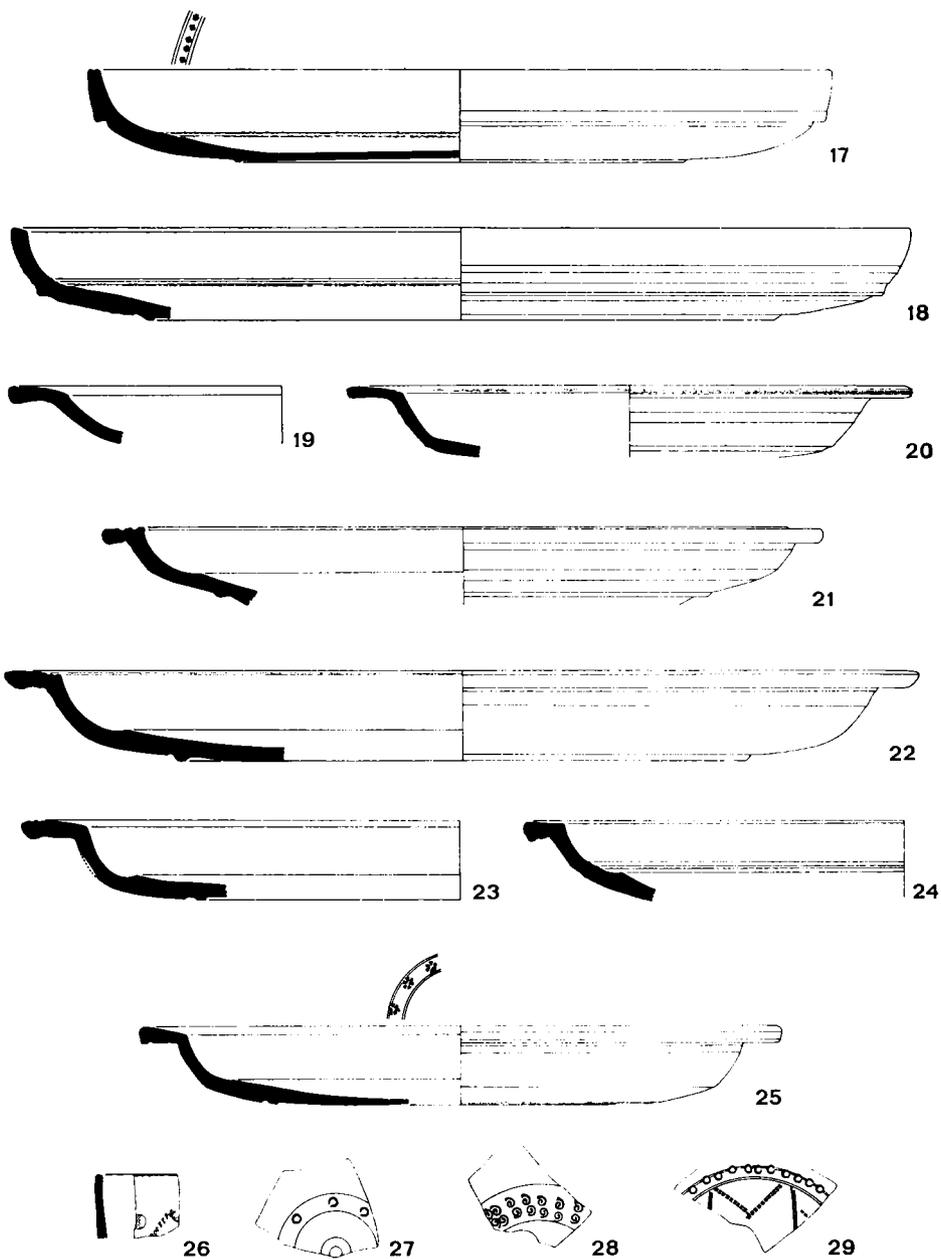
13

Sigillées hispaniques. Ech: 1:3.

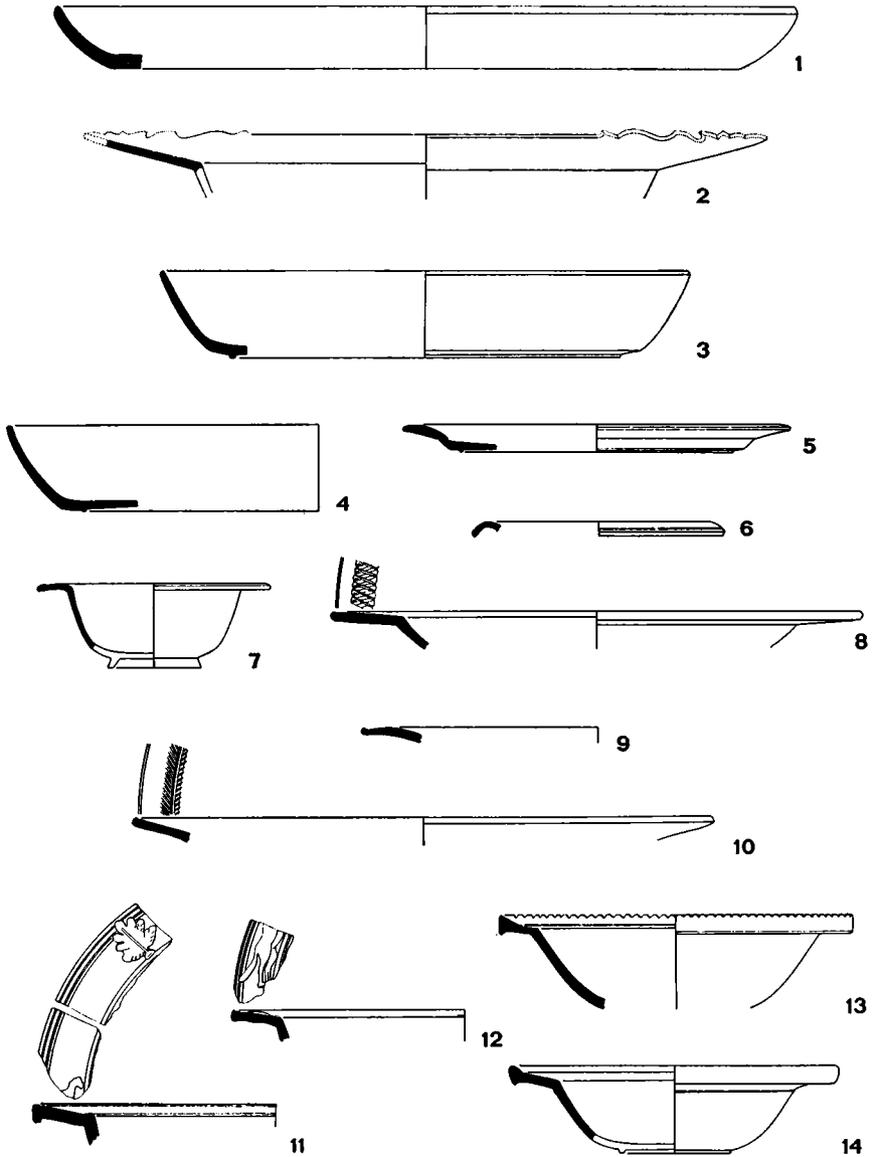


Une sigillée tardive régionale. Ech: 1:4.

Pl. VIII

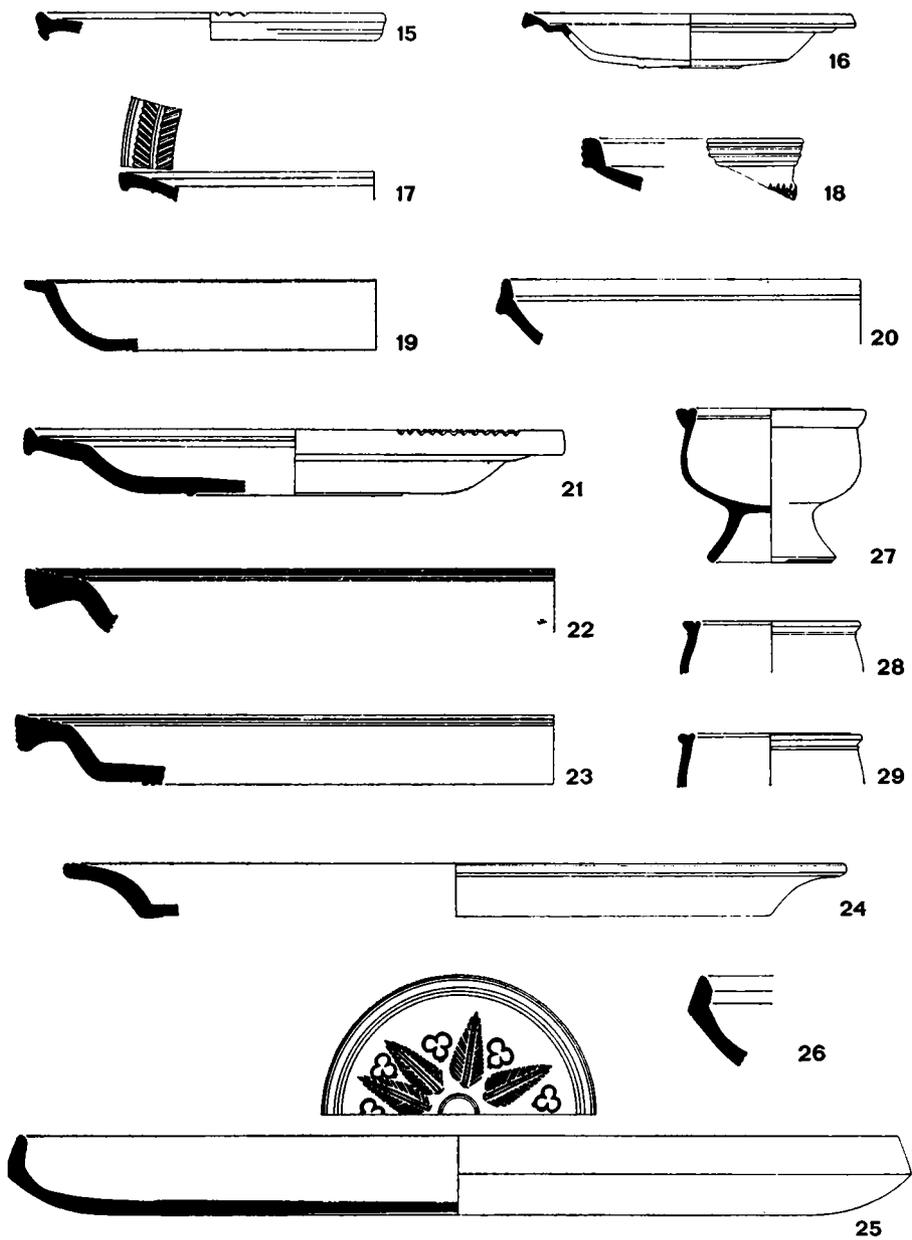


Une sigillée tardive régionale. Ech: 1:4.

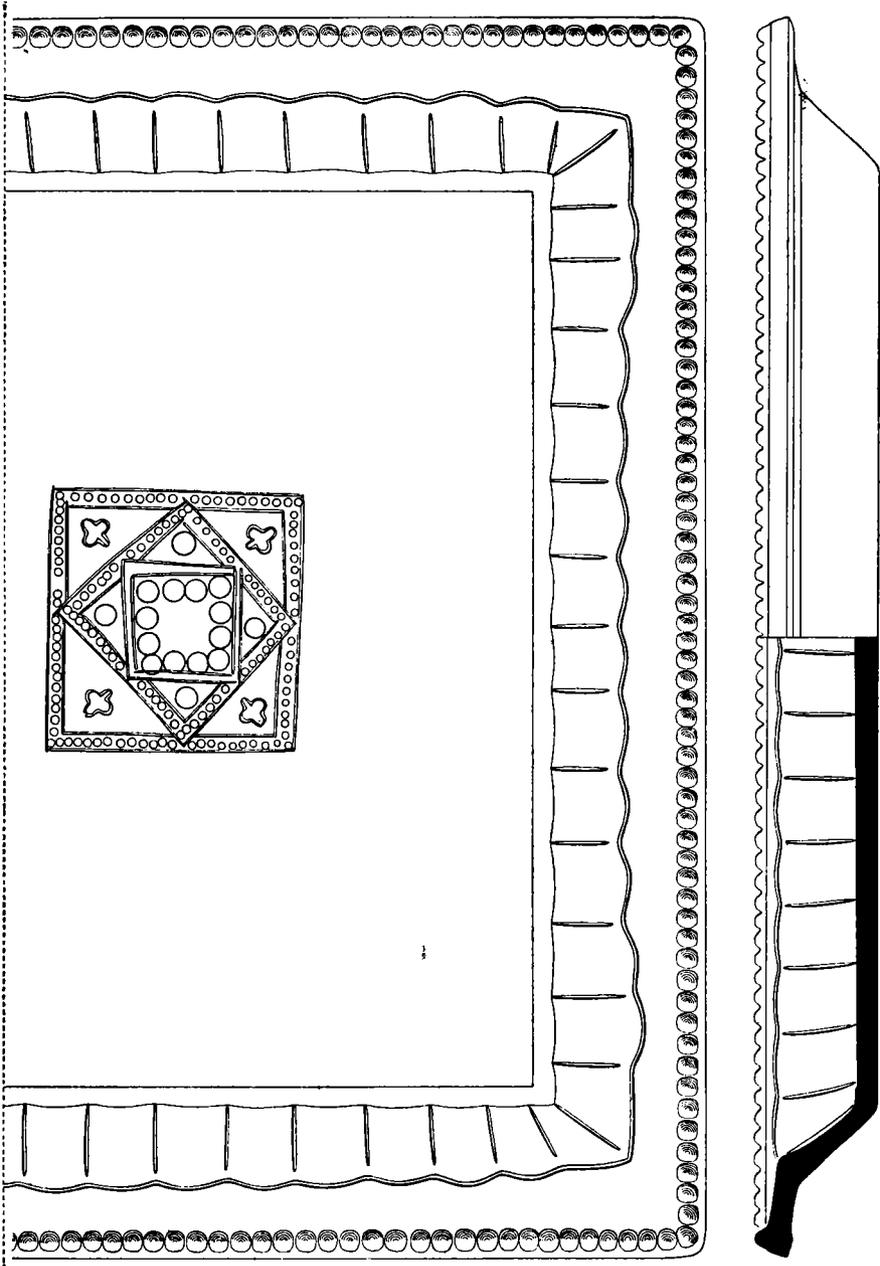


Sigillée claire A: n° 1; Sigillée claire C: nos 2-14. Ech: 1:4.

PL X

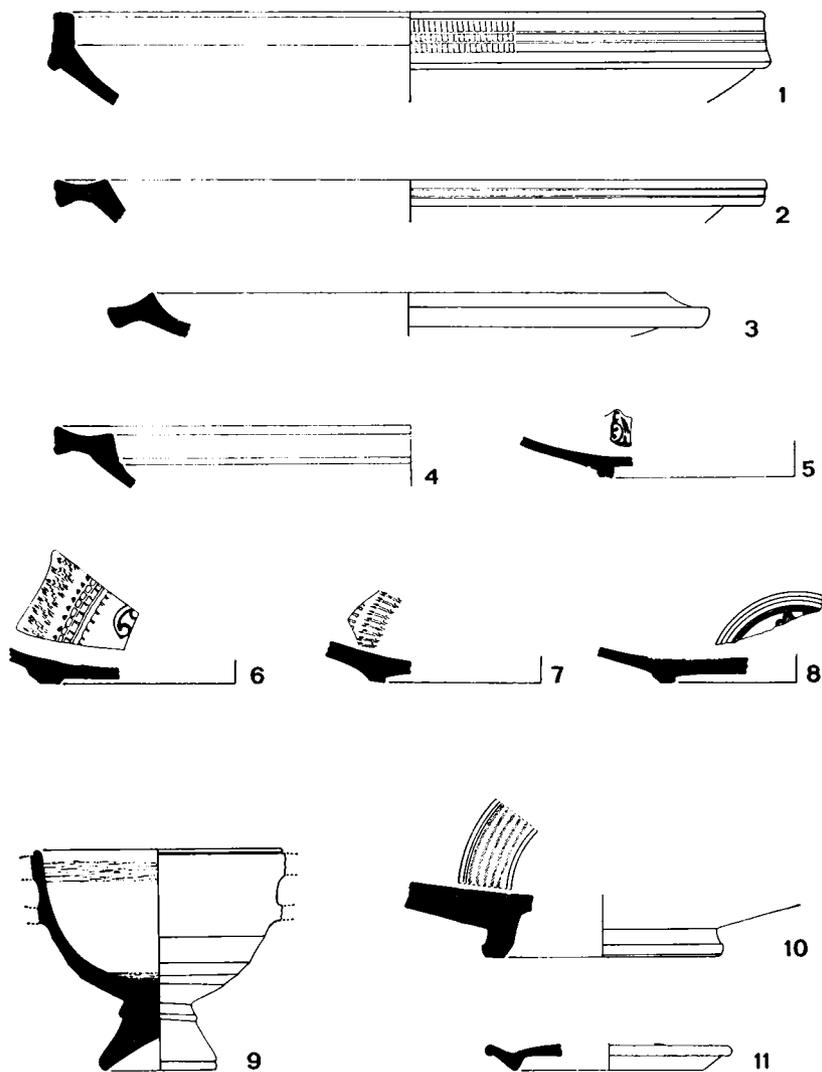


Sigillée claire C: n<sup>os</sup> 15-18; Sigillée claire D: n<sup>os</sup> 19-25. Ech: 1:4.

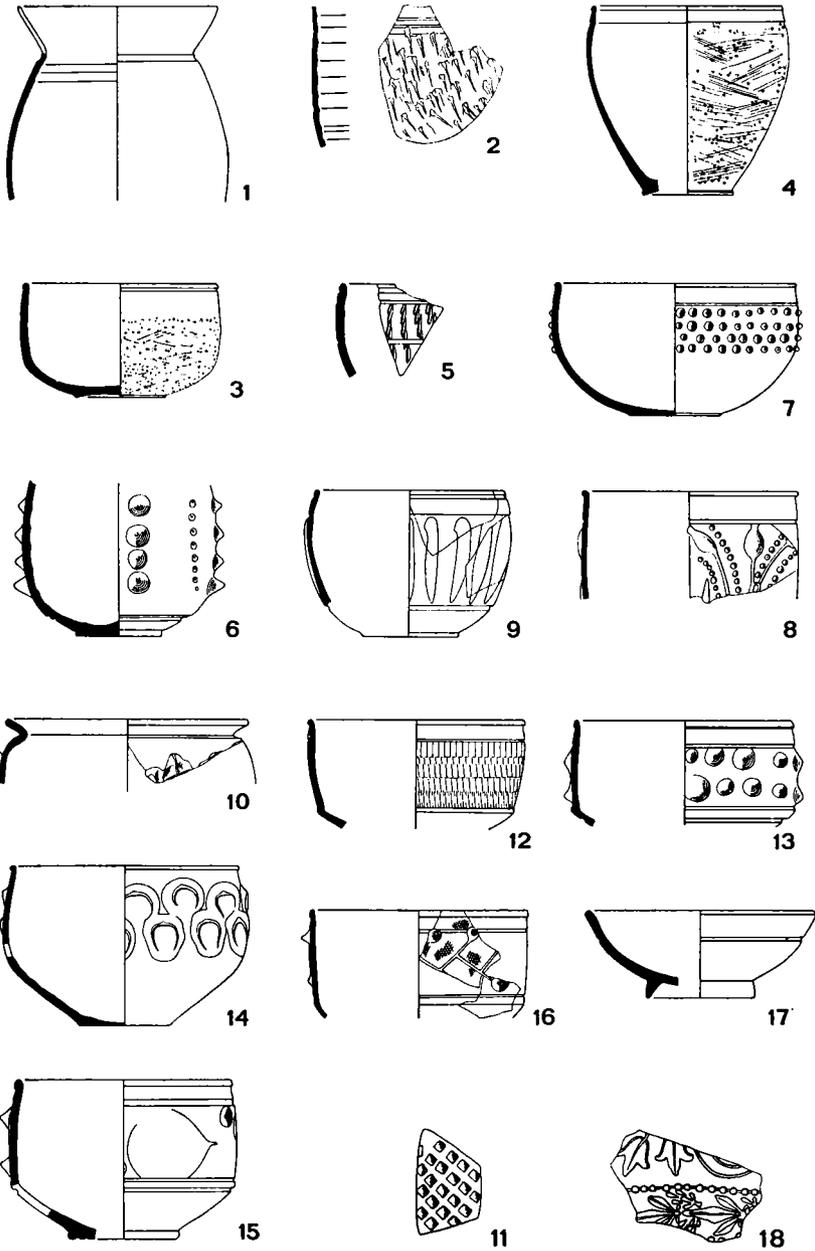


Sigillée claire C/D. Ech: 1:4.

Pl. XII

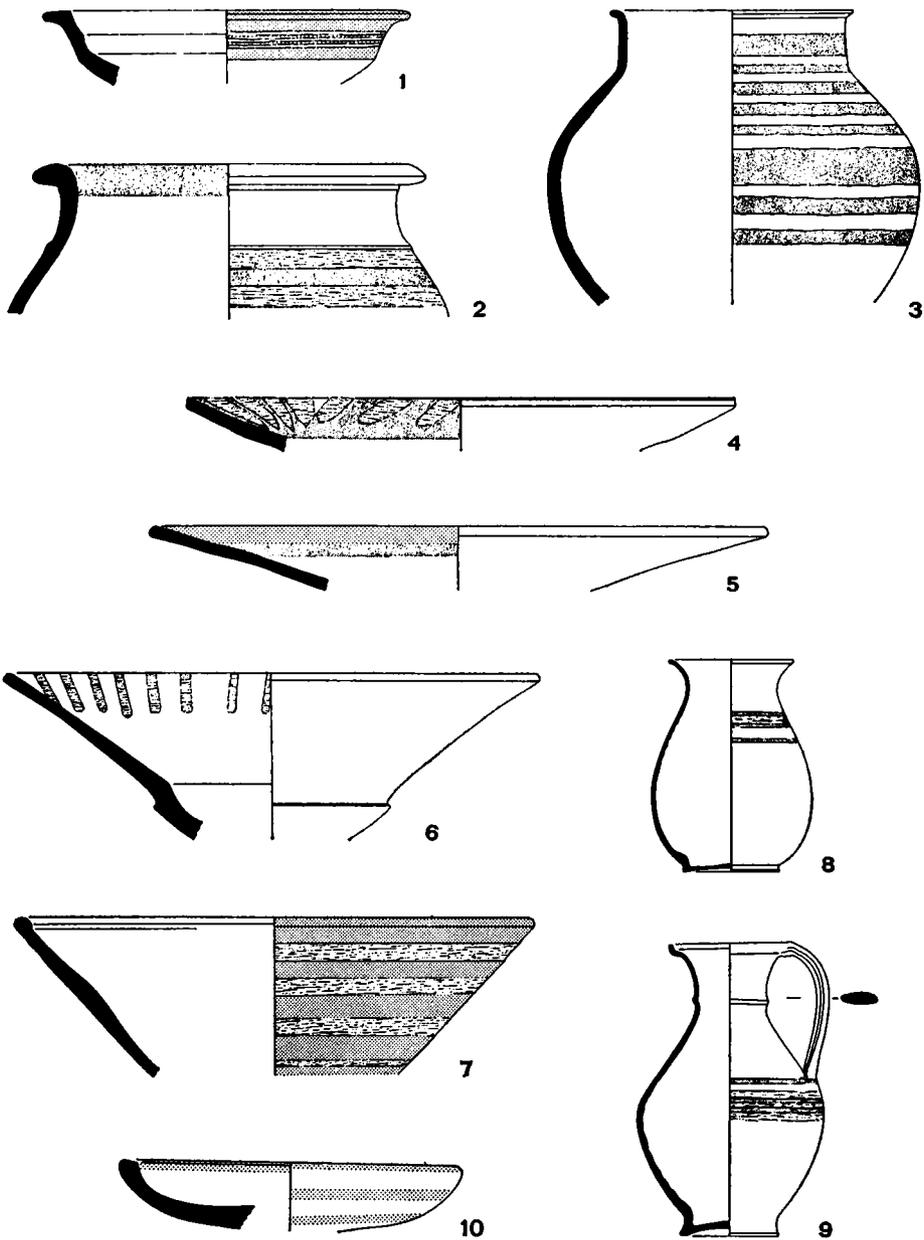


Late Roman C: n<sup>os</sup> 1-8; campanienne A: n<sup>os</sup> 9-10; campanienne B (imitation):  
n<sup>o</sup> 11. Ech: 1:3.

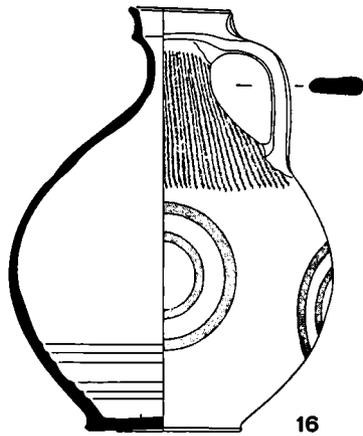
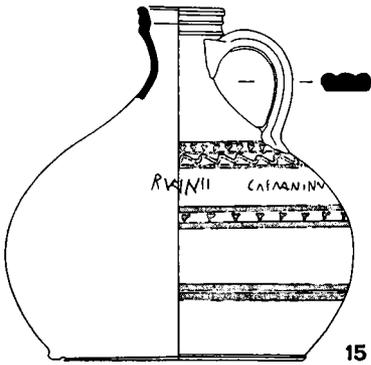
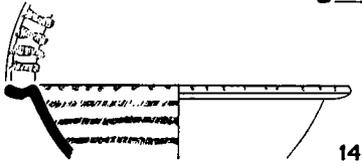
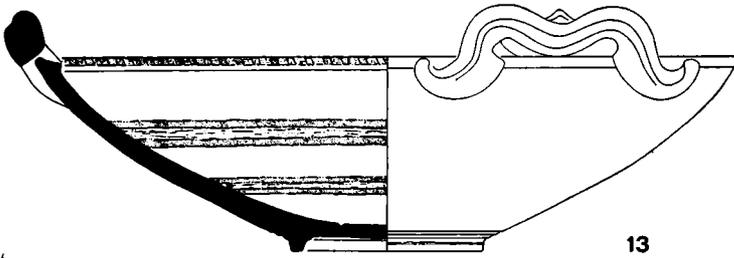
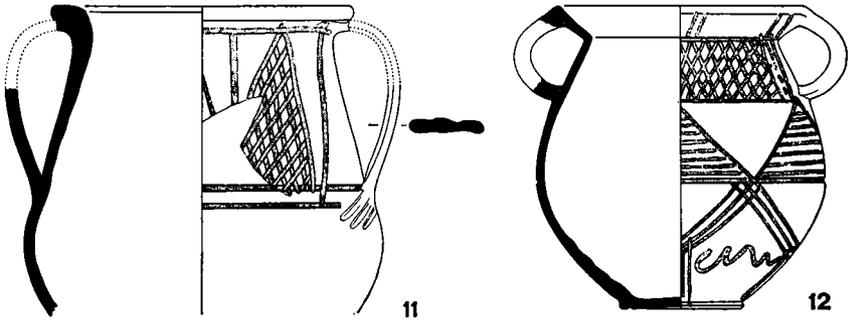


Céramiques à parois fines. Ech: 1:3 sauf pour les nos 11 et 18 (1:2).

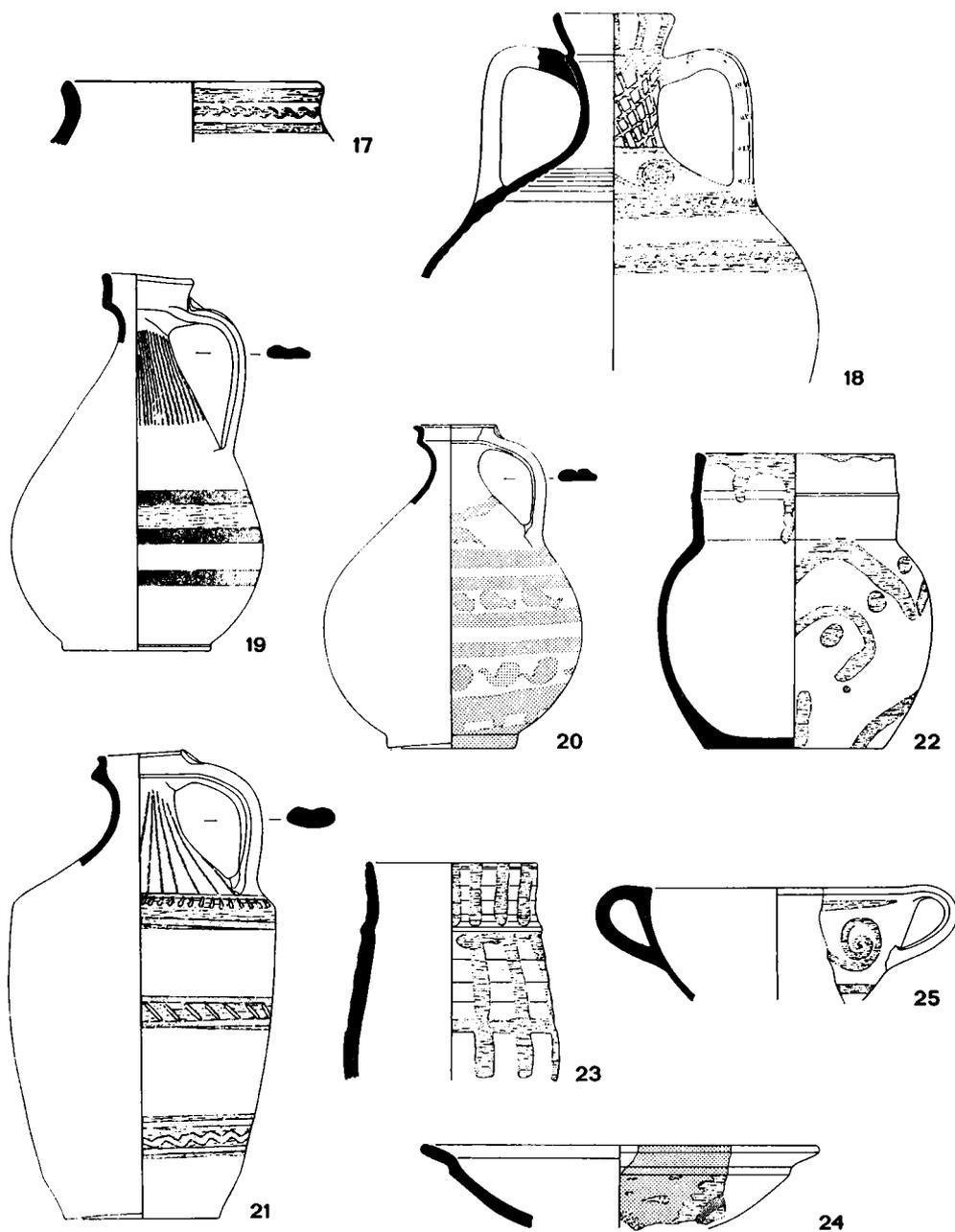
PI. XIV



Céramiques peintes. Ech: 1:4 sauf pour le n° 10 (1:3).



PL XVI



Céramiques peintes. Ech: 1:4 sauf pour le n° 17 (1:3).



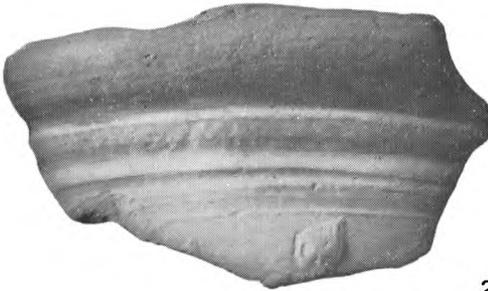
1



1 bis



6



2



3



4



5

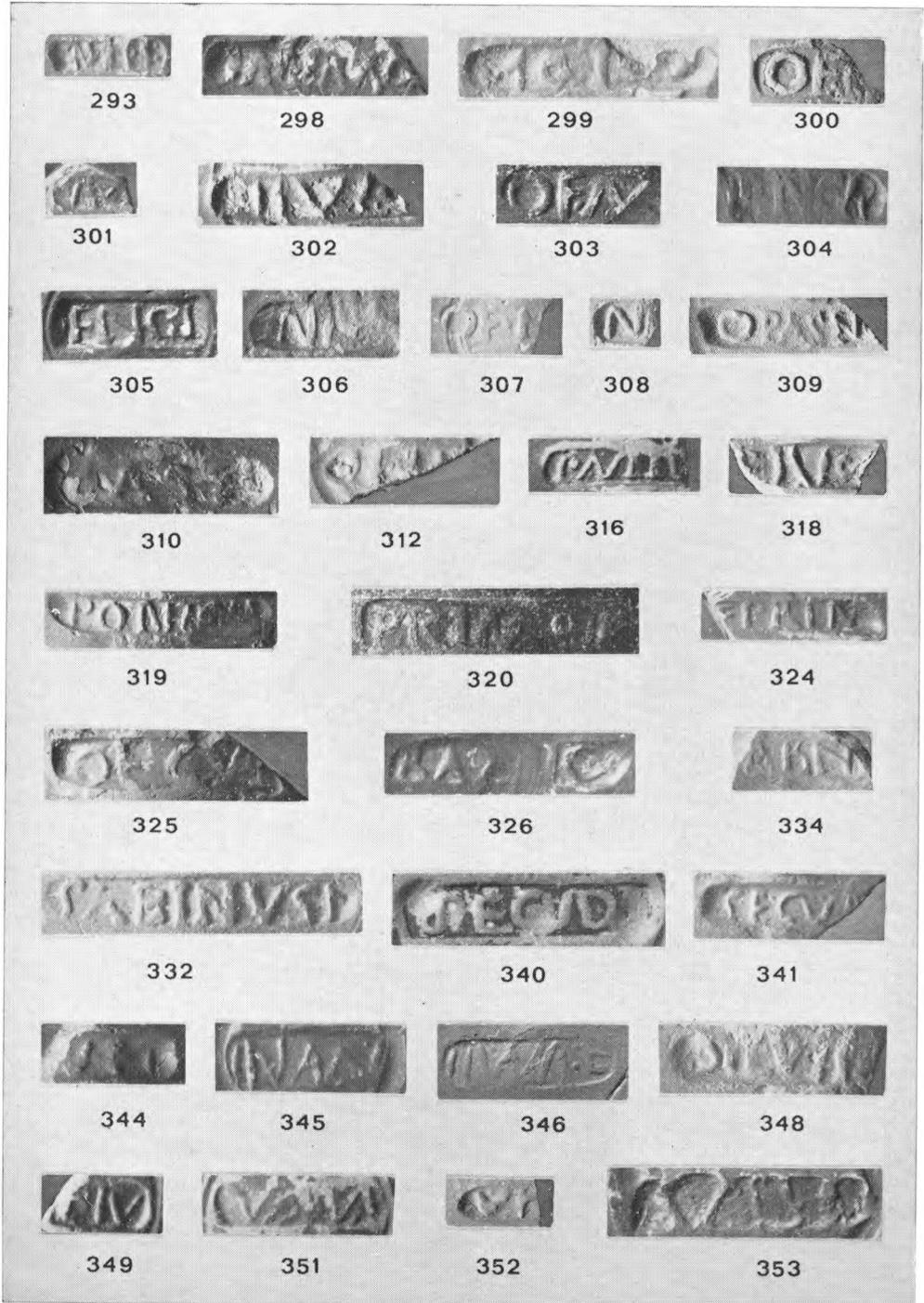


7

Sigillées italiqnes: nos 1-6; céramique à glaçure plombifère: n° 7. Ech: 2:3.



Sigillées sud-galliennes: marques de potiers. Ech: 2 ×.



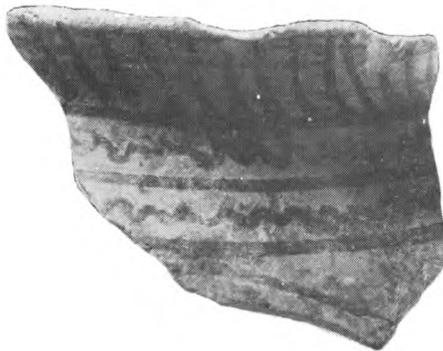
Sigillées sud-galliques: marques de potiers. Ech: 2 ×.



1



2



3

Céramiques peintes. Ech: 1:1.